

ŒUVRES COMPLÈTES

DU

CAPITAINE MARRYAT,

TRADUITES

PAR A.-J.-B. DEFAUCONPRET.

—

Le Pauvre Jack.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET,
rue Jacob, 30.

LE PAUVRE JACK

PAR

LE CAPITAINE MARRYAT,

TRADUIT DE L'ANGLAIS

Par A.-J.-B. Defauconpret.

TOME SECOND.

Deuxième édition.



Paris,

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

9, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS.

M DCCC XLI.

LE

PAUVRE JACK.

CHAPITRE XXVIII.

Fort différent de celui où l'on a lu : « Un penny pour le pauvre Jack, Votre Honneur. »

En rentrant chez ma mère, j'y trouvai une lettre de Bramble qui m'annonçait qu'il serait à Greenwich dans deux jours. Il m'informait en outre, qu'il avait plu à l'honorable Compagnie des Indes-Orientales, d'après le rapport qui lui avait été fait de notre bonne conduite à bord de son bâtiment, de nous accorder une récompense de trois cents livres, dont deux cents pour Bramble et cent pour moi.

C'était une grande nouvelle. Cent livres sterling! je n'aurais jamais cru possible que je possédasse un jour une pareille somme. Cent livres! et qu'en ferais-je? Ma mère fut étonnée, et parut ensuite en-

foncée dans de grandes réflexions. Ma sœur se montra satisfaite de ma bonne fortune; mais elle parut y attacher moins de prix que je l'aurais cru. Mon père vint dans la soirée avec Ben le baleinier, et je leur lus la lettre.

— Sur ma foi, Tom, — me dit le premier, — c'est presque autant d'argent que m'en ont jamais valu mes parts de prises, et vous n'avez encore été que quatre mois sur l'eau. Allons, mistress Saunders, envoyez chercher un pot de porter, afin que nous buvions à la santé et aux succès futurs de Tom. Que Dieu vous protège, mon garçon! Les journaux disent que vous avez mérité cette récompense, et cela vaut mieux que de l'avoir obtenue. Je suis fier de vous, mon enfant. Oui, Tom, votre père est fier de son fils. — Il parut en ce moment plus ému que je ne l'avais jamais vu. Cependant mon père appliqua ses lèvres au pot de porter, et quand il l'eut presque vidé, il avait repris tout son calme.

— Et qu'avez-vous dessein de faire de tout cet argent, Tom? — me demanda Ben, après avoir bu le peu de bière que mon père lui avait laissé.

— Je n'en sais rien, je n'en ai que faire. J'ai tout ce qu'il me faut.

— Allons, mistress, — dit mon père, — il nous faut un autre pot de porter. La joie m'a fait boire le premier presque en entier, et Ben n'en a pas eu sa part légitime. — Ma mère fit venir un second pot de bière de très bonne grâce, ce qui, joint au jour-

nal, occupa mon père et Ben jusqu'à ce que le moment de nous coucher fût arrivé.

Quand je descendis le lendemain matin, je trouvai Virginie seule, ma mère étant remontée dans sa chambre.

— Tom, — dit-elle, — devinez ce que ma mère m'a dit hier en se couchant.

— Dites-le-moi; cela sera plus tôt fait.

— Elle m'a dit : Tom dit qu'il ne sait que faire de son argent. Je voudrais qu'il me le donnât. Je triplerais cette somme en trois ans, et j'aurais une maison plus convenable pour vous, ma chère enfant.

— Vous a-t-elle dit ce qu'elle en ferait?

— Oui, car je le lui ai demandé; et elle m'a dit qu'elle prendrait une autre maison avec une boutique dans une des belles rues de Greenwich, qu'elle s'établirait comme couturière et marchande de modes, prendrait des apprenties, et renoncerait au blanchissage du linge fin, à l'exception des dentelles qu'elle continuerait à blanchir à neuf et à raccommoder, parce que c'est un travail très lucratif.

— Eh bien! Virginie, ma mère est une femme qui travaille bien, et qui travaille dur, et je crois qu'elle réussirait dans cette entreprise. Et puisqu'elle dit qu'elle aurait une maison plus convenable pour vous, je crois que je lui donnerai mon argent. Cependant je ne promets encore rien. Il faut d'abord que j'en parle à Pierre Anderson, et pour peu

qu'il ne soit pas d'un avis contraire, je donnerai les cent livres à ma mère avec bien du plaisir.

— Ce sera une grande preuve de votre bon cœur, Tom, et j'espère que ma mère y sera sensible; car d'après sa conduite envers vous, elle doit à peine s'y attendre.

— Ne pensez pas à cela. Après le déjeuner, j'irai voir Anderson; ne dites rien de cette affaire avant que je sois de retour.

Pendant le déjeuner, ma mère fut encore absorbée dans ses réflexions. Le fait est que l'idée de l'utilité qu'elle pourrait tirer de mes cent livres avait pris possession de son esprit, et peut-être pensait-elle qu'elle n'avait aucune chance de les obtenir. Peut-être sentait-elle aussi que si elle m'eût mieux traité, elle les aurait obtenues sans difficulté. Au surplus, je ne puis dire quel cours prenaient ses idées.

Après avoir déjeuné, j'allai voir Anderson, et je lui fis part de tout ce qui s'était passé et de ce que je désirais faire.

—Je crois que vous ne pouvez mieux faire, Jack, —me dit-il: — mais avant tout, allons voir votre père, et sachons quelle est son opinion.

Mon père fut du même avis que nous, et il ajouta: — Ecoutez-moi, Tom, votre mère n'est pas exactement une femme parfaite, quoique ce ne soit pas à moi à le dire; mais elle est bonne travailleuse et elle le sera toujours. — Elle a payé sur ses économies l'éducation de ma petite fille, — elle m'a fourni tous

les soirs un pot de bière et quelquefois plus, ce qui m'a rendu la vie heureuse. — Or, il me reste une quarantaine de livres entre les mains du lieutenant; je les ajouterai aux cent livres de Tom, et avec cela elle pourra former un bel établissement. — Qu'en pensez-vous, Pierre ?

— Je pense que vous avez tous deux raison; — et vous, Tom, — vous faites votre devoir.

Je savais ce qu'Anderson voulait dire. Je le remerciai de son avis et je retournai chez ma mère avec mon père. Je le priai de se charger d'apprendre à ma mère nos intentions, ce qu'il fit en arrivant, lui ayant dit en peu de mots que mes cent livres et ses quarante étaient à son service, et qu'il souhaitait qu'elles lui portassent bonheur. Les yeux de Virginie brillaient de plaisir pendant qu'elle me serrait la main. Ma mère se borna à répondre : — Eh bien! si cela vous convient, j'emploierai cet argent de mon mieux pour le bien de nous tous.

Son ton n'avait rien de gracieux, mais j'examinais ses traits et je vis qu'elle était émue. Ses lèvres tremblaient pendant qu'elle se détournait pour monter dans sa chambre, ce qu'elle fit dès qu'elle eut prononcé ces mots. Je passai une demi-heure à causer et à rire avec Virginie, et alors ma mère descendit. Elle avait mis son châle et son chapeau.

— Tom, — me dit-elle d'un ton amical, — voulez-vous vous charger de conduire votre sœur à l'école, car il faut que j'aie un entretien avec M. Wilson ?

Virginie et moi, nous nous aperçûmes de ce changement de ton et de manières, et elle m'en exprima son plaisir en m'embrassant. Après l'avoir conduite à son école, j'allai voir la vieille Nanny. Je la trouvai bien portante, et occupée à trier de vieilles clefs et des gonds rouillés qui étaient dans un mauvais panier.

— Eh bien, Jack, — me dit-elle, — vous voilà venu enfin! Je croyais vous voir hier, mais personne ne s'inquiète d'une pauvre vieille femme comme moi. — Je sais tout ce qui vous est arrivé. J'ai appris que vous avez pris un corsaire, et qu'il vous a été accordé une récompense de cent livres, et je me suis dit : — A présent Jack, qui, quand il était le Pauvre-Jack, venait prier la pauvre Nanny de lui prêter de l'argent, sera trop fier pour venir la voir. D'ailleurs sa famille s'avance dans le monde. Un baronnet et sa femme l'ont prise sous leur protection, et M. Wilson va lui faire des visites! — Mais c'est ainsi que cela se passe dans le monde.

— Et vous avez pensé tout cela, la mère?

— Et encore beaucoup d'autres choses.

— Eh bien, vous avez été injuste envers moi, la mère. Je n'ai pu venir plus tôt. Il me fallait le temps de voir mon père, ma mère, ma sœur; et j'avais à m'occuper d'affaires.

— Merci du ciel! le Pauvre-Jack a à s'occuper d'affaires! — Qu'est devenu le temps où il n'avait d'autre affaire que de tendre son chapeau pour deman-

der une pièce de cuivre, et de s'enfoncer la tête dans la boue pour obtenir un demi-penny?

— Ce que je vous dis est pourtant vrai, et vous êtes injuste de m'accuser comme vous le faites. J'ai toujours pensé à vous, et je vous rapporte différents objets que je vous ai destinés.

— Vous me l'aviez promis, Jack; et je le dirai à votre honneur, vous êtes exact à tenir vos promesses. — Eh bien! voyons, que m'apportez-vous?

Je dénouai mon mouchoir, et j'en tirai quelques beaux coquillages, un petit panier bien travaillé, etc., etc., et enfin une livre de thé dans une boîte d'étain.

—Voilà les présents que je vous apporte, la mère, et je vous prie de les accepter.

Elle les examina les uns après les autres avec un air de dédain, jusqu'à ce qu'elle arrivât à la livre de thé. — Voilà qui est bon, — dit-elle; — mais quant à tout le reste, Jack, ce sont de très jolies choses, mais qui ne conviennent pas à ma boutique. Pourquoi ne m'avez-vous pas plutôt apporté quelques bouteilles vides? Je les aurais peut-être vendues ce matin même.

— Mais, la mère, je ne me serais pas soucié de demander de pareilles choses.

— Nous y voilà! Vous êtes devenu tout-à-coup un beau monsieur. Mais toutes ces choses me sont inutiles, personne ne viendra à ma boutique pour les acheter.

— Je croyais que vous auriez aimé à les garder pour vous, la mère.

— Les garder! — Ah ! j'entends : ce sont des souvenirs, n'est-ce pas? Ecoutez-moi, Jack, s'il faut les garder, vous ferez bien de les remporter et de les donner à de jeunes filles. Les jeunes filles aiment les souvenirs, les vieilles femmes aiment l'argent.

— Eh bien, la mère, vendez-les si bon vous semble, vous en êtes la maîtresse.

— Les vendre! sans doute, mais comment? — Un moment. — Il y a une espèce de boutique de curiosités dans Church-Street, mais c'est bien loin, Jack, et il faudrait y aller bien des fois; voyons! — Une, deux, trois... — Elle compta les objets que je lui avais apportés. — Il faudrait y aller sept fois, Jack.

— Pourquoi ne pas prendre tout en même temps?

— Pourquoi? Que vous êtes simple! On ne me donnerait pas plus de deux objets que d'un seul. Non, non, il faut les vendre un à un, et par ce moyen je pourrai en faire quelques shellings. Eh bien, Jack, je vous remercie après tout, et ne vous mettez pas en peine si j'ai eu l'air mécontente; ce n'était pas à cause de ce que vous m'apportiez, c'était parce que vous n'étiez pas venu plus tôt. — J'ai passé toute la journée d'hier à regarder si vous veniez.

— Si je l'avais cru, la mère, je serais venu plus tôt, quoique cela m'eût gêné.

— Je vous crois, Jack, je vous crois; mais vous autres, jeunes gens, vous ne pouvez sentir ce que sent une vieille femme. — Il n'y a qu'un seul être que j'aime dans le monde, Jack, et c'est vous; et quand je vous attends et que vous ne venez pas, cela me donne de l'humeur pour le moment.

Je fus touché de ce discours de Nanny, qui ne m'avait jamais parlé avec un ton d'affection si décidé. — Comptez-y bien, la mère, — lui dis-je, — quand je reviendrai à Greenwich, vous serez la première personne que je verrai après avoir été chez ma mère.

— Vous me faites plaisir, Jack, car je sais que vous tenez toujours vos promesses. — Mais asseyez-vous donc; vous n'allez pas déjà vous en aller, j'espère?

— Non, la mère; je suis venu pour passer la matinée avec vous.

— Eh bien, asseyez-vous, Jack. — Prenez garde, vous allez renverser cette bouteille vide. — A présent, dites-moi ce que vous comptez faire de votre argent.

— Cela est déjà arrangé, la mère, je l'ai donné.

— Donné! Quoi! le ciel vous envoie cent livres le matin, et vous les donnez avant la nuit! Que le ciel nous prenne en pitié! Qui pourrait songer à vous laisser son argent après cela?

— Personne, la mère, et je n'ai jamais compté que sur ce que je pourrai gagner.

— Mais savez-vous ce que c'est que cent livres sterling?

— Je crois que oui.

— Maintenant, dites-moi la vérité, Jack : — à qui avez-vous donné votre argent? — A votre père? — à votre petite sœur? — Car je ne conçois pas qu'on puisse donner cent livres sterling à qui que ce soit, et pour quoi que ce soit.

— Eh bien, je les ai données à ma mère.

— A votre mère! — à votre mère qui vous haïssait, — qui vous laissait presque mourir de faim, —qui aurait voulu, je crois, que vous fussiez mort! Cela est-il possible, Jack?

— Ma mère ne m'a pas montré beaucoup d'affection; mais elle a bien travaillé pour élever ma sœur comme il faut. Ces cent livres la mettront en état de faire encore mieux qu'elle n'a pu faire jusqu'ici. D'ailleurs, Nanny, ma mère peut encore m'aimer.

— Elle le doit du moins, — dit la vieille Nanny, d'un ton grave; et se couvrant le visage des deux mains, elle s'écria : — Oh! quelle différence! quelle différence!

— De quelle différence parlez-vous, la mère?

— De la différence que je trouve entre vous et.... un autre. — N'en parlons pas davantage, Jack. — Jetant les yeux sur les présents que je lui avais apportés, elle continua comme si elle se fût parlé à

elle-même : — Des présents ! il fut un temps où je n'en manquais pas, et ceux qui me les faisaient regardaient comme une grande faveur que je voulusse bien les accepter ; mais alors j'étais jeune et belle. On rirait si l'on m'entendait aujourd'hui parler ainsi, et pourtant j'ai été jeune et belle, sans quoi je n'aurais été l'objet ni des compliments des hommes ni de l'envie et de la haine des femmes.

« Pourquoi es-tu si pâle et si défait, mon jeune amant ? »

Oui, oui ; mais ce qui est passé est passé.

Je fus fort surpris d'entendre la vieille Nanny essayer de chanter, et à peine pus-je m'empêcher de rire. Elle ne parla pas davantage, et elle resta les yeux baissés comme si elle eût songé à des événements passés. Je rompis le silence en lui disant :

— Dans quelle partie du pays demeuriez-vous quand vous étiez jeune, Nanny ?

— Dans le nord de l'Angleterre. — Mais ne me faites plus de questions.

— Mais je désire vous en faire, la mère. — Je voudrais savoir toute votre histoire ; — racontez-la-moi ; je vous promets que je n'en dirai jamais un mot à personne.

— Et pourquoi désirez-vous savoir l'histoire d'une pauvre vieille femme comme moi ?

— Parce que j'ai dans l'idée que vous avez vu des jours plus heureux.

— Et si cela est, Jack, est-il humain de me for-

cer à me rappeler le temps où j'étais jeune, belle et riche; — où tout me souriait, et où j'étais assez folle pour croire que tout me sourirait toujours ?— Est-il humain de rappeler le passé à une vieille femme pauvre, abandonnée de tout l'univers, et qui fait tous ses efforts pour ne pas être obligée de finir ses jours dans une workhouse? — Regardez-moi, Jack, voyez ce que je suis à présent, et dites-moi s'il n'est pas cruel de me faire souvenir de ce que j'étais autrefois. — Vous êtes égoïste, Jack, et je ne vous aime plus.

— En vérité, la mère, si j'avais cru vous faire de la peine, je ne vous aurais jamais fait cette demande. Mais vous ne devez pas en être surprise. Songez que vous avez toujours été ma meilleure amie. Vous avez eu confiance en moi quand personne ne m'en aurait accordé ; est-il donc étonnant que je prenne intérêt à vous?— Je ne sais pas même quel est votre nom.

— Vous me faites voir les choses sous un meilleur point de vue, Jack. Oui, je crois que vous prenez intérêt à moi, et vous êtes le seul au monde qui en preniez. — Mais vous ne saurez jamais mon nom, Jack; — non, quand même je consentirais à vous dire tout le reste.

— Avez-vous jamais été mariée, la mère?

— Oui. — Et quelle sera la question suivante? — demanda-t-elle avec un ton d'impatience.

— Avez-vous des enfants?

— J'en ai eu un; — un enfant qui a été pour sa

folle mère une source de misère et de honte. — Et elle appuya de nouveau ses mains sur ses yeux.

— Je ne vous ferai plus de question, — lui dis-je d'une voix émue.

— Pas à présent, du moins. Un jour je vous dirai peut-être tout. On peut trouver un avis utile dans la vie de chacun, et une leçon dans un trop grand nombre. Vous reviendrez me voir avant votre départ, Jack? — Oui, vous reviendrez pour écouter mon histoire; ainsi je suis sûre de vous revoir encore une fois. A présent, laissez-moi seule.

A ces mots elle se leva et rentra dans la maison, car nous étions assis sur une des marches qui y conduisaient, et elle oublia les présents que je lui avais faits, et qu'elle avait mis à côté d'elle dans un panier, preuve qu'elle avait l'esprit fort agité. Je plaçai le panier dans l'intérieur de la boutique, et je partis.

En retournant chez ma mère, je ne pus m'empêcher de remarquer que les discours et les manières de la vieille Nanny avaient pris un caractère plus élevé pendant qu'elle se livrait à ses réminiscences du passé, et je pris plus d'intérêt à elle que jamais.

En arrivant, je trouvai Bramble, Anderson et mon père fumant ensemble, et ayant un pot de bière sur la table.

— Eh bien, Tom, — dit Bramble, — me voici arrivé deux jours plus tôt que je ne l'avais annoncé, ce qui vaut mieux que deux jours plus tard; et ce

qui vaut encore mieux, c'est que j'ai reçu mon argent et le vôtre. On m'avait dit que je ne pourrais le toucher avant trois mois tout au moins; mais j'ai envoyé mon nom au secrétaire de l'amirauté, et je lui ai expliqué qu'un pilote ne pouvait attendre comme un commis d'administration, jusqu'à ce que les comptes fussent épurés. Le secrétaire se mit à rire, et donna ordre qu'on me payât. J'ai reçu aussi mon droit de pilotage, de sorte que je suis un homme riche en ce moment. — Allons, Tom, je vais vous remettre votre argent, et j'espère que ce ne sera pas la dernière fois que vous trouverez l'occasion de ramasser une centaine de livres.

A ces mots, il prit son portefeuille et me compta dix billets de banque de dix livres. — Il faudra que vous m'en donniez un reçu, Tom, — ajouta-t-il, — car j'en ai donné quittance en votre nom au bureau de la Compagnie.

— En attendant, vous ne manquez pas de témoins, — lui répondis-je. Et remettant les billets de banque à Virginie, je lui dis de les porter à ma mère, qui était dans sa chambre.

— Pour dire la vérité, Tom, — ajouta Bramble, — ces deux cents livres arrivent fort à propos; car cette somme, jointe à ce que je viens de recevoir pour droit de pilotage, me mettra en état de faire ce que je désirais depuis long-temps.

— Et qu'est-ce que c'est, Bramble? Quelque chose pour Bessy, je suppose?

— Précisément. C'est, ou du moins ce sera un

jour quelque chose pour Bessy. J'ai une assez bonne somme d'argent que j'ai mise de côté année par année. J'ai bien travaillé pour la gagner, et je n'ai jamais su qu'en faire. Je n'entends rien aux placements sur les fonds publics et à tout ce genre d'affaires, de sorte que j'ai gardé mes épargnes, partie d'un côté, partie de l'autre. Or, vous connaissez la pièce de terre qui est derrière ma maison. Elle fait partie d'une petite ferme qui est louée soixante-dix livres par an, et qui est à vendre depuis deux ans; mais je n'avais pas encore amassé une somme suffisante pour l'acheter. A présent, quand je serai de retour à Deal, je verrai si l'on veut me laisser cette ferme à un prix raisonnable; car, voyez-vous, l'argent peut glisser à travers les doigts de plus d'une manière, mais il n'en est pas de même de la terre. Et comme vous le dites, cette ferme appartiendra à Bessy un de ces jours, — et ce ne sera pas tout, si je puis en gagner davantage.

— Vous avez raison, Bramble, — dit Anderson, — et je suis charmé d'apprendre que vous soyez en état d'acheter cette propriété.

— Il y a de l'argent à gagner par le pilotage, — dit Bramble, — surtout si le travail ne fait pas peur, et qu'on ne craigne pas de conduire les bâtiments pesamment chargés.

— Eh bien, — dit mon père, — je n'ai jamais possédé une pièce de terre, et je suppose que je n'en posséderai jamais; mais je voudrais savoir ce que doit éprouver un homme qui peut se placer

sur une pièce de terre, et dire : — Ceci est à moi.

— Que sait-on, mon père? — Il n'est pas impossible que cela vous arrive.

—Impossible? non, rien n'est impossible, comme on le dit à bord d'un bâtiment de guerre. Il n'est pas impossible d'arracher des excuses à un midshipman, mais c'est ce qui frise le plus l'impossible.

— Pourquoi cela, mon père?

— Parce que les midshipmen sont des impertinents : mais pourquoi le sont-ils? c'est ce que je ne sais pas. Ils n'ont pas le rang d'officiers; leur paie n'est pas égale à celle d'un officier subalterne, et pourtant ils se donnent de plus grands airs qu'un lieutenant.

— Je vous dirai pourquoi, — dit Anderson. — Un lieutenant prend garde à ce qu'il fait, parce qu'il est officier, et qu'il a quelque chose à perdre; mais un midshipman n'a rien à perdre, et par conséquent il ne se soucie de rien. Vous ne pouvez rompre un midshipman, comme on dit, à moins que vous ne lui rompiez le cou. Et ils ont des cous qui ne sont pas faciles à rompre, c'est une chose certaine.

— Ils me semblent avoir la vie plus dure qu'un chat, — dit mon père. Et après un moment de silence, il ajouta : — Je vous disais qu'il était bien difficile d'obtenir des excuses d'un midshipman ; je vais vous raconter ce qui est arrivé à bord d'un bâtiment de guerre sur lequel je servais. Il s'y trou-

vait un jeune midshipman qui donnait trop de licence à sa langue, et qui ne s'inquiétait pas de ce qu'il disait aux autres, depuis le capitaine jusqu'au dernier mousse. Il ne pouvait renoncer à une plaisanterie, quoi qu'il pùt en résulter; et de quelque manière qu'on le punît, c'était toujours la même chose. Un jour que nous étions à la hauteur d'Halifax, le master, homme d'excellent caractère, mais qui ne brillait point par l'esprit, était mécontent de ce jeune homme parce qu'il avait omis de faire quelque chose, et il l'appela un maudit ourson. — Sur quoi le midshipman courut aux échelons du grand mât, y grimpa, et dès qu'il fut arrivé aux enfléchures des grands haubans, il s'écria : — Si je suis un ourson, vous n'ètes pas bon à porter la pâture à un ours. — Quoi! de la mutinerie! s'écria le master; — montez au haut du grand mât, monsieur, et à l'instant même! — Ne voyez-vous que je me suis mis en chemin de moi-même? — répondit le midshipman; car prévoyant la punition qui l'attendait, il avait commencé à monter sur le mât. Eh bien, ceci devint une affaire assez sérieuse. Le master en fit son rapport au premier lieutenant, le premier lieutenant au capitaine, et celui-ci manda le jeune homme sur le gaillard d'arrière, pendant que l'équipage était rangé au poste de combat. — Monsieur, — lui dit le capitaine en se redressant de toute sa hauteur, et d'un pouce ou deux de plus, comme on dit, — vous avez manqué de respect à votre officier supérieur en lui disant qu'il n'était pas bon à porter

la pâture à un ours; — le capitaine pouvait à peine s'empêcher de rire en répétant ces mots; — maintenant, je vous donne le choix ou de faire des excuses à M. Owen, ou de quitter à l'instant mon bâtiment. — Capitaine, — répondit le jeune homme, — je ne crois pas qu'il soit tout-à-fait juste que le master ait commencé par me punir lui-même, et qu'il vous adresse ensuite une plainte contre moi. Il m'a tenu au haut du grand mât pendant huit heures, et il demande que vous me punissiez encore. Mais je suis toujours prêt à faire ce que vous désirez, et pour vous satisfaire, je lui ferai des excuses. — Ce que vous dites n'est pas sans raison, — dit le capitaine, et j'ai fait la même observation au master; mais vous avez commis une infraction à la discipline, et c'est une faute sur laquelle je ne puis fermer les yeux; j'exige donc de vous une rétractation formelle, en présence de tout l'équipage, de ce que vous avez dit à M. Owen. — Je vous obéirai, capitaine, — répondit le midshipman; et se tournant vers le master, il lui dit : — Monsieur Owen, je vous ai dit que vous *n'êtes pas* bon à porter la pâture à un ours; j'ai eu tort, et je me rétracte avec plaisir, car je suis convaincu que *vous êtes* bon à la lui porter. — Monsieur! — s'écria le capitaine. Mais le master l'interrompit, et ne sentant pas que les excuses du midshipman étaient une nouvelle insulte, il lui dit : — Oh, capitaine, je suis parfaitement satisfait. Le jeune homme a reconnu sa faute et s'est rétracté, et je n'en demande pas davantage. — Si vous êtes sa-

tisfait, monsieur, — dit le capitaine en se mordant les lèvres pour ne pas rire, — je n'ai pas le droit d'être plus exigeant. — Jeune homme, retournez à votre poste, et songez à ne jamais employer des expressions offensantes en parlant à votre officier supérieur. — Et baissant la voix, il ajouta :— Et qu'il ne vous arrive plus de faire de semblables excuses en ma présence !

Jamais je n'ai vu Anderson rire comme il le fit en entendant cette histoire. Bramble, mon père et lui continuèrent à fumer et à causer jusqu'à neuf heures; alors les deux derniers retournèrent à l'hôpital, et Bramble alla prendre possession d'un lit qui lui avait été préparé chez ma mère.

CHAPITRE XXIX.

Contenant l'histoire de la vieille Nanny.

Le lendemain matin, dès que j'eus fini d'écrire une lettre à Bessy pour lui donner le détail de tout ce qui était arrivé, j'allai chez la vieille Nanny, pour la décider, s'il était possible, à me raconter son histoire. Elle n'était pas chez elle; les portes et les volets de sa maison étaient fermés, et je retournais dans Ficher's Alley, quand je la vis dans la rue, marchant avec peine, et paraissant fatiguée. Je crus qu'il valait mieux avoir l'air de la rencontrer par hasard. Je traversai donc la rue pour aller la joindre, et je lui dis : — Eh bien, la mère, vous êtes sortie de bonne heure ce matin.

— Ah, vous voilà ! Jack ! — C'est vous qui êtes cause que j'ai fait une si longue course.

—Moi, Nanny !

— Oui. vous, — c'est-à-dire ces présents que vous m'avez faits. — Je suis presque morte de fatigue.— Pourquoi m'apporter de pareilles choses? — Ce n'est pas que j'aie fait une mauvaise affaire; c'est la vérité.

Cet aveu me fit comprendre que Nanny avait

vendu mes présents plus cher qu'elle ne s'y attendait, et elle me le prouva en ajoutant, lorsque nous arrivâmes chez elle : — Il est très pénible d'avoir à courir si loin, Jack; mais puisque vous ne pouvez me rapporter ni des bouteilles vides ni d'autres choses semblables, apportez-moi ce que vous pourrez, et j'en tirerai le meilleur parti possible. Je ne regrette pas mes peines, quand c'est pour vous que je les prends, Jack. — Tenez, voilà la clef; ouvrez la porte et les volets, mais marchez avec précaution et prenez garde de rien casser.

Je fis ce qu'elle désirait, et nous étant ensuite assis à l'ordinaire sur une des marches conduisant à sa porte, je lui dis : — Je crois que je partirai demain ou le jour suivant de très bonne heure; car Bramble est arrivé, et il ne quitte jamais longtemps sa besogne.

— Il a raison; c'est donner un bon exemple. Mais si vous allez encore en mer, Jack, tâchez de me rapporter encore quelques coquillages; — je prends du goût pour les coquillages.

— Je ne vous oublierai pas, la mère; mais comme c'est la dernière fois que je vous verrai d'ici à quelque temps, ne tiendrez-vous pas la promesse que vous m'avez faite de me raconter votre histoire?

— Jack, vous êtes l'être le plus persévérant que j'aie jamais connu. Je suis sûre que vous ne me laisserez pas un instant de repos jusqu'à ce que je vous aie satisfait; ainsi donc autant vaut le faire sur-le-champ pour en finir. Mais je voudrais que

vous ne m'en eussiez point parlé ; oui, je le voudrais. J'y ai pensé toute la nuit dernière pendant que j'étais couchée. Il y eut un moment où j'avais résolu de ne pas vous conter mon histoire, et un moment après je pris une résolution contraire ; car, comme je vous le disais hier, on peut trouver un avis utile dans la vie de chacun et une leçon dans un trop grand nombre ; et mon histoire pourra être une leçon pour vous en vous apprenant à empêcher une mere d'être aussi folle que je l'ai été.

A présent, Jack, écoutez-moi bien. Mon histoire ne contient pas des incidents bien nouveaux ; mais ceux que vous y trouverez n'ont pas toujours produit des suites aussi fatales. Je ne vous dirai pas mon nom ; il était sans tache autrefois, mais je n'en puis plus dire autant. J'étais la fille unique d'un homme riche qui était commerçant et armateur, et c'était le personnage le plus important du port de mer où je suis née et où j'ai été élevée. Je n'ai jamais connu ma mère, car elle mourut un an après ma naissance. Je fus élevée comme la plupart des filles qui n'ont ni mère, ni frères, ni sœurs, c'est-à-dire je fus gâtée par mon père et flattée par les autres. Comme vous pouvez le supposer, je reçus une très bonne éducation, et, ce que vous aurez plus de peine à croire, j'étais fort belle. En un mot, mes charmes et ma fortune me plaçaient au premier rang de la société dans la ville où mon père demeurait, et où j'étais généralement recherchée, flattée et courtisée ; si cela ne me gâta point tout-à-fait, du

moins cela me rendit volontaire. Bien des offres de mariage me furent faites; je les refusai avec dédain, et j'arrivai à vingt-trois ans avant d'avoir vu un homme qui me plût. A cette époque, un bâtiment, dont la cargaison était consignée à notre maison, entra dans le port, et mon père en invitait souvent le capitaine à dîner. C'etait un beau jeune homme, d'un caractère insouciant, qui parlait sans cesse des bonnes qualités de son bâtiment, et qui, à ma grande surprise, n'avait pour moi presque aucune de ces attentions auxquelles je m'imaginais avoir droit. D'abord j'en fus piquée, et ensuite je lui accordai toute mon affection. Soit qu'il ne s'en aperçût pas, soit qu'il feignît de ne pas s'en apercevoir, il partit sans avoir l'air d'y répondre. Il revint au bout de six mois, et soit que d'autres l'eussent instruit de mes sentiments pour lui, soit qu'il s'en aperçût enfin, il se mit au nombre de mes amants, me proposa sa main avec un ton d'insouciance, comme s'il eût été indifférent à ma réponse, et je l'acceptai. Il communiqua à mon père ce qui s'était passé entre nous, aussi négligemment que s'il eût été question de traiter d'un fret de marchandises, et mon père fit des objections à ce mariage. — Eh bien, — dit le capitaine, — n'en parlons plus; un homme qui a un bâtiment n'a pas besoin de femme. Il vint me faire part du refus de mon père; mais je montrai alors mon caractère volontaire et déterminé, et mon père céda. Nous nous mariâmes, et je n'eus certainement pas à me plaindre de mon

mari, qui était plein de bonté et d'attentions pour moi; mais je devins jalouse, et devineriez-vous de qui? — de son bâtiment, car il semblait lui donner la préférence sur moi. Au bout de trois mois, malgré les remontrances de mon père et en dépit de mes larmes et de mes prières, il voulut remettre à la voile. Il m'offrit de m'emmener avec lui, et je l'aurais accompagné bien volontiers, mais mon père ne voulut pas y consentir. Il partit, et je ne le revis jamais. Son bâtiment périt corps et biens avec plusieurs autres pendant une affreuse tempête. Nous n'en reçûmes la nouvelle que plusieurs mois après, et je n'étais mère que depuis six semaines quand j'appris que j'étais veuve. J'ai passé rapidement sur tout cela, Jack, parce que ce n'est pas le point important de mon histoire; mes épreuves n'étaient pas encore commencées.

Comme on peut le supposer, quand j'eus perdu mon mari, mon amour pour mon fils n'en devint que plus ardent, et je pleurais sur lui pendant qu'il me souriait dans son berceau. Mon père essuya des revers dans son commerce, mais je m'en inquiétais peu. Il n'en fut pas de même de mon père : après avoir été l'homme le plus riche de la ville, il se trouvait comparativement pauvre; sa fierté en fut humiliée, son cœur se brisa, et il mourut. Quand ses affaires furent arrangées, il me resta un capital de dix mille livres sterling; c'était bien assez, et plus qu'assez pour moi, car je ne voyais qu'un seul objet dans le monde : mon fils

chéri! Il était pour moi tout ce que j'avais perdu. Je voyais en lui mon père et mon mari; je ne vivais que pour lui; c'était mon idole, Jack; j'adorais la créature au lieu du Créateur.

Pendant toute son enfance et sa première jeunesse, j'allais toujours au-devant de tous ses désirs; je ne lui refusais rien, je ne le contrariais en rien; je cherchais jour et nuit à lui plaire, et pourtant il n'était jamais content; il était tellement gâté, qu'il ne savait que désirer. Il faisait ainsi son propre malheur et celui de tout ce qui l'entourait, mais je n'en voyais rien, tant mon amour pour lui m'aveuglait. A mesure qu'il avança vers l'âge viril, son caractère devint violent et indomptable; il inspirait la terreur, et les personnes prudentes secouaient la tête et prévoyaient l'avenir; il ne voulut prendre aucune profession; il voulait être marin, et c'était ma plus grande crainte. Je me jetai à ses genoux pour le supplier de ne pas y songer, mais je ne pus l'en détourner. D'abord, il prit la coutume de me menacer de partir, quand il avait besoin d'argent pour ses extravagances, et c'était un moyen sûr d'en obtenir de moi; mais un jour j'appris qu'il avait quitté le port sans prendre congé de personne, et qu'il était parti à bord d'un bâtiment frété pour la côte d'Afrique. Bientôt, je reçus de lui une lettre fort courte, et une traite tirée sur moi de Portsmouth pour une somme considérable; je la payai, et je fus deux ans sans recevoir de ses nouvelles. Je fus désolée, mais je ne cessai pas de l'aimer, et je comptai les

jours de son absence. — Il revint enfin, le teint bronzé, jurant à chaque mot, ayant des manières sauvages, et me traçant quelquefois le tableau de scènes qui me faisaient frémir. Mais c'était mon fils, mon fils unique, et je l'aimais autant que jamais. Il n'était que rarement chez moi, parce qu'il vivait presque entièrement dans les maisons de jeu. Je ne le voyais que lorsqu'il venait pour m'extorquer de l'argent, et il y réussissait toujours. En fournissant à ses extravagances, je voyais mon capital diminuer rapidement. Je lui peignis ma situation, et je le conjurai d'agir avec plus de prudence; il ne fit que rire de mes observations, me promit de me rendre tout quand il ferait un coup de bonheur, mais ce coup de bonheur n'arriva jamais. Enfin il ne me resta plus que deux mille livres placées dans les fonds publics, et quand il vint alors me demander de l'argent, je refusai positivement d'entamer une somme dont l'intérêt suffisait à peine pour mes besoins personnels. Mais ce fut inutilement que je voulus raisonner avec lui; il me dit qu'il lui fallait cinq cents livres, et qu'il m'indiquerait le moyen de tirer autant de revenus des quinze cents livres qui me resteraient que des deux mille; il m'embrassa, il alla même jusqu'à pleurer. Enfin je consentis à vendre ce qui me restait dans les fonds publics, je lui remis cinq cents livres, et j'enfermai le surplus dans mon secrétaire, en attendant qu'il m'indiquât le moyen de le placer plus avantageusement. La nuit suivante, il força la serrure de mon secrétaire, em-

porta l'argent, et me laissa sans un seul shelling au monde.

— Quel misérable! — m'écriai-je.

— Oui, vous pouvez l'appeler ainsi; mais qui l'avait rendu un tel misérable, si ce n'est sa folle mère? Si j'avais rempli mes devoirs envers lui, si j'avais réprimé ses mauvais penchants dans sa jeunesse, si je l'avais élevé comme je l'aurais dû, il ferait peut-être encore à présent le bonheur de sa mère. C'est moi et non lui qu'il faut blâmer, et j'ai passé bien des années d'angoisses en regrettant ma folie.

— Vous l'avez trop aimé, la mère, et c'est une faute excusable.

— Non, Jack, vous êtes dans l'erreur, c'était une faute impardonnable; il n'y a pas de mérite à une mère d'aimer ses enfants; c'est un instinct naturel placé dans le cœur de toutes les mères par la main du Tout-Puissant, et en suivant cet instinct, nous ne faisons qu'imiter les animaux des champs. Le devoir d'une mère est de maîtriser ce sentiment, quand il peut nuire au bonheur et aux intérêts de ses enfants, dût-elle se punir elle-même en les corrigeant; c'est un esprit d'égoïsme, Jack, qui engage les mères à gâter leurs enfants.

— Dans tous les cas, ma mère ne m'a jamais gâté, — répondis-je.

— Non sans doute, Jack, mais faites attention aux conséquences. Vous disiez tout-à-l'heure qu'une tendresse excessive pour son enfant est une faute

excusable; or, votre exemple ne prouve-t-il pas le contraire? Je n'entends pas justifier la conduite de votre mère envers vous; elle vous a traité avec dureté dès votre enfance et jamais elle ne vous a montré l'affection qu'une mère doit à son fils; mais sa faute n'est-elle pas excusable? — Jack, vous vous rappelez que je me suis écrié : — Quelle différence! — quand vous m'avez appris ce que vous aviez fait pour votre mère : je faisais alors une comparaison entre vous et mon fils. J'ai été au-devant de tous ses désirs, je lui ai tout sacrifié, et il m'a volé le peu qui me restait et m'a vouée à la mendicité. Votre mère au contraire a été plus que sévère à votre égard, et la première fois que vous avez pu lui montrer votre respect filial, vous lui avez abandonné tout ce que vous possédiez au monde. Votre mère peut ne pas avoir eu raison, Jack; mais moi, j'ai eu cruellement tort, et le résultat l'a prouvé.

— Eh bien, la mère, continuez votre histoire, je vous prie.

— Mon histoire sera bientôt finie. Pendant environ deux ans, je vécus comme je le pus, en vendant mon mobilier et quelques bijoux. Vint ensuite le grand coup. — Quand j'en fus instruite, je ne voulus pas rester plus long-temps dans ma ville natale. Je partis pour Londres, et j'y vécus comme je le pus et où je pus, jusqu'au moment où je suis venue ici. Le passé était pour moi comme un songe, et y réfléchir était trop pénible. Je sentis que tous mes malheurs étaient mon ouvrage, et que je me les

étais attirés par ma faute. Mon cœur s'endurcit, et il ne changea que lorsque je commençai à vous aimer. A présent, il s'est ouvert à de meilleurs sentiments, je le crois du moins.

— Mais quel est le coup dont vous parlez, la mère? — Est-il mort?

— Oui, Jack, il est mort; — mort sur un gibet, — pendu comme pirate à Port-Royal dans la Jamaïque. — Mais, Jack, — ajouta Nanny en me saisissant la main entre ses longs doigts, — ceci est un secret; — un secret profond comme la tombe, promettez-moi de le garder.

— Je vous le promets sur toutes mes espérances de bonheur éternel, la mère.

— Bien, Jack. A présent, laissez-moi. Vous viendrez me voir, quand vous reviendrez à Greenwich; mais ne me parlez jamais de ce sujet. Adieu, mon enfant; que le ciel vous protége!

Je laissai la pauvre Nanny, le visage enseveli dans son tablier, et je retournai chez ma mère, la tête remplie d'idées mélancoliques. Je ne pus m'empêcher de penser à la gravure qui se trouve dans le petit livre qui sert à apprendre aux enfants à épeler, et où l'on voit un jeune homme prêt à monter à l'échafaud, couper avec ses dents l'oreille de sa mère, qui, par une indulgence excessive, l'a conduit à cette fin ignominieuse.

CHAPITRE XXX.

Symptômes de mutinerie. — Une concession faite à propos y met ordre.

La matinée était belle et le soleil avait déjà de la chaleur quand je me levai le lendemain. Comme Bramble avait dessein de quitter Greenwich le jour suivant, je résolus de passer chez le docteur Tadpole, pour tâcher de le voir avant mon départ. Quand j'arrivai, il était déjà sorti, mais je trouvai Tom, suivant l'usage, dans la boutique. Tom avait alors deux ou trois ans de plus que moi, étant âgé de dix-sept à dix-huit ans, et il était déjà d'une grande taille. Nous nous étions toujours parlé avec amitié quand nous nous rencontrions par hasard, et il m'avait constamment paru un garçon de bonne humeur et disposé à rire; mais pour cette fois, quand j'entrai dans la boutique, il avait l'air grave et soucieux, et je ne pus m'empêcher de lui demander ce qui lui était arrivé.

— Ce qu'il m'est arrivé ? — répondit-il en pilant quelque chose dans un mortier; — il m'est arrivé que je ne resterai pas ici plus long-temps, voilà qui est clair. — Je déchirerai mon brevet d'apprentissage, aussi sûr que mon nom est Tom Cob. — J'éta-

blirai une boutique en opposition à celle-ci, et je me ferai membre de la Société des Amis du Peuple, de la Société Anti-Bible et de toutes les Sociétés Anti du pays.

— Que s'est-il donc passé, Tom?

— Je prononcerai des discours contre l'Église et l'État, — contre l'Aristocratie et les armées sur pied, — contre l'*habeas corpus* et la Grande-Charte, — contre la médecine et la pharmacie, — et contre la tyrannie sous laquelle nous gémissons. Oui, je le ferai. — Et il frappa un tel coup de pilon, que je crus que le mortier de marbre en serait fendu.

— Mais qu'avez-vous donc, Tom? — lui demandai-je en m'asseyant; — avez-vous à vous plaindre du docteur?

— Vous allez en juger. Toute la réglisse est partie; et il ne veut pas en faire une nouvelle provision.

— Vous avez sans doute tout mangé?

— Ce n'est pas cela. Je n'en ai pas mangé un morceau depuis cinq semaines. Tout a été employé, — honnêtement employé dans la boutique, et il ne peut le nier.

— Mais qui l'a employé?

— Qui? c'est moi. Le docteur m'avait dit qu'il ne voulait plus que je mangeasse de réglisse, et je n'en ai plus mangé. Mais je suis malade et je me donne des ordonnances. N'en ai-je pas le droit? Ne suis-je pas docteur aussi bien que lui? N'est-ce pas moi qui pile toutes les drogues, — qui colle les étiquettes

sur les fioles, — qui les bouche, — qui les porte aux malades? J'ai les *viscera* dérangés; je m'ordonne ce qui peut les remettre en bon ordre, — une potion noire, *omnes duas horas sumendum*. Mais à présent, il n'y a plus les ingrédients nécessaires dans la boutique, et il dit qu'il n'en achètera plus.

— Et quels sont ces ingrédients, Tom?

— *Aqua pura*, — *extractum glycyrrhizæ*. — *Fiat haustus*. L'eau ne manque pas, mais il n'y a plus de réglisse. Comment faire? J'ai essayé de toutes les drogues qui se trouvent dans la boutique, depuis la poudre pour nettoyer l'argenterie jusqu'à l'*aqua fortis*, et il n'y a rien qui convienne à mon estomac.

— C'est un cas bien dur, Tom; mais prenez patience; le docteur y réfléchira peut-être à deux fois.

— Il fera bien, car j'établirai moi-même ici une boutique comme la sienne. Je ne me laisserai pas traiter ainsi plus long-temps. — Mais c'est autant pour les autres que pour moi que je parle. Je vous dirai, Jack, que j'ai une sorte d'inclination pour Anny Whitsle, — vous la connaissez sans doute, — cette jolie fille, qui a des lèvres rouges et qui demeure dans Church Street. Eh bien, tant que je pouvais lui apporter un morceau de réglisse quand j'allais la voir, tout allait bien, et j'en ai obtenu plus d'un baiser quand nous étions seuls. Mais à présent que je ne puis lui en donner un morceau, seulement gros comme une pilule, je vois qu'elle cherche à m'éviter et elle se promène toujours avec

Bill, le garçon boucher; et je sais qu'il lui donne des yeux de bœuf (1);—je l'ai vu une fois en acheter pour un demi-penny. —Cela n'est-il pas cruel?

— L'affaire devient certainement sérieuse, Tom; mais je ne vois pas comment vous pourriez vous établir médecin. Vous n'êtes pas en état.

— Vous croyez? j'en suis aussi en état que la plupart des docteurs. Il y a commencement à tout. Si je fais prendre d'abord à un malade une drogue qui ne convienne pas à son mal, j'en essaierai une autre; et je continuerai ainsi jusqu'à ce que je tombe sur une qui le guérisse. — J'apprends aisément, Jack.

— Mais comment ferez-vous pour la chirurgie?

— La chirurgie? oh! je m'en tirerai fort bien. Ce n'est pas mon fort, quant à présent, mais j'apprends aisément.

— Quoi! oseriez-vous couper une jambe? sauriez-vous lier les artères?

— Si j'oserais couper une jambe? Bien certainement, et je le ferais aussi vite que le docteur. — Quant à lier les artères, cela pourrait m'embarrasser les premières fois, mais après avoir coupé cinq ou six jambes, cela irait tout seul. C'est la pratique qui rend parfait, et d'ailleurs j'apprends aisément.

— Mais tous vos premiers patients mourraient.

— Je n'en sais rien. Dans tous les cas je ferais de

(1) *Bull's eye.* On appelle ainsi une sorte de bonbon rouge, à très bon marché, qu'on vend dans les rues pour les enfants. (*Note du trad.*)

mon mieux, et personne n'en peut faire davantage; s'ils mouraient, ce serait par la volonté de Dieu.

— Pas tout-à-fait, Tom.

— C'est ce qu'on a fait depuis le commencement du monde, et c'est ce qu'on fera toujours. On ne peut rien apprendre sans pratique; un homme ne naît pas docteur ni charpentier. Dans tous les métiers on gâte les premiers ouvrages qu'on fait, et avec le temps on en fait de meilleurs.

— Mais je crois que pour devenir bon chirurgien, il faut suivre les cours des hôpitaux.

— C'est ce que je fais depuis quatre ans. Est-ce que je ne traverse pas au moins deux fois par jour la cour de l'hôpital de Greenwich, en portant les drogues du docteur à ses malades? Quoi qu'il en soit, il faut que le docteur et moi nous en venions à nous entendre : je n'ai pas nettoyé ses bottes ce matin. — Si vous le voyez, Jack, je vous prie de tâcher de lui faire entendre raison.

— Je ferai ce que je pourrai, Tom, mais soyez prudent. — Adieu, dites au docteur que je suis venu pour le voir.

— Je le lui dirai, quoique je n'y sois pas obligé par mon brevet d'apprentissage.

J'allai ensuite chez mistress Saint-Félix, et je lui parlai des projets de mutinerie de Tom et de ce qui les occasionnait.

— Fort bien, — dit la veuve en riant, — je n'oublierai pas de faire valoir les prétentions de Tom. A quoi pense donc le docteur? Il devrait songer que

Tom a autant de penchant pour la réglisse qu'il en a lui-même pour un cigare; et s'il refuse d'avoir de l'indulgence pour les goûts de Tom, je n'en aurai plus pour les siens.

Le docteur fut obligé de se rendre à discrétion. Il fit une nouvelle et ample provision de réglisse, et Tom recouvra la santé et les sourires d'Anny Whistle.

En quittant la veuve, je me rendis à l'hôpital pour voir mon père et Anderson. En y entrant, je vis assis sur un banc Dick Harness, qui m'appela.

— Eh bien, Tom, je ne vous ai pas vu depuis que vous avez embrassé la vie d'un marin. Quelle belle journée! cela rend le cœur content et joyeux. Toute la nature semble être en gaieté. Voyez ces petits nuages, ils flottent dans l'air vent arrière comme autant de légers esquifs, et n'entendez-vous pas gazouiller tous les oiseaux? Asseyez-vous un moment, et je vous chanterai une chanson que vous n'avez jamais entendue, une chanson que je chante rarement, parce qu'on prétend m'en faire l'application.

— Je serais charmé de l'entendre.

— Eh bien la voici.

« Sam Swiper était un bon marin, aussi brave qu'aucun de ceux qui ont jamais porté un habit bleu à bord d'un bâtiment de guerre.

» Il n'avait qu'un défaut : — à terre ou sur mer, c'était un chien toujours altéré, et il ne pouvait jamais résister à un pot de grog.

» Sam avait le cœur sensible. On ne le voyait jamais pleurer, mais il avait toujours la goutte à l'œil.

» Il perdit un œil dans une action.— Pourquoi le regretterai-je ? — dit Sam ; — ne vois-je pas toujours double ?

» Un malheureux coup de canon l'obligea à porter des jambes de bois. — Qu'importe ? — dit Sam ; je n'ai jamais pu me tenir sur les miennes. »

— J'entends le violon de Bill, Dick, — dis-je en me levant, je me doutais que votre chant l'attirerait ici.

— J'en étais sûr, répliqua Dick, — mais je vais bien l'attraper. Dès que j'aurai chanté les trois derniers couplets, j'irai faire un tour dans le parc, et je le laisserai lui et son violon.

— Je ne puis rester plus long-temps, Dick, il faut que j'aille trouver mon père.

— Adieu donc! En ce cas, je m'en vais aussi; car je vois Bill qui arrive! — Comme le nègre aura de l'humeur, en ne me trouvant plus!

CHAPITRE XXXI.

Dans lequel mon père prouve qu'il peut donner de bons conseils aussi bien que Pierre Anderson.

Je trouvai mon père sur la colonnade, et je lui demandai si Anderson y était.

— Non, il n'y est pas, — répondit mon père, — les officiers viennent de l'envoyer chercher. Ainsi, asseyez-vous là, si vous avez quelques minutes à donner à votre père.

— Bien volontiers, — répondis-je en m'asseyant à son côté.

— C'est que, voyez-vous, Tom, je n'ai que rarement votre compagnie, et j'y suis sensible, Tom; oui, j'y suis sensible. Ce n'est pas que je sois jaloux, je sais qu'Anderson a fait pour vous plus que je n'aurais jamais pu faire, car toute ma science se réduit à bien peu de chose; mais au bout du compte, je suis votre père, et je ne crois pas qu'Anderson, quoiqu'il puisse être fier de voir comme vous avez tourné, puisse avoir pour vous exactement les mêmes sentiments qu'un père. Je suis fier de vous, Tom, et je ne puis m'empêcher d'être un peu piqué de voir que quand vous venez ici, c'est toujours

pour Pierre Anderson; c'est ce qui me fait quelquefois regretter de ne pas avoir été Pierre Anderson au lieu d'être votre père.

— J'espère que vous ne pensez pas, mon père, que j'aime Anderson mieux que vous. Vous devez vous souvenir qu'il y a bien des années que je suis habitué à prendre ses avis en toute chose.

—Je le sais, mon garçon, je le sais. Je servais mon pays à bord d'un bâtiment du roi, tandis que vous vous étiez ici, et par conséquent vous avez été heureux de rencontrer Pierre Anderson. Mais je ne pouvais pas être de deux côtés en même temps, et si je ne remplissais pas mes devoirs de père envers vous, je m'acquittais de ce que je devais à mon pays.

—Bien certainement, mon père, et cela était bien plus important que de songer à un morveux comme j'étais alors,— lui répondis-je avec quelque émotion, car il me semblait que mon père n'avait jamais montré tant de sensibilité.

— Eh bien, Tom, je ne puis dire que je pensais ainsi, car le fait est que je n'y pensais pas. Au fond, je ne pensais à rien. Les marins, quand ils sont sur mer, ont peu de temps pour penser. Quand ils sont de quart sur le pont, ils sont trop occupés; quand ils sont du quart de repos sous le pont, ils sont trop fatigués, et quand ils sont à leurs repas, il faut qu'ils songent à avoir leur part. En un mot, on n'a pas le temps de penser à bord d'un bâtiment, c'est un fait. Mais depuis que je suis ici, Tom, j'ai beaucoup

pensé, car tout y est calme et tranquille, les jours s'y passent l'un comme l'autre, et l'on ne craint pas d'être interrompu quand on ne veut pas l'être. J'ai d'abord pensé qu'il était bien dur d'être mis de côté à mon âge ; mais à présent je pense différemment, et je suis satisfait.

— Je suis charmé de vous entendre parler ainsi, mon père.

— Oui, Tom. — Ensuite, voyez-vous, quand j'étais sur mer, je ne pensais rien de bon de votre mère, et j'étais bien aise d'en être à une certaine distance; et je ne songeais point à mes enfants, car je ne les connaissais pas. Mais à présent, j'ai d'autres pensées. Je pense que votre mère n'est pas si méchante après tout. Il est bien sûr qu'elle me regarde comme fort au-dessous d'elle, parce que je ne sais pas m'exprimer en beaux termes; mais je suppose qu'elle a raison, et comme femme de chambre, elle a été habituée à la grande compagnie. D'ailleurs, elle travaille fort, et comme je ne la contrarie plus en m'enivrant comme autrefois, elle est du moins civile envers moi. Et puis je ne savais ce que c'était que d'avoir des enfants, avant de vous avoir trouvés ici, vous et Virginie, et je suis fier de vous deux, et je vous aime plus que toute autre chose au monde. Et quoique je n'aie été ni si bien élevé, ni si bien appris que vous l'avez été l'un et l'autre, je n'en suis pas moins votre père, Tom, et tout ce que je puis dire, c'est que, pour l'amour de vous, je voudrais valoir plus que je ne vaux.

— Ne parlez pas ainsi, mon père; vous savez que Virginie et moi nous vous aimons autant que vous nous aimez.

— Cela peut être, je ne dis pas non : vous êtes tous deux d'excellents enfants, et dans tous les cas, vous tâcheriez de m'aimer. Mais je sens que vous ne pouvez me regarder comme un modèle, c'est mon malheur, Tom; ce n'est pas ma faute. Je ne suis pas savant comme Anderson, et je n'ai pas fréquenté les gens du grand monde comme votre mère. Je n'ai à vous offrir qu'un cœur franc et sincère. — Je vous ai dit tout cela, entendez-vous, Tom, parce que je vous vois courir sans cesse après Anderson. N'allez pourtant pas croire que je n'aime pas Anderson ; c'est un très brave homme, je lui dois de la reconnaissance pour les soins qu'il a pris de vous, et je suis sûr qu'il ne voudrait jamais vous dire quelque chose qui pût vous faire penser plus mal de moi.

— Non certainement, mon père. Au contraire, quand je lui ai demandé un jour ce qu'il pensait de vous, il m'en a dit tout le bien possible. Et à présent quand je lui demande un avis et qu'il me l'a donné, il me renvoie toujours à vous pour savoir si vous êtes de la même opinion.

— C'est un brave homme, comme je vous le disais, Tom, et je suis très fâché d'en être un peu envieux ; c'est la vérité ; mais un père doit toujours avoir les sentiments d'un père. A présent n'en parlons plus; seulement la première fois que vous aurez besoin

d'un avis, essayez de me le demander, pour voir si je pourrai vous le donner. Vous pourrez toujours consulter Pierre ensuite, et voir si j'ai tort ou si j'ai raison.

— Je le ferai, mon père, à présent que vous m'avez dit que vous le désirez.

Jamais mon cœur n'avait si vivement battu pour mon père qu'après cette conversation. Il y avait montré tant d'affection pour moi, et tant d'humilité en ce qui le concernait lui-même, que je me sentis plus ému que je ne saurais le dire; et je commençai à croire qu'il avait réellement sujet de se plaindre que je ne l'eusse pas traité avec assez de respect.

— Maintenant, Tom, — ajouta-t-il, — j'ai quelque chose à vous dire. Tandis que nous étions hier soir à fumer une pipe, Bramble, Anderson et moi, le pilote nous dit qu'il avait reçu une lettre du capitaine du bâtiment de la Compagnie des Indes, qui vous offre sur son bord une place de cochon d'Inde, c'est-à-dire de midshipman. Il nous dit qu'il ne vous l'avait pas encore montrée, parce que cela était inutile, attendu qu'il était sûr que vous ne l'accepteriez pas. Anderson et moi, nous pensâmes que vous deviez en être informé, afin que le refus vînt directement de vous; sur quoi votre mère dressa ses oreilles, et dit qu'une place de midshipman était quelque chose qui était plus élevé au-dessus du commun que la vôtre. C'est pourquoi je vous demande ce que vous pensez.

— Je vous remercie, mon père, mais Bramble avait raison. Quoique je sois fort obligé au capitaine, je n'accepterai pas la place qu'il veut bien m'offrir.

— Un moment, Tom, il faut d'abord examiner le pour et le contre, comme on dit. Pierre Anderson a pesé le tout avec beaucoup de jugement, et je vais vous rapporter ce qu'il nous a dit. — Ici mon père entra dans un long détail, dont je ferai grâce au lecteur, de tout ce qu'avait dit Anderson sur la perspective que pouvait m'offrir chacune des deux places, et dès qu'il eut fini, je lui répondis que tout ce qu'il venait de dire était très vrai; mais que si je servais jamais régulièrement comme marin, j'avais résolu que ce serait à bord d'un vaisseau de guerre, et non sur un bâtiment marchand; qu'il était certainement possible qu'après avoir servi bien des années la Compagnie des Indes, je devinsse capitaine d'un de ses bâtiments, ce qui était un poste très honorable, mais que je préférais être pilote, parce que je serais davantage mon maître; que, quand même il n'y aurait pas d'autres objections, celle d'être éloigné quelquefois trois ans de lui et de Virginie, serait plus que suffisante pour me déterminer, et que j'étais fort heureux comme j'étais, Bramble et Bessy étant pour moi comme un second père et une seconde sœur. — On dit que pierre qui roule n'amasse pas mousse, mon père; je suis entré dans la carrière de pilote, et je désire y rester.

— Eh bien, Tom, vous avez raison. Bramble avait

dit que vous penseriez ainsi. Il n'y a rien de tel que d'être content de ce qu'on est et de ce qu'on a.

— Je serais probablement plus riche, si je devenais capitaine d'un bâtiment de la Compagnie; mais je suis sûr que si je puis un jour acheter une petite ferme, comme Bramble va le faire, je me trouverai assez riche.

— Vous voyez, Tom, que tout dépend des idées qu'on a. Un homme peut se trouver riche avec ce qui ferait croire à un autre qu'il est réduit à la mendicité. J'ose dire que la vieille Nanny regarde sa boutique de vieilles ferrailles et de guenilles comme la plus belle de tout Greenwich.

— Oui, — répondis-je en riant, — et comme la plus pleine de jolies choses.

— Eh bien, Tom, depuis votre départ de Greenwich, il est arrivé une chose singulière, comme pour prouver que cela est vrai. — Vous pouvez vous rappeler un petit vieillard qui faisait partie de la brigade d'Anderson, qu'on nommait Phel Nobbs, et dont le menton, quand il marchait, était toujours à un pied devant lui. Pendant votre absence, il tomba malade, et on l'envoya à l'infirmerie. Comme de raison, j'allais souvent le voir. Il me parlait toujours de ce qu'il laisserait après lui; je ne voyais pas trop ce qu'il pouvait avoir, mais je pensais que ce devait être quelque chose. Un jour que j'étais assis près de son lit, il me dit : — Saunders, le docteur est à faire sa ronde, allez lui dire que je voudrais faire mon testament, car je me sens comme

si j'étais au bout de mon câble. Le docteur vint avec le chapelain et apporta le papier et tout ce qu'il fallait. Nobbs se souleva sur le coude, et dit : — Êtes-vous prêt, monsieur ? — ce sera bientôt fait. — Ceci est mon testament et acte de dernière volonté. Je désire que mon cercueil soit couvert d'un poêle blanc après mon décès. Cette dépense sera prise sur le montant de ma succession. Je donne et lègue ensuite à mes neveux et nièces James Strony, Walter Strony, Hélène Strony, et Marie Strony, femme de Pierre Williams, demeurant tous quatre à Rotherhithe, et à Thomas Day, Henry Day et Nicolas Day, demeurant à Estham, tout ce qui m'appartiendra lors de mon décès en argent comptant et effets à mon usage, pour être partagé entre eux en portions égales. —Voilà tout, monsieur. Je ne sais pas écrire, mais je vais faire une croix, et vous signerez comme témoins. Eh bien, Tom, il mourut la nuit suivante, et l'on donna avis de son testament à tous ses neveux et nièces. Ils arrivèrent tous pour son enterrement, vêtus de leur mieux, car c'étaient de pauvres ouvriers, pour qui un legs était une grande affaire. Le chapelain avait demandé au défunt où était son argent, et celui-ci avait dit qu'il était entre les mains du lieutenant de l'hôpital, qui connaissait toutes ses affaires. Après l'enterrement, tous les légataires se rendirent en corps chez le lieutenant, qui leur montra son compte, d'où il résultait qu'il avait entre les mains dix shellings appartenant au défunt, d'où il fallait en déduire sept pour

le poêle blanc. Il ajouta que, quant aux effets à l'usage du défunt, ils devaient être dans sa chambre, et qu'il n'avait jamais entendu parler d'aucune autre chose qui lui appartînt, que ce qui pouvait s'y trouver. Nous allâmes dans sa chambre, et tout ce qu'on y trouva consistait en cinq ou six gravures à un penny collées contre la muraille, deux mauvais pantalons de toile, un vieux chapeau, une jaquette trouée aux coudes et six tasses avec leurs soucoupes fêlées ou ébréchées; le tout valant tout au plus, avec les trois shellings d'argent comptant, sept à huit shellings; et ce fut tout ce que ses légataires eurent à partager. Vous pouvez juger du désappointement de ses neveux et nièces, qui avaient perdu le travail d'un jour et qui avaient fait le voyage de Greenwich sans aucune utilité; ils repartirent fort mécontents, et les réflexions qu'ils firent sur feu leur oncle en se retirant n'étaient pas très respectueuses. Or, voyez-vous, Tom, le vieux Nobbs avait été plus de vingt ans à l'hôpital, et pendant tout ce temps il n'avait pu économiser que dix shellings sur le shelling qu'il recevait par semaine. Cette petite somme était considérable à ses yeux, car elle était formée des épargnes de vingt années, et le pauvre diable pensait ainsi parce qu'il n'avait probablement jamais possédé une pareille somme. — Il n'y a pas le mot pour rire à cela, Tom.

— Eh bien, mon père, j'espère que je serai en état d'économiser plus de dix shellings avant de mourir, quoique ce soit ce qu'on ne peut savoir.

J'ai pris le parti que je crois le meilleur, et je laisse le reste à la Providence. Nous ne savons jamais si nous faisons bien ou mal.

— Jamais, Tom. Les choses qui promettent le plus, tournent quelquefois mal, et il en est d'autres qui tiennent beaucoup plus qu'elles ne promettaient d'abord. Je me rappelle une histoire que je vous raconterai, pour preuve que nous ne savons jamais ce qui vaut le mieux pour nous dans ce monde. Un homme peut faire des plans et des projets, et s'imaginer, dans son aveuglement, qu'il a si bien tout arrangé, qu'il peut aller se coucher et dormir tranquille, convaincu qu'il est impossible que les choses aillent autrement qu'il ne l'a calculé; mais c'est oublier que Dieu dispose des événements comme bon lui semble. Il y avait un homme de bonne naissance, nommé Séton, qui demeurait à Greenock. Il était aussi fier que pauvre, et quoiqu'il eût des amis et des parents riches et bien établis dans ce monde, il ne voulut jamais leur demander des secours. Un beau jour il mourut, laissant sa femme presque sans un shelling, avec deux beaux garçons nommés Archibald et André. Ses parents lui offrirent de se charger de l'éducation des deux enfants, et de les envoyer ensuite sur mer; mais elle était aussi fière que son mari; elle refusa leurs offres, et personne ne concevait comment elle pouvait vivre, elle et ses deux fils. Il y avait à Greenock une école gratuite, et la veuve y envoya les deux frères. On dit que le maître de cette école avait eu une querelle avec leur père

pendant sa vie, et qu'il s'en souvint après sa mort. Il en résulta qu'il fut très sévère à leur égard ; il les battait sans merci, et pourtant ils apprenaient mieux et plus vite que leurs compagnons, et ils étaient toujours les premiers dans leur classe. Le temps s'écoula, et lorsque Archibald eut treize ans et André douze, fatigués tous deux de l'école, ils demandèrent à leur mère quelle profession ils prendraient. — Celle que vous voudrez, — leur répondit-elle, — excepté d'aller en mer ; car je n'y consentirai jamais. Cependant les ressources de la veuve commençaient à manquer, et à peine pouvait-elle donner à ses enfants une nourriture suffisante. Ils ne tardèrent pas à s'en apercevoir. — Mon frère, — dit un jour Archibald à André, — nous n'aurons bientôt plus que des férules pour déjeuner, pour dîner et pour souper. Je vois que notre pauvre mère ose à peine manger de peur qu'il ne nous en reste pas assez, et bien souvent elle va se coucher sans souper. Je ne puis y tenir plus long-temps. Que ferons-nous ? irons-nous chercher fortune ?

— Oui, — répondit André ; — quand nous ne serons plus ici, notre bonne mère aura de quoi vivre.

— On dit qu'il n'y a rien de pire que de servir sur mer, — reprit Archibald ; — mais je ne vois pas que nous puissions faire autre chose.

— Eh bien, Archy, servons sur mer, cela vaut toujours mieux que d'ôter le pain de la bouche de notre pauvre mère.

— Vous avez raison, André; il faut nous en occuper sur-le-champ.

Ils allèrent sur la jetée et y trouvèrent le capitaine d'un bâtiment marchand qui allait partir pour les Indes-Occidentales, et ils lui demandèrent s'il pouvait leur donner de l'occupation sur son bord.

— Je le ferais volontiers, — répondit le capitaine, — mais il me paraît que vous n'avez jamais été sur mer?

— Non, — dit Archibald, — mais il y a commencement à tout.

— Je ne puis prendre d'apprentis sur mon bord, — répliqua le capitaine; — tout ce que je puis faire pour vous, c'est de vous conduire jusque dans un port du canal Britannique où nous relâcherons, et là je vous ferai recevoir comme apprentis à bord de quelque bâtiment marchand.

Les deux frères y consentirent, et le capitaine leur dit qu'il mettrait à la voile le lendemain de bonne heure, et qu'il fallait qu'ils fussent sur la jetée au point du jour. Ils retournèrent chez leur mère, et ne lui dirent rien de ce qui s'était passé. Le soir, il n'y eut de souper pour personne, ce qui les confirma dans leur résolution. Ils embrassèrent leur mère, montèrent dans leur chambre, firent leurs paquets; et avant qu'elle fût descendue le lendemain matin, ils étaient à bord.

En arrivant à Weymouth, ils furent reçus comme apprentis à bord d'un bâtiment marchand.

Beaucoup d'hommes de l'équipage craignaient la presse, et faisaient des arrangements pour se cacher s'ils étaient abordés par un bâtiment de guerre. Les deux frères servirent sur ce bord la plus grande partie du temps de leur apprentissage; ils étaient grands et vigoureux, et paraissaient moins jeunes qu'ils ne l'étaient réellement. Enfin, un jour qu'ils étaient à la hauteur des Hébrides, leur bâtiment fut abordé par la chaloupe d'une frégate; l'officier chargé de la presse jeta les yeux sur Archibald, et lui demanda ce qu'il était à bord.

» — Apprenti, répondit le jeune homme.

— » Apprenti? — dit l'officier; — chansons! chansons!

» — C'est la vérité, — reprit Archibald; — voici mon brevet d'apprentissage.

» — C'est une pièce fausse, — s'écria l'officier sans le regarder. — Passez dans ma chaloupe, mon garçon. » — Il faut que vous sachiez, Tom, que c'est un tour que ces officiers chargés de la presse jouent bien souvent. Quand ils voient un jeune homme robuste et propre au service, ils s'inquiètent fort peu d'un brevet d'apprentissage. — « Archibald vit que toute résistance serait inutile; il prit donc sa caisse et fit ses adieux à André, qui pleurait en voyant qu'il allait être séparé de son frère.

» — Il est inutile de pleurer, André, — lui dit il. — J'aurais pu être second lieutenant à la fin de mon apprentissage, car le capitaine me l'avait promis, et alors je n'aurais plus eu rien à craindre de la

presse et j'aurais pu ensuite devenir premier lieutenant et puis capitaine; mais à présent tout est dit pour moi. Puissiez-vous avoir plus de bonheur! J'espère que le capitaine vous donnera la place qu'il m'avait promise!

» Archibald passa à bord de la frégate, et le capitaine lui demanda son nom, qui il était, et quels étaient ses parents. Le jeune homme lui conta son histoire en peu de mots, après quoi le capitaine lui fit plusieurs autres questions pour voir s'il avait reçu de l'éducation et s'il avait quelques connaissances en marine. Ayant été satisfait de ses réponses, il le fit inscrire comme matelot de première classe sur le rôle de son équipage et le plaça au grand hunier. Après y être resté six mois, Archibald trouva qu'après tout un bâtiment de guerre n'était pas une si mauvaise place, d'autant plus que par sa bonne conduite et ses talents il avait gagné l'amitié du capitaine et des officiers. Quand la frégate eut fini sa croisière, elle entra dans le canal Britannique et jeta l'ancre dans la rade de Portland, où il y avait plusieurs bâtiments marchands que le vent empêchait de partir. Suivant l'usage, le capitaine eut recours à la presse pour compléter son équipage. Archibald fut un de ceux qui furent chargés de ce service, et comme il était alors de cœur et d'âme dans la marine royale, il n'était pas moins empressé que les autres à faire des hommes. Après avoir visité plusieurs bâtiments, ils en abordèrent un vers le soir qui était à l'ancre à l'extrémité de la

rade. Le capitaine n'était pas à bord, son équipage était peu nombreux, et ceux qui le composaient ne pouvaient être atteints par la presse. Archibald, qui connaissait tous les endroits où l'on peut se cacher à bord d'un bâtiment marchand, y alla à tâtons dans l'obscurité, et sentit les talons d'un homme dont le reste du corps était bien caché. — Allons, allons, mon drôle. — lui dit-il, — sortez de votre gîte, ou je vous ferai tâter un pouce de mon coutelas. L'homme se glissa l'arrière en avant, Archibald le saisit au collet, et, en arrivant sur le pont, il reconnut en lui son frère André.

» — O Archy! — s'écria celui-ci, — je ne me serais pas attendu à cela de vous.

» — Pouvais-je savoir que c'était vous, André? Mais il n'y a plus de remède à présent; il faut que vous veniez à bord avec moi, que vous renonciez à toute chance d'être lieutenant ou capitaine d'un bâtiment marchand, et j'espère que vous serez placé avec moi au grand hunier. Nous avons tous deux joué de malheur ; mais il n'y a pas de ressource. — On rit beaucoup à bord de la frégate de ce qu'Archibald avait capturé son propre frère, et le capitaine ne fut pas celui qui s'en amusa le moins. Mais comme il manquait de midshipman en ce moment et qu'il était obligé de remettre à la voile sur-le-champ, il donna ce grade à Archibald, et mit son frère à sa place au grand hunier. Mais cela ne dura pas long-temps, car le capitaine ayant aussi conçu de l'amitié pour André et sachant que ces deux jeu-

nes gens étaient de bonne famille, en fit bientôt aussi un midshipman. Or, qu'en est-il résulté? c'est qu'ils sont tous deux à présent capitaines dans la marine royale et qu'ils ont chacun le commandement d'une belle frégate. Vous voyez donc, Tom, que la nécessité où ils s'étaient trouvés de passer malgré eux de la marine marchande dans la marine royale, bien loin d'être leur ruine, comme ils le croyaient, a été ce qui leur a procuré un rang distingué et une belle fortune, car ils ont été heureux dans leurs croisières. J'ai entendu moi-même le capitaine Archibald conter cette histoire, un jour que je servais à table dans la grande chambre quand j'étais patron du canot de sir Hercules.

— Eh bien, mon père, voilà une histoire qui vient bien à point; mais je ne vois pas que j'aie la moindre chance d'être un jour capitaine dans la marine royale.

— Je n'en vois certainement pas beaucoup; mais vous en avez une de devenir pilote.

— Oui, et un pilote est toujours respecté, à bord de quelque bâtiment que ce soit.

— Sans contredit, parce qu'on lui suppose plus de connaissances qu'à qui que ce soit à bord.

— En ce cas, mon père, je me contente de la perspective d'être respecté. Ainsi tout est dit sur cette affaire, si ce n'est qu'il faut que j'écrive au capitaine pour le remercier de sa bonté

— C'est bien, Tom. — Dînez-vous avec moi?

— Non. J'ai promis à Bramble de dîner avec lui

aux Joyeux-Marins. — Nous devons ensuite aller voir M. Wilson.

— Pour la ferme qu'il veut acheter. — Eh bien, j'entends la cloche du dîner, nous nous reverrons ce soir.

Il faut que j'explique à mes lecteurs que M. Wilson, ayant appris l'intention de Bramble d'acheter cette ferme, lui avait conseillé de ne pas se montrer dans cette affaire, mais de laisser agir pour lui son fils, qui était solliciteur à Douvres, et qui ne lui prendrait rien pour cette négociation. Il lui avait déjà écrit à ce sujet. Le lendemain matin, Bramble et moi nous partîmes par la diligence de Douvres, car ayant en poche une somme assez forte, il pensa que cela vaudrait mieux que d'attendre qu'il se présentât un bâtiment à conduire jusqu'à Deal. En arrivant à Douvres, nous nous rendîmes chez le fils de M. Wilson, qui avait déjà entamé l'affaire. Il finit par obtenir la ferme à deux cents livres de moins que ce que Bramble avait cru la payer, et il ne voulut recevoir que le remboursement des frais de timbre. En arrivant à Deal, nous trouvâmes mistress Maddox complétement guérie, et assise avec Bessy dans la petite salle du rez-de-chaussée. Quand elles nous eurent quittés pour aller se coucher, Bramble me dit, en secouant les cendres de sa pipe :

— Eh bien, Tom, j'ai acheté cette ferme pour Bessy deux cents livres de moins que je ne m'y attendais; à présent, il faut faire quelque chose de

ces deux cents livres, que je regarde en quelque sorte comme à elle. Et à quoi pensez-vous que j'aie dessein de les employer? — Je vais vous le dire, — à lui donner de l'éducation. Cette somme pourra payer sa pension dans une bonne école pendant environ quatre ans, et j'y suis déterminé. — Je n'aime pas l'idée de me séparer d'elle, j'en conviens; mais c'est pour son bien et je dois m'y résoudre. — Pensez-vous de même, Tom?

— Oui, mon père, — répondis-je, — il m'en coûtera autant qu'à vous de la voir partir; mais, comme vous le dites, c'est pour son bien, et je suis charmé que vous ayez pris cette résolution.

CHAPITRE XXXII.

Une enjambée. — Un grand pas. — Un saut.

La vie a été souvent et avec beaucoup de vérité comparée à une rivière. Pendant l'enfance, c'est un petit ruisseau dont l'eau pure et limpide coule à travers des prairies émaillées de fleurs, et donne un doux baiser à chaque langue de terre qu'il rencontre dans son voyage. Bientôt, il acquiert plus de volume et de force, prend un cours plus rapide, se creuse un lit plus profond et devient un grand fleuve, bravant les rochers qui s'opposent à sa marche impétueuse, formant des rapides et des cataractes, élargissant ses rives et finissant par se précipiter dans l'océan de l'éternité. J'ai été porté à employer cette métaphore un peu usée, pour préparer le lecteur à ce qu'il trouvera dans ce chapitre. Comme dans la rivière dont je viens de parler, après quelques milles de course variée, on voit ses eaux suivre quelque temps un cours doux et tranquille qui vous permet à peine de remarquer qu'elles coulent sans interruption; de même, dans la vie de l'homme, après une carrière remplie d'événements et d'aventures, on verra que, pendant un certain

temps, il lui est permis de jouir d'un calme tranquille, comme si on lui accordait un répit, pour le préparer à de nouvelles scènes d'agitation. Ce fut ce qui m'arriva à l'époque où nous sommes parvenus. J'avais alors été apprenti de Bramble plus de dix-huit mois, et j'avais par conséquent près de seize ans. Les années du fleuve de ma vie, depuis 1800 jusqu'à la fin de 1804, ne furent marquées par aucun événement digne d'occuper l'attention du lecteur. Mon intention, dans ce chapitre, est donc de jouer le même rôle que le chœur dans les anciennes pièces, et de résumer les événements en peu de mots de manière à ne pas rompre le fil de mon histoire, et à préparer en même temps mes lecteurs à ceux qui se passèrent ensuite.

Je commencerai par parler de moi. Je continuai à recevoir les instructions de Bramble, jusqu'à l'âge de dix-neuf ans. Nous restions rarement à terre, car ni Bramble ni moi nous ne trouvions la maison aussi agréable depuis que la petite Bessy avait été envoyée en pension, et mistress Maddox, aidée par une jeune fille, dirigeait toutes les affaires domestiques. Quant à Bramble, il semblait ne songer qu'à gagner autant d'argent qu'il le pourrait, afin de pouvoir quitter plus tôt sa profession. J'ai peu parlé de mistress Maddox jusqu'ici, parce que je ne l'avais vue que fort peu. Depuis qu'elle avait quitté sa chambre, je la voyais plus fréquemment, mais je l'entendais encore davantage, car elle parlait toujours. Ce n'était pas qu'elle criât, ni même qu'elle

parlât très haut ; au contraire, elle était d'un caractère doux et aimable, mais sa langue n'était jamais en repos. Si elle ne trouvait personne à qui parler, elle parlait à quelque chose. Si elle attisait le feu, elle apostrophait les tisons, en leur reprochant de ne pas brûler comme il fallait. Je la guettaï un matin, tandis qu'elle était agenouillée devant la cheminée, et je l'entendis faire le soliloque suivant:

— Allons, fagot, il faut aller au feu. Ne songez pas à résister; il faut que vous brûliez et que vous brûliez vite, sans quoi l'eau ne bouillira pas à temps pour le déjeuner. Dépêchez-vous donc, allumez-vous et allumez les bûches. Bien! vous êtes obéissant. — Ici elle renversa les pincettes. — Eh bien, pincettes, comment osez-vous faire tant de bruit ?— Et les remettant à leur place, elle ajouta : — Restez là jusqu'à ce qu'on ait besoin de vous. — Et vous, fumée, qu'avez-vous donc? pourquoi venez-vous dans la chambre, au lieu de sortir par la cheminée? Vous ne pouvez prétendre qu'il fasse du vent par cette belle matinée, ainsi n'ayez pas de pareilles lubies. — A votre tour, garde-feu; tenez-vous bien pendant que je vous frotte. C'est cela. Vous voilà brillant à présent. — Et vous, table, il faut que je vous lave la figure, car votre maître y a répandu des gouttes de grog hier soir en fumant sa pipe. Là, vous voilà aussi belle que jamais. — Eh bien, vieille chaise, comment vous portez-vous ce matin ? Vous êtes plus vieille que moi, à ce que je pense, et pourtant vous êtes encore sur vos pieds. — Comment,

chandelle, vous brûlez encore? Pourquoi ne m'avez-vous pas avertie? Il y a une demi-heure que vous devriez être éteinte. Tenez, vous voilà soufflée. Quelle odeur vous répandez dans la chambre! ne pouvez-vous la faire sortir par la cheminée?

C'était ainsi qu'elle parlait à tous les meubles de la maison. Nous n'y avions que deux animaux, — un chat et un serin; on juge bien qu'elle ne les négligeait pas; mais le chat semblait s'ennuyer de ses discours, car dès qu'elle lui adressait la parole, il se levait et s'en allait doucement dans la cuisine, et quand elle parlait au serin, il se mettait à chanter de toutes ses forces, et ne cessait que lorsqu'elle prenait le parti de se taire. Bramble supportait son babil avec patience, mais il ne l'aimait guère. Il me dit un jour : — Si Bessy était encore à Deal, je crois qu'en ce moment j'y prendrais quelques jours de repos; mais quant à cette pauvre bonne vieille mistress Maddox, dont la langue semble être suspendue par le milieu, afin de pouvoir travailler par les deux bouts, son bavardage me fatigue, c'est la vérité. — C'était pourtant une excellente créature, toujours prête à obliger les autres, et je pense réellement qu'elle croyait nous amuser en parlant ainsi. Malheureusement, elle n'avait aucune anecdote à raconter, car elle avait une très mauvaise mémoire, et il n'y avait rien à gagner en l'écoutant. Quelquefois elle cherchait à m'amuser en me disant : Allons, Tom, asseyez-vous ici, et je vous conterai toute l'histoire de mon mal de jambe. — Sur ce sujet, sa

mémoire était excellente. Elle remontait aux premiers symptômes de la maladie, décrivait les différents degrés de douleur qui y avaient succédé, faisait l'énumération des bandages, des cataplasmes et des emplâtres qui lui avaient été ordonnés, et répétait tout ce que le docteur avait dit jour par jour. Je supportai ce récit avec patience quatre à cinq fois; mais si elle ne se lassait pas de le recommencer, je me lassai enfin de l'entendre, et un jour qu'elle se mettait à me le répéter pour la quinzième ou seizième fois, je me levai en m'écriant :

— Mistress Maddox, je ne puis supporter la peinture de vos souffrances : ne m'en parlez plus, je vous en supplie.

— Quelle excellente créature vous êtes! — me dit-elle ; — on ne trouverait pas beaucoup de personnes aussi compatissantes. Eh bien, il n'en sera plus question. — Coton, où êtes-vous donc? toujours à courir! Allons, ne plaisantez pas, où vous êtes-vous caché? On dirait que vous n'aimez pas à être tricoté. — Et vous, mes ciseaux, vous êtes-vous enfuis aussi? Ah, vous voilà! Restez sur mes genoux, et tenez-vous tranquilles.

Mais si mistress Maddox retrouva sa pelote de coton et ses ciseaux, elle ne me retrouva pas; car pendant qu'elle les cherchait, je me hâtai de sortir, et j'allai joindre quelques marins qui étaient appuyés sur le plat-bord d'une barque qu'on avait tirée sur le rivage.

Pendant tout ce temps, je continuais à ajouter

chaque jour quelque chose à mes connaissances dans ma profession, et je me trouvai enfin en état de subir mon examen devant le bureau de Trinity-House. Quand j'allais à bord d'un bâtiment avec Bramble, il me laissait le soin de le conduire, et quoiqu'il me surveillât avec soin, il n'y intervenait que lorsqu'il le jugeait absolument nécessaire, ce qui, je crois, n'arriva que deux fois. Il avait coutume de dire aux maîtres des bâtiments que j'étais aussi bon pilote que lui, ce qui n'était pourtant pas tout-à-fait exact. Mais cela fut d'une grande importance pour moi, car ce fut ce qui me donna cette confiance en moi-même qui m'était si nécessaire dans ma profession, et dès que le temps de mon apprentissage fut terminé, je fus reçu comme pilote. Pendant cet intervalle, il était survenu quelques changements à l'hôpital de Greenwich. De la place de maître d'équipage, Anderson avait été avancé à celle d'inspecteur, ce qui portait ses émoluments à cinq shellings par semaine; et par suite de cette promotion, mon père avait été nommé second maître d'équipage de la brigade des Guerriers. Cela fut d'abord satisfaisant pour ma mère, qui était charmée de voir mon père porter un galon sur son costume de pensionnaire. Mais à mesure qu'elle avançait elle-même dans le monde, elle n'aimait pas à voir mon père demeurer dans l'hôpital, mais elle se serait encore moins souciée de l'avoir chez elle. Je crois que, dans le fait, elle aurait préféré qu'il fût bien loin; mais comme c'était une chose impos-

sible, elle se résignait de son mieux à sa présence. Il faut pourtant convenir que depuis que mon père était à l'hôpital, il s'était opéré un changement marqué dans son ton et dans ses manières : sa brusquerie s'était adoucie; il était devenu sobre, menait la conduite la plus régulière, était toujours proprement vêtu, et se faisait respecter de tout le monde; mais j'en dirai davantage à ce sujet quand je parlerai de ma mère.

La vieille Nanny vivait toujours de la même manière, mais au total sa situation semblait un peu améliorée. J'avais coutume de mettre dans un grand sac tous les objets que je pouvais trouver et que je jugeais dignes de figurer parmi — toutes les plus jolies choses — de sa boutique; quand il était plein, je le lui portais à Greenwich, et le mélange de choses hétérogènes qui s'y trouvaient lui faisait plus de plaisir que ne lui en aurait procuré un seul objet d'un prix beaucoup plus considérable. Anderson allait la voir de temps en temps; mais ses discours étaient sans grande utilité pour la pauvre Nanny, dont toutes les pensées semblaient absorbées dans le désir de gagner de l'argent. Elle se montrait toujours très charmée de me voir, et je crois qu'il n'y avait personne au monde à qui elle songeât plus souvent. Je manquais rarement d'aller lui faire une visite le jour même de mon arrivée à Greenwich.

Le docteur Tadpole et Tom son apprenti vécurent assez bien ensemble jusqu'à ce que la provision de réglisse fût encore une fois épuisée. Alors il y eut une

nouvelle insurrection de la part du représentant opprimé des classes inférieures, et elle ne se calma que par l'arrivée d'un nouvel approvisionnement. Deux ans après, l'apprentissage de Tom fut fini, et le docteur le prit pour son aide, en lui donnant des appointements qui firent qu'il n'eut plus besoin de recourir à la boutique pour se fournir de réglisse, et qui le mirent à même de figurer parmi les jeunes gens de Greenwich. Car, après la promotion de Tom, le docteur prit un autre apprenti, qui fut chargé à son tour de porter les médicaments aux malades et de faire les plus gros ouvrages de la maison, et Tom eut soin que son successeur nettoyât ses bottes de même que celles du docteur, et ne prît pas le même goût que lui pour la réglisse. J'appris aussi qu'il avait abandonné Anny Whistle au garçon boucher.

Mistress Saint-Félix continuait à vendre du tabac, et je ne manquais jamais d'aller la voir quand j'allais à Greenwich. Elle paraissait encore aussi jeune que lorsque j'avais commencé à la connaître, et chacun disait que ses traits n'avaient subi aucun changement. Elle était aussi bonne et aussi enjouée que jamais, et il s'était établi alors une grande intimité entre ma sœur et elle. Ma mère n'en était nullement contente, car elle conservait toujours une sorte d'animosité contre la veuve; je ne saurais dire pourquoi, si ce n'est parce qu'elle était jolie, et que tout le monde l'aimait. Mais mon père, qui savait être le maître quand il le voulait, insista pour que sa fille continuât à voir mistress Saint-Félix, et il avait cou-

tume de la conduire lui-même chez elle. Virginie, qui n'avait jamais oublié les bontés que la veuve avait eues pour moi, lui était fort attachée, et passait plus de temps avec elle que ma mère ne s'en doutait, car elle ne voulait pas la mécontenter en lui disant qu'elle avait été chez mistress Saint-Félix, à moins qu'elle ne s'y trouvât obligée.

Il s'était passé environ quatre mois depuis que mon père et moi nous avions donné notre argent à ma mère, quand je revins à Greenwich ; une lettre de Virginie m'avait appris dans quelle rue ma mère demeurait alors, et quel était le numéro de sa maison ; je la trouvai donc sans difficulté, et je ne fus pas peu surpris de la voir dans une si belle habitation. Le rez-de-chaussée formait une grande boutique dont la devanture était composée de grandes vitres derrière lesquelles on voyait des bonnets et des chapeaux rangés sur des champignons. Cette montre était ornée de deux glaces sur les côtés et de rideaux de soie arrangés avec goût; par-derrière, un rideau de gaze suspendu à une tringle en cuivre dérobait les ouvrières aux regards des passants; il y avait une porte à la boutique et une autre pour entrer dans la maison; celle de la boutique étant ouverte, j'entrai, et je trouvai huit jeunes personnes assises des deux côtés d'une longue table couverte d'ouvrages auxquels elles travaillaient. Je demandai si mistress Saunders était chez elle, et l'une d'elles me répondit qu'elle était à préparer le déjeuner.

— Je suppose, — continua-t-elle, — que vous êtes M. Tom Saunders, pilote?

— Vous ne vous trompez pas; — vous, et me direz-vous qui vous êtes?

— Miss Amélie Gozlin, apprentie de mistress Saunders; et comme elle connaît mon caractère tranquille et posé, elle m'a chargée de la surveillance de toutes les jeunes personnes que vous voyez ici avec moi.

Ici, toutes ses compagnes éclatèrent de rire.

— Elles sont en très bonnes mains, miss Amélie, et, avec vos soins et votre exemple, je ne doute pas qu'elles ne deviennent des membres utiles de la société.

—Je vous remercie de votre politesse, monsieur; mais permettez-moi de vous dire que je ne puis permettre à des jeunes gens, et surtout à des jeunes gens aussi aimables que M. Tom Saunders, de rester ici. Je vous serais donc obligée, monsieur, de vouloir bien vous retirer de notre présence, et de n'y plus reparaître, — à moins que vous ne soyez bien assuré que mistress Saunders est sortie.

J'obéis aux désirs de miss Amélie Gozlin, qui était réellement très jolie, ayant de grands yeux noirs et paraissant de quinze à seize ans.. Je sortis par une porte donnant sur le vestibule, et je n'eus pas de peine à trouver la cuisine, où je vis ma mère et Virginie occupées comme on me l'avait dit. Ma mère me reçut avec un air de bonté, mais elle me dit peu de chose, car elle était trop affairée, et Vir-

ginie elle-même n'eut le temps de songer à moi que lorsque le déjeuner fut prêt. Alors elle appela les apprenties, et nous nous mîmes tous à table. Miss Amélie et ses compagnes avaient l'air si graves et si réservées, que, si je ne les eusse pas déjà vues, j'aurais cru qu'elles ne savaient point parler.

Quand le déjeuner fut fini, ma sœur me fit voir toute la maison. Le premier étage était destiné à être loué en garni; ma mère et ma sœur occupaient le second, et les apprenties étaient logées au troisième. Tout y était propre et bien arrangé, et je ne pouvais concevoir comment ma mère avait pu faire tant de choses avec l'argent que mon père et moi nous lui avions donné; mais Virginie me dit qu'elle croyait que M. Wilson l'avait aidée.

Quand je revins à Greenwich, environ six mois après, je vis que de nouvelles améliorations avaient eu lieu, et tout annonçait que la spéculation de ma mère avait parfaitement réussi. Elle avait pris une servante, et le nombre de ses apprenties montait à douze. En 1803, j'appris que Virginie avait quitté l'école. Elle avait alors quatorze ans; elle avait dit à ma mère que depuis six mois, on ne lui apprenait plus que ce qu'elle savait déjà, et qu'elle croyait pouvoir mieux employer son temps chez elle en l'aidant. Ma mère fut du même avis, et Virginie avait alors la surintendance du département de la coupe des étoffes. Elle me dit que les pratiques de ma mère avaient tellement augmenté, qu'elle pouvait à peine faire tout ce qu'on lui demandait. Elle avait alors

deux servantes, et, outre les apprenties, elle occupait quelques ouvrières à la journée. L'extérieur de ma mère avait aussi beaucoup changé. Elle avait toujours soigné la propreté dans sa mise, mais à présent elle était vêtue avec une sorte d'élégance, paraissait rajeunie et avait l'air plus distingué. Je dois lui rendre la justice de dire que la prospérité, bien loin de la gâter, avait amélioré son caractère. Chaque fois que j'allais la voir, je la trouvais plus aimable et plus enjouée, et je puis ajouter qu'à l'exception de quelques petites réprimandes nécessaires à miss Amélie et à ses compagnes, elle ne grondait jamais et se faisait aimer de ses servantes. La dernière année lui avait été encore plus favorable, et elle était alors bien décidément regardée comme la première marchande de modes de Greenwich. Je crois qu'elle méritait sa réputation, car elle avait beaucoup de goût en tout ce qui concernait la toilette, et quand elle avait fait la sienne avant l'heure où arrivaient ordinairement ses pratiques, et qu'elle descendait de sa chambre en belle robe de soie et en joli bonnet du matin, je la regardais avec surprise et je me disais : — Qui pourrait croire que c'est là la mère qui me battait à coups de balai dans la petite chambre de Fisher's Alley?

Le lecteur peut demander comment mon père et ma mère vivaient ensemble, après un tel changement dans la situation de celle-ci. Je répondrai à cette question : mieux qu'ils ne l'avaient jamais fait. Ma mère, qui n'aimait pas la compagnie de mon

père dans sa maison, lui représenta avec douceur que, dans une maison où tant de jeunes personnes demeuraient, il ne convenait pas qu'il vînt fumer sa pipe tous les soirs, et qu'il vaudrait mieux qu'il allât fumer et boire son pot de bière partout ailleurs. Mon père sentit que les convenances l'exigeaient et y consentit de la meilleure grâce possible, et ma mère agit très libéralement envers lui. Il ne venait donc plus à la maison qu'après avoir soupé à l'hôpital, et, après avoir passé environ un quart d'heure à causer avec Virginie et ma mère, il se retirait. Les dimanches, il y passait toute la journée et il était toujours bien reçu, mais il partait le soir pour aller fumer sa pipe ailleurs. Quant à moi, quand j'allais chez ma mère, j'étais aussi bien accueilli, et j'occupais une chambre au même étage que celles de ma mère et de Virginie. Pendant tout le temps de mon apprentissage, Bramble pourvoyait à tous mes besoins, de telle sorte que je ne manquais de rien; et quand je fus pilote, je gagnai plus d'argent que je n'en avais besoin, et j'allais rarement à Greenwich sans porter quelque présent à ma mère et à Virginie.

CHAPITRE XXXIII.

Dans lequel on trouvera pour la première fois ce qui est le *sine quâ non* de tous les romans.

J'ai dit que Bessy Godwin avait été mise en pension. Il y avait environ un an qu'elle en avait été retirée à l'époque où j'ai conduit mon histoire. Mais elle ne remplissait plus dans la maison aucune fonction qui sentît la domesticité. Bramble avait gardé à son service la jeune fille qu'il avait prise en l'absence de sa fille adoptive, et Bessy n'était plus chargée que de conduire la maison. Elle était tenue sur un meilleur pied que par le passé, et l'on y faisait plus de dépense. Bramble le voulait-il ainsi par égard pour Bessy, ou était-ce la suite des nouvelles idées que Bessy avait conçues, c'est ce que je n'aurais pu dire; mais le fait est qu'il était survenu un grand changement dans notre manière de vivre, et Bramble paraissait l'approuver. Mistress Maddox n'avait plus autre chose à faire que de rester assise au coin du feu, tricotant une paire de bas toutes les six semaines, et parlant, suivant son usage, à tout le monde et à tous les meubles de la maison. Un autre changement était qu'il y avait plus souvent com-

pagnie chez Bramble, ce qui devait peut-être s'attribuer aux charmes de Bessy, car elle en possédait certainement de très grands. Sa beauté était de ce genre particulier qui frappe les uns à la première vue, et qui ne fait impression sur les autres qu'à la longue; mais ceux sur qui elle produisait le moins d'impression d'abord, finissaient par l'admirer plus que les autres. Sa taille était un peu au-dessus de la moyenne. Son teint était un peu pâle et sa peau transparente, et elle avait les yeux et les cheveux d'un noir foncé. Sa beauté avait la froideur du marbre, quand elle n'éprouvait aucune émotion; mais, pour peu qu'elle fût agitée, une vive couleur animait ses joues, ses yeux étincelaient, et quand elle riait, on distinguait dans ses joues deux fossettes qui étaient imperceptibles auparavant. Quoique son air eût quelque chose d'imposant, tout y respirait la femme. Ses attraits avaient quelque chose de piquant, même quand elle n'était pas animée. — Elle était froide, mais non glaciale.

Je l'avais vue très rarement depuis trois ans, et pendant ce temps elle avait cessé d'être une enfant, car elle avait alors dix-sept ans, et elle en paraissait au moins dix-huit. Quand nous demeurions ensemble quelques années auparavant, nous nous embrassions comme frère et sœur. Nous étions redevenus habitants de la même maison, et nous étions encore amis, mais rien de plus. Bessy me témoignait certainement autant de préférence sur tous les autres que notre situation respective le permettait;

mais il semblait que le fil de notre intimité d'enfance eût été rompu, et il fallait qu'une nouvelle intimité se renouât entre nous sous un autre aspect, pour nous replacer dans nos anciennes relations. C'était à moi à faire les premières ouvertures à cet égard, et non à elle; la réserve de son sexe ne le lui permettait pas. Bramble semblait désirer que cela arrivât, et regarder cet événement comme devant arriver; Bessy elle-même pensait peut-être secrètement de même, et les plaisanteries continuelles de Bramble faisaient plus de mal que de bien en paraissant l'autoriser à penser ainsi. Pourquoi cela n'arriva-t-il pas, c'est ce que je vais expliquer au lecteur.

J'ai déjà parlé de M. Wilson, homme de loi, dont nous devions la connaissance à sir Hercule et à sa femme. L'intimité entre lui et nous s'était considérablement augmentée, et miss Jeannette Wilson, après avoir reçu son éducation dans une des meilleures pensions des environs de Londres, en était sortie pour revenir chez lui. Elle avait formé une liaison d'amitié avec Virginie, et je l'avais vue très souvent toutes les fois que j'avais été à Greenwich. C'était une jeune personne fort jolie, de très petite taille, mais admirablement proportionnée. Elle était regardée comme un modèle de perfection à cet égard; du moins ma mère avait coutume de le dire, et je n'avais jamais entendu personne parler autrement. Elle avait en outre de grands yeux, des sourcils qui semblaient tracés au crayon, et une fossette au menton. Si tous ces attraits n'eussent pas suffi pour charmer un

jeune homme de dix-huit ans, il aurait fallu qu'il fût bien difficile, ce qui n'est pas ordinaire; et il en résulta que je devins le plus dévoué de ses esclaves. M. Wilson souriait en nous regardant, et semblait penser que les attentions que j'avais pour miss Jeannette n'aboutiraient à rien; ou que, si elles aboutissaient à quelque chose, il n'avait aucune raison pour s'y opposer. Ce fut ainsi que mon cœur fut pris; et, avec Virginie pour confidente, je ne prévoyais pas de grands obstacles à surmonter. Jeannette accueillait tous mes soupirs, toutes mes protestations, tous mes serments et tous mes présents, qui ne laissaient pas d'être nombreux, quoiqu'ils le fussent moins que les autres signes de mon affection. Il n'est donc pas étonnant que cette édition in-32 d'un si bel ouvrage de la nature eût pris possession de mon cœur pendant que Bessy était loin de mes yeux. Tel était l'état de mon cœur au commencement de 1805.

J'ai déjà dit que ma mère avait pris une maison dans la principale rue de Greenwich : je dois ajouter maintenant que, ses affaires augmentant toujours, elle fut obligée d'en prendre une beaucoup plus grande vers la fin de 1804, et elle alla se loger dans la partie supérieure de la ville. Sa nouvelle maison était détachée des autres, avait un petit jardin en avant et un autre beaucoup plus grand par derrière, et qui donnait sur la Tamise. C'était certainement une situation beaucoup moins centrale, mais elle était si bien connue qu'elle n'y perdit rien; au con-

traire, elle n'en devint que plus à la mode. Au lieu de boutique, elle avait alors une espèce de salon, où les robes, les corsets, les chapeaux et les bonnets étaient étalés. Non seulement elle avait assez de logement pour prendre un plus grand nombre d'ouvrières, mais elle avait même de beaux appartements à louer. Ce changement de demeure fut avantageux pour mon père. Il y avait au bout du jardin un pavillon octogone composé d'une seule pièce, et donnant sur la rivière. Elle était planchéiée et avait une cheminée, ce qui la rendait aussi agréable en hiver qu'en été. Ma mère l'abandonna entièrement à mon père pour y fumer sa pipe et boire son pot de bière, et il préférait de beaucoup à un cabaret un endroit où il pouvait se trouver seul avec ses amis, d'autant plus que le jardin avait une porte de derrière par où il pouvait entrer sans passer par la maison. Mon père allait s'y asseoir avec Ben le baleinier, Anderson et quelques autres amis, fumant leur pipe, buvant leur bière et jouissant de la vue des bâtiments qui descendaient ou remontaient la Tamise; — l'été les croisées ouvertes, l'hiver assis autour du feu. C'était un arrangement admirable, et Virginie et moi nous savions toujours où le trouver.

J'ai dit peu de chose de ma sœur Virginie, et dans le peu que j'en ai dit, on peut m'avoir regardé comme ayant de la partialité pour elle. Il est possible que cela soit vrai; mais elle était à mes yeux, sinon la plus belle des créatures, au moins une des

plus attrayantes; et pour prouver que je pensais ainsi, je n'ai besoin que de dire que, quelque épris que je fusse de miss Wilson, il me semblait souvent que j'aurais désiré qu'elle ressemblât à ma sœur. Virginie avait alors dix-sept ans; elle avait la taille svelte et pleine de grâce, et je ne voyais qu'une Antilope à qui je pusse la comparer. Sa tête était si admirablement posée sur ses épaules, que c'était la première chose qu'on admirait en la voyant. Ses yeux, d'un brun foncé, étaient bordés de longs cils noirs et surmontés de sourcils parfaitement arqués de même couleur. Son nez était grec, mais petit; son visage ovale, sa physionomie animée, sa bouche petite et supérieurement formée, et ses dents semblaient deux rateliers de perles. Chacun disait que c'était la plus belle créature qu'on eût jamais vue, et ce que chacun dit doit être vrai. Elle ne montrait pas toujours de la vivacité, car elle avait un caractère sérieux et réfléchi, et elle lisait beaucoup; mais il y avait des moments où elle était la gaieté personnifiée. Ma mère la trouvait toujours soumise et attentive, et Virginie lui était fort utile.

Je ne pus d'abord m'imaginer pourquoi ma mère voulait louer des appartements meublés dans sa maison. Des locataires sont plus ou moins incommodes, et elle n'avait plus besoin de s'imposer une telle gêne. Je ne fus pas long-temps sans en découvrir la cause: c'était le désir de trouver un bon parti pour ma sœur. dont elle croyait que la beauté pourrait la conduire à ce but. Plusieurs hommes très

respectables se présentèrent pour louer ses appartements; mais quand elle découvrait qu'ils étaient mariés, ou qu'ils n'étaient ni nobles ni riches, elle trouvait toujours moyen de les éconduire, et ce fut ainsi que ses appartements restèrent quelques mois sans être occupés. Mais si quelqu'un, encore garçon et appartenant à une famille aristocratique, demandait à les voir, ma mère n'avait pour lui que des sourires et montrait un empressement sans égal. On supposera peut-être qu'il n'était pas probable qu'elle pût trouver à Greenwich des locataires tels qu'elle en désirait; mais ce serait une grande erreur. Avant que les bâtiments à vapeur eussent rendu si facile un voyage de Londres à Greenwich, beaucoup de familles distinguées demeuraient dans cette ville et dans les environs, surtout pendant l'automne, époque où la rivière est une source fertile d'amusement. C'était aussi le temps où il était devenu à la mode de faire des parties pour aller manger le poisson nommé *White-Bait* (1). Enfin Greenwich était considéré par une partie du beau monde comme une retraite agréable pour y passer quelques mois.

Virginie ne me fit jamais part directement de ses

(1) Nom d'un poisson plus petit que le goujon qu'on pêche dans la Tamise à une certaine époque de l'année, et qui est très recherché. On prétend que c'est le frai du saumon ou de l'alose; mais si cela était, on le trouverait dans toutes les rivières où l'on pêche ces deux poissons, ce qui n'est pas. Il est donc probable que c'est une espèce particulière et distincte.

(*Note du trad.*)

soupçons; mais d'après quelques remarques qu'elle me fit de temps en temps, je m'aperçus qu'elle avait ouvert les yeux sur les projets de ma mère. Cela n'était pas très difficile, quand on la voyait un jour refuser un locataire uniquement parce qu'il était marié, et en prendre un autre le lendemain parce qu'il était garçon. Je suis convaincu qu'elle était blessée de la conduite de ma mère; mais elle gardait ses idées pour elle seule, et elle se borna à me dire qu'il était bien désagréable d'avoir des locataires, et d'être obligée de leur porter presque tous les jours des messages de la part de ma mère. Il y avait un honorable M. — j'ai réellement oublié son nom, — qui passa plusieurs mois dans la maison de ma mère, et qui était un vieux garçon d'un caractère tout-à-fait tranquille. Je ne puis dire quel était son âge, car il portait une perruque blonde et des favoris postiches, mais il devait bien avoir soixante ans. Il était grand admirateur des beaux-arts, et surtout de ses propres ouvrages en peinture. Il prenait deux fois par jour une leçon de deux maîtres qui venaient tout exprès de Londres, et il avait le pinceau en main du matin au soir. Il était venu à Greenwich, disait-il, pour étudier les teintes de la nature et se former un coloris. Je ne puis dire que ses ouvrages me parussent bons, mais je n'étais peut-être pas en état d'en juger. Ma mère, qui, je crois, aurait sacrifié sa fille à un orang-outang, s'il avait eu le titre d'honorable, saisissait toutes les occasions possibles de lui envoyer Virginie, sans doute

pour qu'il étudiât les teintes délicates de ses joues; mais je ne crois pas qu'elle eût réussi dans son projet, quand même Virginie eût agi de concert avec elle : il regardait sa palette au lieu de la jolie bouche de ma sœur, et son pinceau de poil de chameau attirait son attention plus que des sourcils bien arqués. Entièrement absorbé dans son art, il oubliait le plus beau chef-d'œuvre de la nature; et Virginie s'en étant aperçue, n'éprouva plus de répugnance à entrer dans son appartement. Mais ce vieillard avait un neveu qui était un personnage tout différent : c'était le jeune héritier d'un marquisat, et il venait souvent rendre des visites à son oncle, d'abord parce qu'il lui était ordonné de le faire, et ensuite parce qu'il avait vu Virginie, et qu'il avait été frappé de sa beauté. C'était un jeune homme de dix-neuf ans, bien fait, mais ayant peu d'esprit, pour ne pas dire qu'il était sot, quoiqu'il ne fût nullement timide. Il fit connaissance de ma mère, qui fut enchantée de sa condescendance, et qui dit que c'était un des jeunes gens les plus aimables qu'elle eût jamais vus. Il serait bientôt devenu intime avec Virginie, si elle ne lui eût montré une grande froideur. Dès que les arbres eurent perdu leurs feuilles, le vieil oncle déclara qu'il ne voyait plus de teintes qui méritassent qu'il restât plus long-temps à Greenwich, et il partit. Environ un mois après, son neveu arriva avec un jeune homme qu'il disait être son gouverneur, et il loua l'appartement que son oncle avait quitté, au grand contentement de ma mère,

qui espéra voir ses projets se réaliser, et à la grande consternation de Virginie, qui craignait d'être persécutée.

Ayant conduit succinctement mon histoire jusqu'au commencement de 1805, j'entrerai maintenant dans de plus grands détails sur la partie qui va suivre.

CHAPITRE XXXIV.

Belle montre et peu d'effet. — Bramble creuse un piége pour un autre, et y tombe avec lui.

En mars 1805, les vents retenant beaucoup de bâtiments à l'entrée du canal Britannique, Bramble et moi nous nous mîmes en mer, étant convenus de partager par moitié les droits de pilotage. A environ huit lieues du cap de Lizard, nous abordâmes un petit bâtiment qui avait fait le signal pour demander un pilote. Le temps était beau et le vent variable. Le soleil se levait à peine quand nous montâmes à bord, et le capitaine était encore dans sa chambre. Ce fut le lieutenant qui nous reçut. Nous fûmes surpris de voir que ce bâtiment portait douze pièces de canon, et que tout semblait préparé pour une action : baguettes, éponges, boulets, bourres, tout était prêt.

— Une belle matinée! — dit Bramble en arrivant; et jetant les yeux sur le pont, il ajouta : — Une lettre de marque, je suppose?

— Oui, — répondit le lieutenant; — nos papiers nous en donnent le nom; mais depuis que je suis sur ce bord, nous n'avons jamais fait voile qu'avec un convoi. Nous nous sommes écartés du nôtre il y a

trois jours, et le capitaine a toujours paru inquiet depuis ce temps.

— Inquiet? Il me semble qu'avec des canons comme les vôtres, vous pourriez faire face à tout corsaire français.

— Je crois que nous le pourrions; mais notre cargaison est d'un grand prix, et notre capitaine ne voudrait lui faire courir aucun risque.

— Et c'est pourquoi il est inquiet. — Je comprends. — Et d'où venez-vous?

— De Smyrne.

— En quoi consiste votre cargaison?

— En soie écrue et fruits secs pour la majeure partie. — Croyez-vous que nous ayons un temps favorable? Je voudrais que nous fussions déjà à terre, car nous avons plus de vingt passagers, et nous commençons à être à court d'eau et de provisions.— Mais voici le patron.

Le capitaine, qui parut en ce moment, était un homme de bonne mine, d'environ trente ans, portant un costume un peu fantastique, à ce qu'il me sembla, car il avait sur la tête un bonnet galonné, et autour de sa taille une ceinture de soie de plusieurs couleurs, comme on en porte dans la Méditerranée.

— Eh bien, pilote, — dit-il, — que pensez-vous du vent?

— Je pense, capitaine, qu'il tournera de manière à nous permettre, dans tous les cas, de nous mettre au vent du cap Lizard, et alors, quand la marée

montera vers la côte, il faudra de nouveau nous tenir au large.

— Monsieur Stubbs! tout le monde en haut pour augmenter de voiles.

— Oui, oui, capitaine.

Tout l'équipage arriva sur le pont; mais le capitaine s'écria : — Où sont donc ces fainéants? — Il désignait ainsi les passagers qu'il avait reçus à bord à condition qu'ils travailleraient à la manœuvre pendant le voyage. Ils arrivèrent enfin, et leur air n'était pas propre à inspirer de la confiance. Le capitaine envoya chercher son porte-voix, et commanda la manœuvre pour faire de la voile.

— Sur ma foi, capitaine, — dit Bramble, — vous commandez comme si vous étiez à bord d'un bâtiment de guerre.

— J'espère, monsieur, que ce n'est pas pour rien que j'ai servi sept ans sur un vaisseau du roi; et que je n'ai pas entendu les boulets siffler à mes oreilles comme si c'eût été de la grêle, sans savoir comment gouverner mon bâtiment. J'aime que tout se fasse sur mon bord comme si c'était un vaisseau de ligne, et alors on est toujours prêt à tout. — Où est le maître d'équipage? — Sifflez pour annoncer le déjeuner.

— Vous ne manquez pas de bras sur ce bâtiment, — dit Bramble au lieutenant.

— Non, ce n'est pas le nombre qui manque. Nous avons vingt hommes d'équipage, et nous avons pris à Malte vingt-cinq passagers.

Après le déjeuner, le capitaine fit monter sur le pont les fusiliers, qui consistaient en cinq marins et quinze passagers; il les passa en revue, fit l'inspection de leurs armes, s'assura qu'elles étaient en bon état, et les congédia. A onze heures du matin, comme nous approchions de la terre, il fit mettre tout son monde au poste du combat, fit démarrer les canons, et commanda l'exercice comme à bord d'un bâtiment de guerre, donnant ses ordres avec son porte-voix : — Chargez à deux boulets, — en batterie; — pointez, — feu! — Repoussez l'abordage sur l'avant; — repoussez l'abordage sur l'arrière, etc., etc. — Cet exercice dura plus de deux heures, après quoi les canons furent amarrés de nouveau.

— Eh bien, pilote, qu'en dites-vous? Croyez-vous qu'un corsaire nous prendrait aisément?

— Certainement non, capitaine, si tout votre monde se comporte bien. Mais ces canons, tout beaux et bons qu'ils sont, voyez-vous, ne feront rien sans aide.

— Je réponds que mes hommes se battront bien, car ils n'auront d'autre alternative que de se battre ou de me voir faire sauter le crâne du premier d'entre eux qui quittera son canon. Je clouerai mon pavillon au mât, et je voudrais bien voir qui oserait l'amener. — Savez-vous bien, pilote que ce bâtiment est assuré pour trente mille livres sterling?

— Ce serait une fameuse prise pour celui qui pourrait le capturer. — Mais quel est le bâtiment

que je vois là-bas? — Prêtez-moi votre longue-vue, Tom.

— Je ne l'ai pas prise avec moi.

— Eh bien, donnez-moi celle qui est sur la claire-voie. — Je ne le distingue pas suffisamment, mais il a quelque chose qui ne me plaît pas.

— Eh bien, qu'est-ce que ce bâtiment? — demanda le capitaine. — Passez-moi la longue-vue? — Oh! c'est un bâtiment à voiles carrées, n'est-ce pas?

— Je ne saurais le dire, — répondit Bramble.

Le lieutenant, qui était allé chercher sa longue-vue, regarda le bâtiment, et dit sur-le-champ que c'était un schooner côtier.

— En êtes-vous bien sûr? — dit le capitaine. — Voyons encore. — Ma foi, je ne sais qu'en dire. — Il a l'air d'être armé en guerre. — Je vais aller sur l'avant, pour mieux l'examiner.

— C'est bien sûrement un bâtiment côtier, — dis-je à Bramble dès que le capitaine nous eut quittés.

— Je le sais fort bien, — répondit-il en clignant de l'œil.

Le capitaine revint, probablement convaincu que c'était un bâtiment côtier; mais ne voulant pas faire connaître son opinion, il nous dit: — Je ne sais réellement que faire de ce bâtiment, mais, dans tous les cas, il n'y a rien de tel que d'être prêt à tout. — M. Stubbs, tout le monde à son poste!

Les canons furent encore démarrés, on distribua

de la poudre et des gargousses et l'on fit tous les préparatifs de défense. Il me parut pourtant que les passagers ne montraient pas un grand zèle, ce qui ne me surprit pas. Le capitaine les harangua, les appela — braves Bretons, — leur dit qu'il espérait qu'ils feraient voir de quel bois ils étaient faits; parla de l'honneur de la vieille Angleterre, et examina encore le bâtiment avec sa longue-vue.— Nous lui lâcherons d'abord notre bordée de tribord; — dit-il, — et ensuite nous virerons pour lui lâcher l'autre. — Hissez le pavillon !

Dès que cet ordre eut été exécuté, le schooner hissa à son tour le pavillon anglais.

— Le pavillon anglais, capitaine,— dit le lieutenant avec un sourire ironique.

— Le pavillon anglais ! fort bien ! — Mais ce peut être une ruse.— Restez à vos canons, mes amis.

Le bâtiment passa bientôt près de nous. Il était lourdement chargé et presque aussi large que long.

— Eh bien, capitaine, ce n'est pas un corsaire après tout,— dit Bramble en riant.

— Non, pilote, non. Tout va bien. — Amarrez les canons, mes amis. — Si c'eût été un corsaire français, nous l'aurions joliment poivré.

Il descendit alors dans sa chambre pour y reporter son épée et ses pistolets.

— Je crois, Tom, — me dit Bramble, — que ce capitaine n'aime pas à se battre autant qu'il le prétend. Je veux essayer de lui faire peur.

Dès que le capitaine revint sur le pont, Bramble

lui dit : — A présent, capitaine, nous virerons de bord, s'il vous plaît.

— Comment, virer! nous sommes à trois bonnes lieues de la côte.

— Oui, capitaine, mais la marée monte, et il faut que nous fassions une longue enjambée vers la côte de France. Nous ne reviendrons vers celle d'Angleterre qu'à la nuit tombante.

— A la nuit tombante! Nous ferions mieux de nous tenir en vue de nos côtes.

— Non, non, capitaine. Si nous n'avions pas un si bon équipage et douze excellentes pièces de canon, je ferais ce que vous me proposez; mais comme nous sommes en état de montrer les dents à tout corsaire français, il vaut mieux prendre plus de large, nous en entrerons plus tôt dans le canal.

— Sur ma foi, je ne sais qu'en dire. — J'ai une forte responsabilité avec une cargaison d'un si grand prix.

— Eh bien, capitaine, virez vent devant, s'il vous plaît, — dit Bramble d'un ton bref.

— Oh, certainement. — Parez à virer!

Le cap fut mis au large, et, à l'aide d'une bonne brise, nous nous écartâmes assez rapidement de la côte d'Angleterre. Vers trois heures, l'inquiétude du capitaine redoubla, il vint faire de nouvelles remontrances à Bramble, et lui proposa de se rapprocher de la côte.

— Je fais ce que je crois le meilleur, capitaine, — répondit Bramble; — mais si vous avez peur...

— Peur ! — s'écria le capitaine, — de quoi aurais-je peur? je voudrais bien le savoir. Non, monsieur, je n'ai pas peur; mais je crois que nous devrions chercher à revoir la terre avant la nuit.

— Si c'est là votre raison, capitaine, je vous réponds que je pourrai vous dire où nous sommes à toute heure de la nuit. Dans tous les cas, je désire rester au large jusqu'à six heures.

— Faites ce qu'il vous plaira. Avancez, si bon vous semble, jusqu'à portée de canon des côtes de France; que m'importe? — Et à ces mots, le capitaine descendit dans sa chambre, évidemment fort contrarié.

Vers quatre heures et demie, le lieutenant prit sa longue-vue, en disant qu'il venait d'apercevoir par le bossoir du vent un bâtiment qui ne lui plaisait pas. Quelques minutes après, il revint près de Bramble, et lui donnant sa longue-vue, il lui dit : — Pilote, examinez, je vous prie, ce bâtiment là-bas. Il m'a l'air fort suspect.

Bramble passa sur l'avant, et je le suivis. — Eh bien, Tom, — me dit-il après avoir regardé le bâtiment avec attention, — aussi sûr que nous sommes ici, c'est un corsaire français. — Examinez-le à votre tour. — Nous allons voir quel usage on va faire de ces bons canons.

— Ne vous y fiez pas beaucoup, — dit le lieutenant, — je sais quelle sorte d'équipage nous avons. Si nous avions seulement dix hommes sur qui l'on pût compter, je me moquerais de ce corsaire, mais

je ne sais si nous en avons trois. Quoi qu'il en soit, nous ferons de notre mieux, et c'est tout ce que nous pouvons faire. Je vais avertir le capitaine.

— C'est un bâtiment français, — dis-je à Bramble, — il n'y a aucun doute. Ses cordages, ses voiles, tout le prouve. — C'était un lougre, et il n'était alors qu'à environ quatre milles de nous.

— Eh bien, — dit Bramble, — ne serait-il pas drôle, après tout, que nous fussions conduits dans un port de France? Cela ne serait pas très agréable pourtant.

— Nous avons assez de monde pour battre ce corsaire ou le mettre en fuite; — répondis-je.

— Sans doute, Tom, mais je me méfie du capitaine; et si un capitaine ne donne pas l'exemple, ses hommes se battent mal. Au surplus, nous ferons ce que nous pourrons, et s'il est lâche, tant pis pour lui.

Le capitaine arriva sur l'avant, rouge comme un dindon, il ne dit rien, regarda le bâtiment qui s'avançait, et devint pâle comme la mort.

— Si c'est un bâtiment ennemi, — dit-il enfin, — il est évidemment plus fort que nous.

— Je ne le crois pas, capitaine, — répondit Bramble. Tout ce que vous avez à faire, c'est de clouer votre pavillon à votre grand mât, et d'ordonner à vos hommes de se battre avec courage.

— Cela serait fort bien si nous avions quelque chance de succès; mais il est inutile de sacrifier mes hommes en résistant à une force supérieure.

— Mais elle n'est pas supérieure. Ce bâtiment ne porte pas autant de canons que le vôtre, ou je n'y entends rien. Dans tous les cas, je suppose que vous ne vous rendrez pas sans avoir brûlé une amorce?

— Oh! certainement. — M. Stubbs, tout le monde à son poste! — Je crois qu'il ne serait pas mal à propos de leur envoyer sur-le-champ nos bordées, pour leur faire voir que nous sommes bien armés.

Les matelots et les passagers obéirent de fort mauvaise grâce, et en disant, les premiers, qu'ils ne s'étaient pas engagés pour se battre; les autres, qu'ils avaient promis de payer leur passage en travaillant à la manœuvre, mais non en se plaçant de manière à servir de point de mire aux boulets. Quelques uns commençaient même à redescendre sous le pont, quand le lieutenant et Bramble leur parlèrent et les déterminèrent à rester. Cependant, aucun d'eux ne montrait de bonne volonté, et quoique Bramble leur dît combien de corsaires avaient été repoussés, et leur citât notamment un smack de Leith qui, tout récemment, avait soutenu un combat d'une heure et demie contre un corsaire, et avait fini par le désemparer, ils ne s'occupaient de leur besogne qu'avec nonchalance et inquiétude.

Cependant le corsaire n'était guère qu'à un mille de nous, et il hissa le pavillon français.

— Nous arriverons, et nous leur lâcherons la première bordée, — dit le capitaine.

— Vous feriez bien de hisser d'abord votre pavil-

lon, — dit Bramble avec beaucoup de tranquillité.

— Hissez le pavillon, M. Stubbs. — Bâbord la barre! — Attention! — Pointez! — Feu!

Tous les canons partirent en même temps; non seulement à tribord, dans la direction du corsaire, mais même à bâbord; et cette circonstance donna probablement à l'équipage du corsaire une idée de l'état de désordre et de confusion dans lequel nous étions. Le corsaire alors vira de bord, et nous envoya sa bordée de trois pièces de canon; mais le feu était bien dirigé, et il nous causa des avaries dans nos œuvres mortes et dans nos agrès; mais il nous fit encore plus de mal en répandant l'épouvante sur notre bord. Nos hommes commencèrent à s'enfuir sous le pont, malgré tous les efforts que nous pûmes faire, le lieutenant, Bramble et moi, pour les retenir. Mais notre sort fut bientôt décidé par la conduite du capitaine, qui, s'écriant qu'il était inutile de résister à une force si supérieure, courut sur l'arrière, amena lui-même son pavillon, et descendit dans sa chambre. Tous nos hommes abandonnèrent à l'instant leurs canons, et le corsaire nous ayant envoyé en même temps une seconde bordée, ils descendirent précipitamment, et il ne resta sur le pont que le lieutenant, le maître d'équipage, Bramble et moi.

— Fort agréable! — dit Bramble; — mais c'est ce que j'avais prévu. — Eh bien, Tom, nous sommes dans la nasse. — Venez avec moi à la barre, car ces Français vont monter à bord,

et ils ne se gênent pas pour jouer du coutelas, même après que le pavillon a été amené. Eh bien, — ajouta-t-il en s'avançant vers l'arrière, — je ne croyais pas voir le pavillon anglais déshonoré de cette manière. — Et cette pauvre Bessy ! N'y pensons pas ! — Écoutez, lieutenant, larguez les boulines et les bras du vent du grand mât, et brassez les vergues carrées. A présent que nous ne pouvons nous défendre, le mieux est de montrer de l'humilité. Ensuite, descendez sous le pont avec le maître d'équipage, car ces corsaires frappent de droite et de gauche sans y regarder. Ils ont un peu plus de civilité pour les pilotes, parce qu'ils savent qu'ils ne font point partie de l'équipage.

L'avis de Bramble était fort bon, et il fut suivi par le lieutenant et le maître d'équipage.

— Descendrai-je pour prendre soin de nos caisses ? — demandai-je à Bramble.

— Non, Tom; ne mettez la main sur rien. On vous le prendrait, et l'on pourrait vous donner en place un coup de coutelas sur la tête. L'équipage d'un corsaire, de quelque nation qu'il soit, ne vaut guère mieux que celui d'un pirate, et il ne sait pas comment on doit se comporter après une victoire. Restez où vous êtes, et ayez l'air de n'être, comme moi, sur ce bâtiment que pour le conduire. — Tenez ! les voici !

Tandis qu'il parlait ainsi, le lougre nous abordait au vent par notre travers, et il amena en même temps sa misaine et sa grande voile, non sans beau-

coup de bruit et de confusion. En quelques secondes, une trentaine d'hommes de l'équipage du corsaire furent sur le pont, brandissant leurs coutelas de la main droite, tenant de la gauche un pistolet, et semblant chercher des victimes. Enfin, ils vinrent sur l'arrière. — Pilote! — dit Bramble, en ôtant son chapeau. J'en fis autant, et personne ne nous dit rien. Les uns se précipitèrent dans les chambres, les autres descendirent par l'écoutille de l'avant; un nouveau renfort vint encore du lougre. Bramble et moi nous restâmes constamment à la roue, et personne ne nous molesta. Cependant le capitaine du corsaire était arrivé sur notre bord, et en quelques minutes il y rétablit une sorte d'ordre. Je le vis regarder ses officiers avec surprise en leur montrant nos douze canons, et il paraissait fort content. Je n'avais pas besoin de savoir le français pour le comprendre. Il s'approcha de Bramble et lui demanda quelque chose en français. Bramble appuya l'index sur sa poitrine, puis sur la mienne, et dit encore — Pilotes. — Le capitaine appela un jeune Français qui savait l'anglais, et le chargea de demander à Bramble quelle était la cargaison du bâtiment.

— On m'a dit, — répondit Bramble, — qu'elle consiste principalement en soie écrue et en fruits secs, et qu'elle est d'une valeur de trente mille livres sterling.

— Combien d'hommes à bord?

— Quarante-cinq.

Le capitaine français se frotta les mains avec un air d'extase, et ce n'était pas sans raison. En ce moment le capitaine anglais monta sur le pont, accompagné de deux hommes du corsaire qui lui avaient pris, l'un son bonnet galonné, et l'autre sa ceinture de soie. Il avait en main son épée et il la présenta au capitaine du corsaire en disant : — Un homme brave n'a pas à rougir de remettre son épée à un homme brave.

— Que dit-il ? — demanda le capitaine français à son interprète. Le jeune homme lui expliqua cette belle phrase, et le capitaine français, adressant à l'anglais une expression de mépris, lui tourna le dos. Les hommes du corsaire remontèrent sur le pont, après s'être emparés de tout ce qu'ils avaient pu trouver. On donna ordre d'y amener successivement les prisonniers. Plusieurs avaient été blessés en voulant s'opposer au pillage de ce qui leur appartenait, et on les fit passer tous sur le lougre ; un maître de prise fut envoyé à bord avec vingt hommes ; le lougre fut éloigné de sa prise, et Bramble et moi nous fûmes les seuls Anglais qu'on y laissa. Enfin, les deux navires mirent à la voile et se dirigèrent vers la côte de France, avec deux quarts de largue dans les voiles.

CHAPITRE XXXV.

Grand espoir de ne pas voir l'intérieur des murs d'une prison française.— Désappointement.

— Eh bien, Tom, voici une mauvaise affaire, — me dit Bramble en s'asseyant à l'arrière sur la cage à poulets; — demain, à midi, à moins que nous ne rencontrions un croiseur, — ce dont je ne vois pas grande apparence, — nous serons enfermés dans une prison française, et Dieu sait combien de temps nous pouvons y rester. Et cette pauvre Bessy! je ne sais ce qu'elle va devenir. Il faut que je tâche d'écrire à M. Wilson pour le charger de toutes mes affaires. Quant à vous, mon pauvre garçon, je vous plains; il est bien dur d'être enfermé peut-être pendant des années, quand vous auriez pu gagner de l'argent.

— Quand le mal est sans remède, mon père, il faut bien le supporter, — dis-je en soupirant, car une telle perspective ne me plaisait nullement.

— Sans ce lâche fanfaron, cela ne serait pas arrivé, — répliqua Bramble; — mais c'est un peu ma faute aussi : je voulais l'attraper par un faux danger, et je me suis jeté dans un péril véritable. Il est vrai que je ne me doutais pas que nous rencon-

trerions un corsaire, mais je devais être bien sûr qu'il ne se battrait jamais. — Eh bien, Tom, il ne faut perdre aucune chance.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que si je puis trouver le moyen de m'enfuir, je ne manquerai pas de le saisir, et, comme de raison, je ne vous laisserai pas en arrière. Je ne sais où nous allons, mais, voyez-vous, Tom, notre seule chance est de nous échapper pendant que nous serons sur la côte. Si l'on nous fait marcher une fois dans l'intérieur, tout est dit. — Comment pourrons-nous nous échapper du port où nous allons entrer? C'est ce que nous verrons.

— Je crains que nous n'ayons que bien peu de chances, mais je suis prêt à faire toutes les tentatives possibles.

— Nous verrons, Tom. Quand il y a la volonté, les moyens ne manquent pas. Au surplus, il est inutile d'en parler à présent. A ces mots, Bramble prit son briquet, remplit sa pipe et l'alluma.

Après avoir fumé une dizaine de minutes, tandis que j'étais debout près de lui, il me dit : — Je voudrais savoir s'ils nous conduisent à Saint-Malo ou à Morlaix; car la route qu'ils suivent doit mener entre ces deux ports. Une chose certaine, c'est qu'ils ont fait une bonne prise et qu'ils ont dessein de la garder, s'ils le peuvent. Un bâtiment monté de douze pièces de canon pris par un lougre qui n'en avait que six! — Ils ne manqueront pas de faire sonner cela bien haut. Ils jureront que notre bâtiment en

portait dix-huit ou vingt, qu'il avait un équipage de cent cinquante hommes, et qu'il nous ont combattus pendant trois heures. Le fait est qu'ils ont à se vanter de quelque chose. Quoi qu'il en soit, je pense que le capitaine français est du bois dont les braves sont faits dans tous les pays; j'en juge par l'air de mépris avec lequel il a regardé notre capitaine quand celui-ci lui a rendu son épée. — Eh bien, c'est une honte pour nous.

Bramble ayant gardé le silence quelque temps, je lui dis : — Vous parliez tout-à-l'heure aux hommes de l'équipage d'un smack de Leith qui avait forcé un corsaire à s'enfuir. Je n'ai jamais entendu cette histoire.

— Je l'ai apprise d'un ancien ami qui était à bord du smack, car il y avait pris son passage à Londres pour aller à Leith. — Eh bien, Bramble, me dit-il, je crus que nous ne sortirions jamais de la rivière, car le vieux capitaine, qui était aussi gros qu'un tonneau, jurait qu'il ne partirait pas avant que la poudre fût arrivée de Woolwich; car *la Reine Charlotte*, comme on appelait son smack, portait six caronades de dix-huit. Nous attendîmes la poudre près d'une semaine, et nous étions tous à en rire, car nous ne regardions pas le gros Nesbitt comme disposé à se battre, quoiqu'il eût l'air d'attacher tant d'importance aux munitions. Eh bien, nous partîmes enfin un beau matin, et à sept heures du soir nous sortions de la Tamise. Il faisait une bonne brise qui dura toute la nuit. Nous traver-

sâmes le Swin, la sonde toujours en main, ce qui est ce que tout le monde n'essaiera pas; et le lendemain matin nous étions à la hauteur de la rade d'Yarmouth, sur une eau aussi jaune que de la soupe aux pois; mais je ne l'ai jamais vue autrement, et je suis un vieux maître de bâtiments charbonniers : la raison en est que les lames de l'Océan y battent sans cesse les sables et les font même quelquefois changer de place, ce qui est d'une bien autre importance. Eh bien! Bramble, nous continuâmes à avancer, nous traversâmes Harborough-Gut, et le soleil avait tant de force, — car c'était dans la canicule, — qu'on aurait pu dire qu'il mangeait le vent, et que nous fûmes obligés de nous contenter de filer quatre nœuds par heure. Enfin, le fils du vieux Nesbitt alla trouver son père, qui était à la roue, et lui dit : — Mon père, voyez-vous ce brick qui vient là-bas à toutes voiles? Je crois que c'est le nouveau brick de la douane, et qu'il veut voir s'il est aussi bon voilier que nous.

— Ne vous inquiétez pas de ce qu'est ce bâtiment, enfant, — lui répondit son père; — mais, vite, montez en haut, et serrez la flèche-en-cul.

Cependant le brick gagnait rapidement sur nous, et le vieux Nesbitt se retournait toutes les deux minutes pour le regarder. Enfin, il dit à son lieutenant de prendre la roue un instant, et s'avança vers la hanche de son smack pour mieux considérer ce bâtiment; s'adressant alors à quelques recrues, commandées par un sergent, que nous avions à bord,

il leur dit : — Eh bien, vous autres, je suppose que vous pouvez nous aider à charger nos canons et à les servir ; car je crois que voici un brick qui nous taillera de la besogne. — Eh bien, Bramble, aussi vrai que vous me voyez ici, toutes ces écrevisses descendirent sous le pont sans lui répondre un seul mot, à l'exception du sergent, qui était un gaillard résolu, et qui avait une femme qui lui ressemblait. Il mit bas son habit et son chapeau, noua un mouchoir sur sa tête, et se mit à l'ouvrage avec ardeur, sa femme restant à son côté et lui passant la poudre et tout ce dont il avait besoin. Nous avions dix hommes d'équipage, qui se placèrent aux canons, mais quant aux recrues et aux passagers, ils s'enfuirent tous sous le pont. Eh bien, voilà le brick qui arrive sur notre hanche à bâbord, comme pour monter à l'abordage; ses agrès, ses porte-haubans et son gaillard d'avant étant couverts d'hommes aussi serrés que des mouches à miel dans un essaim.

— Êtes-vous prêts, mes amis ? — demanda Nesbitt.

— Nous le sommes tous.

— Et moi prêt aussi, massa, — cria le cuisinier nègre, arrivant de sa cuisine avec un poker rougi au feu.

— Eh bien, serrez le vent, et tirez dès que les canons pourront découvrir le bâtiment.

Les canons furent pointés, et quand on cria feu, le nègre les fit partir l'un après l'autre, en touchant

l'amorce avec son poker rouge. Cette décharge fit beaucoup de mal au brick, car en un instant son gaillard d'avant fut balayé et l'on ne vit plus personne, et son hunier de misaine fut coupé. Étant alors droit par notre travers, il mit sa barre au vent pour nous aborder; mais nous fûmes trop prompts pour lui. Nous virâmes vent arrière, et nous lui lâchâmes notre autre bordée, qui ne lui fit pas moins de mal que la première. Il vint sur nous sur l'autre bord et fit un feu terrible de mousqueterie. Le lieutenant fut blessé à la tête et on le porta sur le pont, et le pauvre Nesbitt, qui était à la roue et qui gouvernait supérieurement son smack, reçut une balle dans ce qu'on appelait sa croisée en saillie, c'est-à-dire dans le ventre. — Eh bien ! s'écria-t-il, voilà une balle entre vent et eau, à ce que je pense; il nous faut un tampon. A ces mots, il passa ses nageoires dans sa ceinture et enfonça son gilet de flanelle dans le trou fait par la balle. Alors nous lançâmes de nouveau le smack dans le vent, et nous enfilâmes le corsaire avec nos trois canons qui détruisirent encore une partie de sa mâture, ce qui arrêta sa marche. Nous continuâmes à nous battre ainsi pendant une heure trente-cinq minutes, et, pour raccourcir une longue histoire, nous le forçâmes à prendre la fuite; il nous montra le dos, et il s'en alla ayant du monde à deux de ses pompes.

— Tel est le compte que m'a rendu de cette action, Tom, un homme qui mérite toute croyance. Vous voyez par là ce qu'on peut faire quand on est

résolu et déterminé. — Il y a quelque petite différence entre cette affaire et la nôtre, Tom.

— Et le vieux Nesbitt est-il mort?

— Il allait bien quand mon ami le quitta. Il paraît que la balle n'avait touché aucune partie vitale. Sa conduite honorable lui a valu plusieurs présents, et le sergent a aussi été récompensé. — Mais voilà ma pipe finie, et il n'est pas loin de minuit : je crois que nous ne ferions pas mal d'essayer de dormir un peu, car qui sait si nous en aurons le loisir d'ici à quelque temps?

En prononçant ces mots, il s'étendit le long de la muraille; j'en fis autant, et quelques minutes après nous ne savions plus si nous étions couchés dans nos lits à Deal, ou sur le pont d'un bàtiment qui nous conduisait en prison.

Le lendemain, au point du jour, Bramble m'éveilla :

— Nous y arrivons, Tom; nous ne sommes pas à quatre lieues de la côte de France. Je ne puis pourtant la distinguer bien clairement, car l'atmosphère est chargée de vapeurs; mais le soleil les dissipera, et nous aurons une belle journée. Le vent a tombé, et je crois qu'il tombera encore davantage.

Cette prédiction se réalisa; dès que le soleil fut levé, le vent devint si faible que nous ne filions plus que trois nœuds par heure. Nous avions les yeux fixés sur la côte, quand un coup de canon nous salua les oreilles. Il avait été tiré à bord du lougre; nous tournâmes nos regards de ce côté, et nous aper-

çûmes, à environ deux milles du corsaire, un cutter qui s'avançait vers nous à toutes voiles.

— Tom! — s'écria Bramble, — il nous reste encore une chance. Ce cutter est un corsaire anglais, et il tâchera de nous reprendre pour gagner le sauvetage. — Mais le Français a mis une embarcation en mer. — Que veut-il donc faire?

L'embarcation arriva bord à bord du bâtiment capturé, sur le pont duquel le capitaine du corsaire français sauta à la tête de vingt hommes d'élite de son équipage. A l'instant même les Français démarrèrent les canons, allèrent chercher de la poudre, et firent tous les préparatifs nécessaires pour un combat.

— Je vois ce que c'est, Tom, — dit Bramble, — ce capitaine français est un gaillard qui a de l'intelligence : il sait que ce bâtiment et sa cargaison valent plus d'une douzaine de lougres comme le sien, et son but est de le faire entrer dans un port français. C'est pour cela qu'il est venu ici avec ses hommes d'élite, et il a laissé son lieutenant sur son lougre pour combattre le corsaire anglais comme il le pourra. Eh bien! il a raison, et si ce n'était que je ne me soucie pas d'aller en prison, je souhaiterais qu'il réussît, car je crois qu'il ne manque ni de bon sens ni de courage.

On arriva encore de deux quarts, afin de pouvoir fendre l'eau le plus vite possible, et, pendant ce temps, l'action commença entre le cutter anglais et le lougre français, celui-ci cherchant évidemment

à abattre les mâts et à avarier les agrès du premier. Cependant le cutter gouvernait droit à nous, et avançait évidemment avec rapidité. Le lougre, avec la faible portion de son équipage qui lui restait, se comporta admirablement, se jetant en travers sur l'avant du cutter, et faisant tout ce qui lui était possible pour l'empêcher de nous joindre. Ces deux bâtiments avaient déjà reçu bien des avaries quand le cutter se trouva à trois encâblures de nous. Le capitaine français fit alors hisser le pavillon de son pays, et lâcha une bordée bien dirigée au cutter, au grand étonnement du capitaine anglais, qui nous croyait un bâtiment marchand non armé. L'action devint alors très chaude; nous, portant vers la terre, virant de temps en temps, et enfilant le cutter, tandis que le lougre échangeait avec lui bordée pour bordée. Le capitaine français était sur l'arrière, donnant ses ordres avec autant de sang-froid que d'intelligence, quand il fut renversé sur le dos, frappé par un gros éclat de bois, qu'un boulet du cutter arracha du pont. Bramble et moi nous ne pûmes nous empêcher de courir à lui, quoique ce fût un ennemi, et nous l'aidâmes à se relever. Il n'était pas blessé, et, dès qu'il fut sur ses jambes, il se mit à rire et nous remercia en français. Le cutter continua le combat jusqu'à ce que nous fussions à environ trois milles de la côte, et alors toutes ses voiles et tous ses agrès étant criblés, il serra le vent et prit le large.

— Eh bien! Tom, — dit Bramble, — voilà la fin de toutes nos espérances. A présent je vais allumer

ma pipe. — On peut dire que ce combat a été bien soutenu de part et d'autre.

En ce moment le capitaine vint à nous, et nous dit : — Bien obligé. — *Tank you.*

Mais le cutter ne courut au large que quelques minutes. Alors il mit en panne, et répara à la hâte ses principales avaries dans l'intention évidente de renouveler le combat. Je le fis remarquer à Bramble, qui me répondit : — Je vois ce que c'est. — Il veut nous couper la route de Morlaix, qui est au vent, et nous obliger ou à combattre, ou à gouverner vers Saint-Malo, qui est beaucoup plus loin sous le vent. Dans un cas comme dans l'autre, il sera à portée de nous attaquer de nouveau, attendu qu'il est meilleur voilier que nous. Ainsi donc le combat n'est peut-être pas encore terminé.

Mais le Français savait aussi ce qu'il faisait, et alors il fit route. Lorsque nous fûmes à environ deux milles de la terre, et à peu près à la même distance du cutter, ce bâtiment manœuvra de manière à nous forcer de recommencer le combat avant d'arriver à Morlaix. Mais avant qu'il fût assez près de nous, nous découvrîmes que nous entrions dans un petit port français que nous n'avions pu voir jusqu'alors, situé entre l'île Bichat et Morlaix, et qu'on appelle, je crois, Lannion. Quand nous arrivâmes à un demi-mille de la terre, le capitaine fit hisser au pic un pavillon français au-dessus d'un pavillon anglais, et une flamme française au-dessus d'une flamme anglaise au grand mât.

— Je vous l'avais dit, — s'écria Bramble, — ils ont fait de nous un bâtiment de guerre, et à présent il n'y aura pas de fin à leurs mensonges. Car quoique ces Français ne se battent pas tout-à-fait aussi bien que nous, ils ont un avantage décidé quand il s'agit de mentir, n'importe quel jour de la semaine. — Mais ne songeons pas à cela, Tom; il faut que nous ayons l'œil à tout, et l'on ne saurait dire ce qui..... Ayez donc les yeux bien ouverts quand nous entrerons dans le port. C'est la première fois que je le vois, et je crois que ce n'est qu'une bourgade de pêcheurs.

Un quart d'heure après, notre bâtiment et le lougre étaient amarrés à une vieille jetée en pierre qui s'avançait un peu au-delà de la ville; mais il n'y avait dans le port que deux chasse-marée et une douzaine de petits bâtiments pêcheurs.

Le port était formé par l'embouchure d'une petite rivière qui traversait un terrain plat et fort étroit formé par des alluvions, et appuyé en arrière sur des rochers. Sur la rive droite de la rivière en y entrant, et sur le terrain plat dont il vient d'être parlé, et qui pouvait s'étendre à cent toises en arrière, avant de rencontrer les rochers, était situé le village, qui, quelques siècles auparavant, devait avoir été la ville de Lannion. Ce village était composé de cent à cent vingt maisons, la plupart très petites et dont les murs, construits en boue, étaient badigeonnés. Les seuls bâtiments qui restassent de l'ancienne ville, étaient un marché bâti en pierre, l'*Hôtel-de-*

Ville, dans lequel le maire demeurait, et l'église, dont les murs étaient bons, mais dont le toit était dans le plus grand état de dégradation. Elle avait été abandonnée depuis bien long-temps, et l'on avait bâti en place une petite chapelle où le curé célébrait l'office divin. Les pierres massives qui avaient servi à construire la jetée prouvaient encore qu'on avait autrefois fait de grandes dépenses pour former ce petit port.

Une batterie de deux pièces de canon, établie au bout de la jetée, défendait l'entrée du port, et une garnison de douze invalides, commandés par un sergent, était destinée à servir l'artillerie, si l'ennemi osait approcher.

Il serait impossible de décider la confusion qui eut lieu dès que les deux bâtiments furent entrés dans le port et amarrés aux gros anneaux en fer scellés depuis des siècles dans les pierres massives qui composaient la jetée. On voyait d'un côté le maire, ayant sur sa tête son chapeau à cornes, mais ayant encore devant lui son tablier de cuir, car il travaillait à son métier quand on était venu l'avertir, — de l'autre le sergent, commandant les douze invalides, qui se croyait un plus grand personnage que le maire, ayant de grosses moustaches, mais si maigre qu'on aurait craint qu'un vent un peu fort ne l'emportât, — derrière lui, ses soldats appuyés sur leurs mousquets; — et enfin toute la population du village, montant à environ trois cents âmes, hommes, femmes et enfants, tous parlant, bavar-

dant et criant. — Ajoutons à tout cela le capitaine du lougre, le plus important personnage en ce moment, et qui était alors tellement occupé, qu'il ne pouvait même faire aucune attention au maire ni au sergent. Les hommes de son équipage, vêtus chacun à leur guise, et armés jusqu'aux dents, donnaient des explications aux uns, poussaient les autres, et couraient çà et là pour exécuter leurs ordres. Les blessés,—car le lougre avait eu quelques hommes de blessés et même deux de tués dans son combat avec le cutter,—étaient amenés l'un après l'autre, leurs blessures bandées provisoirement, spectacle qui faisait pousser aux femmes des cris de commisération. Les prisonniers avaient reçu ordre de rester sur le pont; ils n'étaient qu'à demi vêtus, et fort décontenancés. Les voiles des deux bâtiments étaient seulement sur les cargues et battaient encore au gré du vent. Des pavillons et des flammes avaient été hissés au haut de chaque mât, et flottaient sur les têtes des curieux rassemblés sur la jetée.—En réunissant ces traits détachés, on pourra se faire une idée du spectacle qu'offrait alors le petit port de Lannion.

Enfin, comme il n'y avait aucune chance de pouvoir établir l'ordre au milieu d'une telle confusion, le capitaine du lougre ordonna à ses gens de tirer leurs coutelas et de repousser la foule; ordre qui fut exécuté à l'instant en dépit des jurements des hommes, et des cris d'effroi des femmes et des enfants; et quand les curieux eurent reculé jusqu'à une cer-

taine distance, le capitaine plaça des hommes en faction pour les empêcher de se rapprocher. D'abord cela déplut à tout le monde; —aux habitants, parce qu'ils n'aimaient pas à être repoussés de cette manière; — au maire, qui était resté avec le sergent et les invalides dans l'espace que les habitants avaient été forcés d'évacuer, parce qu'il croyait que le capitaine avait empiété sur les droits de l'autorité civile; —et au sergent, parce qu'il pensait que la force navale s'était arrogé les fonctions du pouvoir militaire; mais le capitaine ayant ôté son chapeau pour saluer d'abord le maire et ensuite le sergent, en les remerciant de leur assistance, tous deux se trouvèrent satisfaits, et l'on entra en consultation pour savoir ce qu'il y avait à faire. Pendant ce temps, les hommes composant l'équipage du corsaire, tout en empêchant les habitants d'avancer de nouveau, les amusaient en leur faisant le récit des deux combats terribles qu'ils venaient de livrer, et de toutes ces relations il n'y en avait pas deux qui fussent semblables, ce qui d'ailleurs n'était pas très important.

La première question à décider était ce qu'on ferait des prisonniers. Morlaix était la ville la plus voisine où l'on pouvait les garder en sûreté; mais elle était à vingt milles de distance, et il était nécessaire d'y envoyer un exprès pour demander l'envoi d'une escorte assez nombreuse pour y conduire les prisonniers. Le maire se chargea de le faire sur-le-champ, et il se retira pour écrire aux autorités de cette ville une missive dont un enfant de treize

à quatorze ans devait être porteur. On songea ensuite aux blessés; et, d'après l'avis du curé, qui venait d'arriver, on les logea dans différentes maisons du village. Après le départ de l'exprès, et tandis que l'Esculape de Lannion, qui n'avait jamais eu tant de besogne, donnait des soins aux blessés, on délibéra de quelle manière on garderait les prisonniers jusqu'à l'arrivée d'une force suffisante de Morlaix. Le sergent, comme commandant militaire, devint alors le principal personnage. Quarante-sept prisonniers étaient une charge bien lourde pour douze invalides; et quant aux hommes qui composaient l'équipage du corsaire, on ne pouvait compter sur eux; car, comme le dit leur capitaine, ils avaient rempli leur devoir en faisant des prisonniers; et c'était aux autorités civiles et militaires à aviser aux moyens de les garder. Dans le fait, son équipage ne songeait plus qu'à se réjouir.

CHAPITRE XXXVI.

Avec l'eau et le feu, ces agents pleins de pouvoir, nous trouvons le moyen de nous échapper d'une prison française.

Après plus d'une heure de confusion et de conversation à haute voix, on proposa et l'on convint enfin, *nemine contradicente*, de renfermer les prisonniers dans la vieille église; les douze invalides, divisés en deux escouades, servant de sentinelles qui devaient se relever toutes les quatre heures. Le maire s'avança immédiatement avec le forgeron du village pour examiner l'état de l'église, et vérifier de quelle manière on pourrait la bien fermer; pendant ce temps les prisonniers ayant été amenés du bâtiment corsaire, arrivèrent entre deux files de marins, l'épée à la main et suivis de toute la population. Aussitôt que nous fûmes à la porte de l'église, le nom de chaque prisonnier fut écrit par le maire en présence d'un notaire, et alors on les fit entrer dans l'église. Bramble et moi nous passâmes, comme de raison, avec les autres, le capitaine causant avec nous tout le long du chemin par le moyen du jeune interprète; il nous dit qu'une dépêche avait été envoyée à Morlaix, où nous serions conduits le lende-

main et où nous serions mieux logés. Pendant que nous nous reposions près des grandes portes de l'église qu'on avait ouvertes pour nous recevoir, nous aperçûmes que l'autel et toutes les décorations avaient été enlevées, et qu'à l'exception de la grande balustrade en chêne sculpté auprès de l'autel, l'église était complétement nue. Bramble parla à l'interprète, et lui dit qu'il espérait que le capitaine demanderait au maire d'accorder de la paille aux prisonniers pour se coucher, parce que le pavé de l'église serait très froid. Quoique le maire hésitât d'abord, cependant le capitaine, probablement par complaisance pour Bramble, ayant insisté, il y consentit et ordonna qu'on envoyât de la paille. Mais enfin le maire devint impatient, nous ne pûmes plus gagner du temps, et les portes furent fermées.

Pendant que nous avancions, j'avais examiné l'église : elle était très grande et pouvait contenir, à ce que je crois, plus de deux mille personnes; les murs en étaient très solides et il ne restait que très peu de vitraux aux croisées ; mais elles étaient percées trop haut pour que nous pussions les escalader, même quand il n'y aurait pas eu six sentinelles pour nous garder. Dans un coin à droite de l'extrémité de l'église où l'autel avait été placé, il y avait une tour étroite construite en pierres qui paraissait avoir été ajoutée à la chapelle de Notre-Dame long-temps après que l'église eut été bâtie. Lorsqu'on nous y eut enfermés, nous examinâmes l'intérieur à notre loisir; les murs en étaient nus jusqu'au sol, si ce

n'est dans le chœur, au bout duquel avait été placé l'autel, et où les balustrades et les stalles en bois restaient encore, mais dans un état déplorable; elles devaient pourtant avoir été fort belles, car la sculpture, dans les endroits où elle était encore entière, en était superbe. Une petite porte épaisse en bois garni de fer communiquait avec la tour dans laquelle était pratiqué un escalier en pierre qui continuait jusqu'en haut et qui était éclairé par de petites lucarnes. Pendant que la plupart des prisonniers se reposaient sur le pavé, ne songeant guère à causer, Bramble fit avec moi un examen très exact du local.

— J'ai à vous dire, Tom, — dit-il, — que si jamais nous arrivons à Morlaix, toute chance est perdue pour nous. Il faut trouver le moyen de sortir de cette église cette nuit, ou nous résoudre à rester en prison Dieu sait combien de temps.

— En avons-nous quelque chance?

— Je vous en dirai davantage tout-à-l'heure.

Les portes de l'église s'ouvrirent en ce moment, et l'on nous apporta de la paille qu'on jeta en un seul monceau au milieu de l'église dont on referma ensuite les portes.

— J'y vois clair à présent, — dit Bramble. — Tom, cherchez le lieutenant et le maître d'équipage et amenez-les-moi à l'instant. Je le fis, et Bramble leur demanda s'ils étaient disposés à essayer de s'échapper.

Ils répondirent qu'ils se joindraient à nous en toute chose, n'importe quoi, et à tout risque.

— Eh bien, — dit Bramble, mon idée, la voici : Vous voyez qu'il n'y a que douze vieux soldats pour nous garder, car vous pouvez être bien sûrs qu'avant long-temps tout l'équipage du corsaire sera ivre comme des hiboux, — cela n'est que naturel, et ce n'est pas que je songe à leur livrer aucun combat, mais je fais cette observation pour montrer qu'une fois hors d'ici nous n'aurons plus grand' chose à craindre. Or, voyez-vous, j'ai demandé de la paille parce qu'il m'est venu à l'esprit qu'elle pourrait être utile ; et je propose, comme il y a beaucoup de bois dans cette partie de l'église, que nous attendions jusqu'à peu près trois heures après la nuit tombée, c'est-à-dire, jusqu'à dix ou onze heures, — et alors que nous mettions le feu à l'église. Il faudra qu'on vienne pour nous en faire sortir, du moins je présume qu'on le fera avant que le toit s'écroule, sinon il faudra que nous forcions les portes nous-mêmes. — Je les ai regardées, — et jusqu'à ce que nous y ayons réussi il n'y a pas de danger que nous soyons suffoqués, car il n'y a pas de vitraux aux croisées; ainsi après tout, ce ne sera qu'un feu de joie sans danger pour personne.

— Fort bien, mais qu'est-ce que nous y gagnerons? — dit le lieutenant. — On nous fera sortir avec les autres prisonniers, et comment pourrons-nous alors nous échapper?

— Je vais vous le dire. — Nous aurons soin de

ne pas nous laisser emmener avec les autres, et dans la confusion et la hâte qui s'ensuivront pour les mettre en quelque lieu de sûreté, on ne remarquera pas notre absence. Nous monterons tous au haut de la tour, où nous pourrons rester en parfaite sûreté jusqu'à la chute du toit; alors, tout étant tranquille, et tout le monde s'étant retiré, nous nous rendrons sur la jetée, nous prendrons un bateau de pêcheur et nous mettrons en mer. — Comment trouvez-vous mon idée?

Nous fûmes tous d'accord que le plan était raisonnable, et que nous essaierions de l'exécuter.

— Eh bien, donc, il faut rester tranquilles pour le moment; tout ce que vous avez à faire est d'apporter, peu à peu, de ce côté autant de paille que vous le pourrez. Je suppose qu'on nous apportera quelque chose à manger avant peu.

Nous apportâmes une grande partie de la paille dans le chœur; une demi-heure après, on ouvrit les portes et on nous donna des rations de pain. Mais ce qui aida davantage nos plans, fut que le capitaine du corsaire apporta très amicalement en même temps une dame-jeanne d'eau-de-vie qu'il donna à Bramble, qui le remercia par le moyen de l'interprète et lui dit qu'il s'enivrerait bien cette nuit.

— Oui, chassez les soucis, — dit le capitaine, comme nous l'expliqua l'interprète. Les portes furent fermées encore une fois, et il n'y avait plus de chances d'interruption.

D'après les instructions de Bramble, le lieute-

nant, le maître d'équipage et moi, nous déliâmes les bottes de paille qui restaient, et nous les étendîmes, comme pour faire des lits aux prisonniers, à l'extrémité de l'église le plus près de la porte; et aussitôt qu'ils eurent mangé leur pain, Bramble donna à tous une ration d'eau-de-vie, leur conseillant de se coucher de suite, attendu que nous devions nous mettre en marche le lendemain de très bonne heure. D'abord nous commençâmes par rester avec eux comme si nous avions l'intention de nous reposer aussi. Enfin la brune arriva, ensuite la nuit; les prisonniers s'arrangèrent pour dormir, et nous les quittâmes pour aller rejoindre Bramble. Ayant placé notre paille de manière à être sûrs qu'elle prendrait feu, et laissant en bas le lieutenant et le maître d'équipage, Bramble et moi, à présent qu'il n'y avait aucun danger d'être vus par les sentinelles, nous montâmes dans la tour. Elle commandait la vue de la ville et du port; nous jetâmes les yeux en bas de la rue principale. Tout y respirait une gaieté bruyante; on entendait le son du violon, le bruit de la danse et des chants joyeux dans plus d'une maison; des femmes qui riaient dans la rue, et qui, de temps en temps, fuyaient et poussaient des cris lorsqu'elles étaient poursuivies par les hommes.

— C'est justement ce qu'il nous faut, — dit Bramble; — vous verrez dans une heure ou deux comme tout sera tranquille; mais je ne les laisserai pas se coucher tous avant de mettre le feu à l'église, car il

peut y avoir quelque difficulté à les éveiller. Je ne vois pas de lumières du côté de la jetée où les bâtiments sont amarrés.

Nous restâmes au haut de la tour jusqu'à peu près onze heures, Bramble guettant l'instant où les lumières commençaient à s'éteindre et le bruit à diminuer; et quand il jugea le moment favorable, il me dit : — Maintenant, Tom, à l'ouvrage, et puissions-nous réussir !

Nous descendîmes, et nous trouvâmes le lieutenant et le maître d'équipage qui nous attendaient avec inquiétude. Bramble se procura de la lumière en battant son briquet, et nous mîmes le feu à la paille que nous avions empilée sous les stalles près de la balustrade.

— Maintenant, mes compagnons, — dit Bramble, — tant que les autres dorment, c'est bien; mais s'ils se réveillent, apportez ici toute la paille que vous pourrez ramasser, car il ne faut pas manquer notre coup faute de combustibles.

Mais il n'y en avait aucun danger, car le bois de la balustrade et des stalles était tellement sec qu'il prit feu à l'instant même.

Pendant dix minutes les autres prisonniers et les sentinelles à l'extérieur ne parurent pas se douter de ce qui se passait; mais enfin l'église fut tellement remplie de fumée, qu'ils se réveillèrent. Cependant la plus grande partie de la fumée était du côté de l'église où nous étions ; à l'autre bout on n'en était pas très incommodé, puisqu'elle s'échappait par les

croisées. Ce que faisaient les invalides en dehors de l'église, je ne le sais pas, mais ils ne s'aperçurent de rien; probablement ils avaient quitté leur poste pour aller boire. Dans tous les cas, les flammes avaient monté jusqu'au haut de la balustrade et avaient gagné une partie de la toiture, avant que les Français sussent que l'église brûlait: la fumée avait alors fait place à une flamme brillante qui s'était déjà frayé un passage à travers le toit, et les prisonniers poussaient de grands cris. Nous allâmes les joindre et nous fîmes comme eux. On pouvait maintenant entendre la voix des habitants au-dehors; car hommes et femmes étaient accourus au cri que l'église était en feu; il n'y avait pourtant encore aucun danger jusqu'à ce que le toit tombât, et cela ne pouvait pas arriver peut-être avant une heure, quoiqu'il fût en ce moment complétement embrasé et que les étincelles et les cendres fussent emportées sous le vent par la brise. Les cris des prisonniers devinrent terribles; effrayés et hors d'eux-mêmes, ils s'attendaient à être brûlés vifs; cependant la porte ne s'ouvrait point, quoique nous entendissions une consultation à haute voix à l'extérieur.

— Eh bien, — dit Bramble, — j'espère qu'on n'a pas l'intention de nous laisser brûler ici; au surplus, s'ils y songent, je puis sauver ces pauvres misérables, car il y a assez de place sur l'escalier de la tour pour deux fois autant. Dans tous les cas, il faut tenir bon jusqu'au dernier moment.

Pendant qu'il parlait ainsi, nous entendîmes pla-

cer une clef dans la serrure de la porte; alors Bramble, le lieutenant, le maître d'équipage et moi, nous nous éloignâmes de la foule et nous gagnâmes l'autre côté de l'église qui était le foyer de l'incendie. Lorsque la porte s'ouvrit, nous avançâmes vers celle de la tour, et la fermant après nous, nous montâmes presque au haut de l'escalier, et nous y restâmes tranquilles; il n'y manquait pas de fumée, mais nous pouvions encore respirer librement, parce que la flamme de la toiture était rabattue par le vent et portée vers le concours de gens qui se trouvait devant l'église. Ce qu'ils firent des autres prisonniers, c'est ce que nous ne pouvions savoir, n'osant pas nous montrer; mais au bout d'une demi-heure le toit s'écroula en entier, et il ne resta que les murailles de l'église.

Après que le toit fut tombé, la clarté que produisaient les flammes était si faible que nous nous hasardâmes à monter jusqu'au haut de la tour pour regarder autour de nous. Il y avait encore des curieux, mais le plus grand nombre étaient partis. A mesure que le feu diminua, la foule disparut, et enfin on ne vit plus personne; nous restâmes plus d'une demi-heure à veiller; lumière après lumière disparaissait, et tout était calme comme la mort.

— Voici le moment, — dit Bramble; — mais il faut encore être sur nos gardes; marchons à environ cinq à six toises l'un de l'autre; si nous rencontrons quelqu'un, ayons l'air de chanceler comme des

ivrognes; et l'on peut nous prendre pour des hommes de l'équipage du corsaire qui ne sont pas encore couchés.

Nous le suivîmes en descendant l'escalier, nous gagnâmes l'église, et nous passâmes sur les cendres encore brûlantes. Aussitôt que nous fûmes hors des murs, nous tournâmes à droite pour arriver à la jetée, nous tenant dans l'obscurité autant qu'il était possible. Nous arrivâmes sans accident au port, car il n'y avait pas une âme qui fût éveillée. Toute notre crainte était de trouver quelqu'un qui fût de quart sur les bâtiments près desquels il fallait passer après que nous aurions pris possession d'un des bateaux pêcheurs. Mais la fortune nous favorisa de toute manière : le bateau que nous choisîmes avait ses voiles serrées et n'était pas amarré par une chaîne. Nous fûmes donc dans le courant en un instant: la marée descendait avec force, et nous passâmes les bâtiments sans avoir besoin de nous servir de nos rames. La batterie à l'entrée du port n'avait pas sa sentinelle ordinaire, car on avait appelé les hommes de ce poste pour veiller sur les prisonniers. En une demi-heure nous fûmes hors du havre, gouvernant, à l'aide d'une bonne brise vers la côte d'Angleterre, et lorsque le jour parut, celle de France était à peine visible.

— Eh bien, — dit Bramble, — loué soit le ciel! Je m'attendais à perdre la liberté qui m'est si précieuse pour plusieurs années, et je n'ai perdu que

deux chemises, une paire de pantalons et trois paires de bas de laine.

Nous n'avions rien à manger ni à boire, mais nous nous en inquiétions fort peu; le vent était en notre faveur, et vers dix heures nous débarquâmes dans la baie de Bansand près de Plymouth, où nous nous mîmes à table pour souper de bon appétit; et lorsque nous nous couchâmes, je n'oubliai pas de remercier la Providence de nous avoir sauvés d'une manière si inattendue.

CHAPITRE XXXVII.

Nouvel incident encore plus heureux pour moi que celui qui est rapporté dans le chapitre précédent.

Depuis que j'avais passé mon examen, et que j'exerçais la profession de pilote pour mon propre compte, jusqu'au moment où nous nous échappâmes de prison, comme je l'ai rapporté dans le chapitre qui précède, j'avais continué à vivre chez Bramble, sans contribuer en rien aux dépenses de sa maison. Je lui avais d'abord proposé d'en payer ma part, mais il n'avait pas voulu en entendre parler; il me regardait comme son fils, me répondit-il; et qui savait, ajouta-t-il, si sa chaumière ne m'appartiendrait pas après sa mort? Le fait était que Bramble désirait vivement voir Bessy et moi unis ensemble. Il me le donnait continuellement à entendre, plaisantait même Bessy à ce sujet, et je crois que c'était ce qui avait contribué à inspirer à sa fille adoptive des sentiments favorables à mon égard. Son esprit était préparé à cet événement. Son affection pour moi était la suite naturelle de notre longue intimité, et maintenant que celui qu'elle considérait comme son père, l'encourageait si ou-

vertement à s'y livrer, elle ne cherchait pas à la réprimer; et il n'y avait pas de doute que cet attachement ne fût devenu de l'amour. Elle le montrait par tous les petits signes que pouvaient permettre la retenue et la modestie de son sexe, et Bramble faisait de temps en temps des allusions si claires à la possibilité de notre mariage, qu'elles me mettaient fort mal à l'aise. Ni l'un ni l'autre ne se doutait que j'eusse déjà disposé de mon cœur, et Bramble attribuait même mes manières étranges à mes sentiments pour Bessy. Celle-ci ne s'y trompa pourtant pas si aisément, car ma conduite à son égard était, pour ne rien dire de plus, fort extraordinaire. J'avais si souvent des occasions de lui parler d'amour, surtout lorsque, Bramble étant absent, je me trouvais seul à la maison avec elle, et je négligeais si constamment d'en profiter, qu'elle avait l'esprit plein de doute et d'incertitude à cet égard. D'une autre part, Jeannette, depuis que je lui avais déclaré mon amour, m'avait écrit une ou deux fois, mais il y avait déjà quelque temps qu'elle ne le faisait plus. Elle se bornait à ajouter un court post-scriptum aux lettres que Virginie m'écrivait, et le plus souvent même elle se contentait de la charger de mettre dans ses lettres quelques mots de souvenir pour moi. Si j'eusse reçu des lettres dont l'adresse eût été d'une autre écriture que celle de ma sœur, Bessy, une fois que ses soupçons furent éveillés, aurait facilement deviné la vérité; mais elle n'avait aucun fil pour arriver à la connaissance véritable de mes

sentiments, et c'était ce qui l'embarrassait. Elle était bien convaincue que mon cœur ne lui appartenait pas, mais elle n'avait aucune raison pour supposer que je l'eusse donné à une autre. C'est ainsi que ma passion pour Jeannette Wilson devint pour moi sous tous les rapports une source d'anxiété. Je savais qu'il était de mon devoir de détromper Bramble et Bessy, mais c'était une tâche trop pénible, et je ne pouvais me déterminer à les rendre malheureux en l'accomplissant. Je sentais que je n'avais pas le droit de rester chez Bramble et d'y vivre à ses dépens, et pourtant je n'avais pas le courage de lui dire quels étaient mes sentiments et mes désirs à cet égard, car un seul mot à ce sujet aurait suffi pour lui expliquer que ses souhaits pour ce qu'il regardait comme devant faire le bonheur de sa vieillesse, ne pourraient jamais se réaliser. Je m'accusais souvent d'ingratitude, et je me disais que je devais tout sacrifier à un homme qui avait été pour moi un protecteur si plein de bonté; mais j'étais lié par mes promesses à Jeannette Wilson et je ne pouvais m'en dégager.

Les dernières lettres de Virginie n'avaient pas été très satisfaisantes pour moi. D'abord elle m'avait dit combien elle était persécutée par les attentions du jeune homme dont il a déjà été fait mention, et combien la conduite de ma mère manquait de délicatesse à ce sujet. Elle m'informa ensuite que, dans une occasion, il lui avait manqué de respect; qu'elle en avait fait ses plaintes à notre mère, et que c'était avec autant de surprise que d'indignation qu'elle

avait vu celle-ci ne faire que rire de la liberté qu'il avait voulu prendre, et lui indiquer même comment elle devait se conduire pour le mettre dans la nécessité de l'épouser; et que son refus d'agir d'une manière si indigne avait été cause d'une querelle sérieuse entre ma mère et elle. Elle me peignait ce jeune homme comme ayant l'esprit extrêmement faible et borné, et me disait que, sans son gouverneur, qui ne le quittait presque jamais et dont la présence était un obstacle, ma mère, qui avait obtenu beaucoup d'influence sur lui, ne trouverait probablement pas beaucoup de difficulté à le déterminer à ce mariage disproportionné. Elle ajoutait que la seule personne qu'elle avait cru pouvoir consulter, était son amie mistress Saint-Félix, qui lui avait promis que, si cette persécution continuait, elle informerait le gouverneur du jeune homme, M. Sommerville, de ce qui passait. Virginie me parlait de celui-ci comme d'un jeune homme aimable et modeste, qui faisait tout ce qui était en son pouvoir pour instruire son élève, mais qui n'en obtenait aucune déférence à ses avis.

Tout ce qu'elle me disait de Jeannette en général, c'était qu'elle venait assez souvent à la maison, et qu'elle demandait si l'on avait reçu de mes nouvelles; une ou deux fois elle me dit que c'était dommage que je ne pusse venir plus souvent à Greenwich, attendu que Jeannette avait l'esprit un peu léger, ce qui n'était pas bien étonnant puisqu'elle était si

jeune, qu'elle n'avait pas de mère, et que son père ne la contrariait en rien.

Telle était la situation des affaires, quand je me décidai à parler à Bramble de mon désir de payer ma part des dépenses de la maison, et je crus que cela lui ouvrirait les yeux sur la nature véritable de mes sentiments pour Bessy. J'exécutai ce projet. Je lui dis qu'à présent que je gagnais assez d'argent, je pensais qu'il était juste que je pourvusse moi-même à tous mes besoins, sans lui occasionner de nouvelles dépenses, et que le mieux serait peut-être de prendre une maison moi-même, attendu que je devais causer beaucoup d'embarras à Bessy et à mistress Maddox.

— Eh bien, Tom, — répondit Bramble, — vous m'avez déjà parlé de tout cela, et j'avoue que vos sentiments à cet égard sont convenables après tout. C'est certainement une affaire qui me paraît de très peu d'importance, dans l'état où sont les choses entre nous; mais je ne puis consentir que vous me quittiez. Vous avez été avec moi presque depuis que vous avez cessé d'être un enfant; et sans vous ou sans Bessy, je serais comme un poisson hors de l'eau; vous me paierez donc ce qu'il vous plaira; — je l'accepterai, puisque vous le désirez; — ainsi c'est une affaire finie.

Ce n'était pas le but auquel je voulais arriver; mais Bramble ne voulait pas ouvrir les yeux, et je ne pouvais rien y faire. Il ne m'avait jamais proposé directement d'épouser Bessy, et par conséquent il

m'était impossible d'en dire davantage. Cependant, il ne manqua pas de faire part à Bessy de ce que je lui avais dit, et un jour que nous étions ensemble sur le rivage, elle me dit :

— Eh bien, Emerson a été convaincu de contrebande, et le voilà condamné à la déportation.

— Oui, et j'en suis fâché, — répondis-je.

— Sa maison est à louer; ne vous conviendrait-elle pas, Tom? car mon père m'a dit que vous songiez à nous quitter.

— Pourquoi vivrais-je à vos dépens, quand je suis en état de pourvoir à mes besoins?

— Certainement; si ce n'était que je ne puis supporter l'idée de voir mon père malheureux, je crois que vous ne pourriez mieux faire que de prendre la maison d'Emerson : mais cela le contrarierait, le pauvre homme.

— Mais non pas vous, Bessy. — Est-ce là ce que vous voulez dire?

— Peut-être; mais, dites-moi vous-même, Tom, ne serait-ce pas le mieux?

Je ne répondis rien.

— Eh bien, pensez de moi ce qu'il vous plaira, il faut que je vous parle franchement. Ce n'est pas vous que j'envisage en cela, Tom, et je ne songe pas à moi-même; c'est uniquement à cause de mon père que je me détermine à le faire. Nous avons été élevés ensemble depuis notre enfance, Tom; comme enfants, nous étions grands amis, et, comme je le crois, nous sommes restés sincèrement attachés l'un

à l'autre. Mais je crois qu'il est très vrai que ceux qui ont été élevés ensemble comme frère et sœur, ne changent pas ensuite ce genre d'affection pour un sentiment plus sérieux. Ce n'est donc pas notre faute, si nous ne pouvons être l'un pour l'autre précisément ce que désirerait mon père, comme vous devez vous en être aperçu. — N'ai-je pas raison, Tom?

— Je crois que vous n'avez pas tort, Bessy.

— Mon père se flatte donc inutilement en espérant de voir arriver ce qui ne peut jamais avoir lieu. Mais je le connais mieux que vous, Tom. C'est tous les jours l'objet de ses pensées, — le seul vœu qu'il désire de voir s'accomplir avant de descendre au tombeau. Je ne puis me résoudre à le détromper, et, si je vous ai bien jugé, vous pensez de même.

— Vous ne vous trompez pas, Bessy.

— La circonstance que nous connaissons ses désirs, les allusions qu'il y fait, — ses plaisanteries à ce sujet, — tout cela a été pour nous une source de désagréments, et — ce qui est encore pire, Tom, — nous a éloignés l'un de l'autre. Nous ne sentons plus cette confiance qui doit exister entre un frère et une sœur, et que nous devrions encore éprouver. Au contraire, ne connaissant pas exactement nos sentiments réciproques, nous nous évitons, et craignant qu'une parole affectueuse ne soit mal interprétée, nous ne nous traitons réellement pas comme nous le ferions sans cela. En un mot, cela a détruit notre confiance mutuelle; cela n'est-il pas vrai?

— Oui, Bessy, j'en conviens, cela n'est que trop vrai ; je vous remercie d'être entrée dans cette explication, et....

— Ce que je n'aurais pas fait, comme je vous l'ai déjà dit, s'il ne se fût agi de mon père ; mais à présent que je l'ai fait..... — ici la voix de Bessy devint tremblante, —cherchons de concert quelque moyen qui puisse assurer son bonheur, et nous permettre de reprendre à l'avenir le ton de confiance et d'amitié qui doit exister entre nous, comme frère et sœur.

— Montrez-moi comment cela peut se faire, Bessy, et je me conformerai de tout mon cœur à vos désirs.

—Il faut rire quand il rit, quand même nous n'en aurions pas envie. — Il faut gagner du temps, et cela n'est pas difficile. — Je puis toujours refuser de me marier tant qu'il vivra. —Vous pouvez aussi trouver des motifs pour différer. — Et puis les circonstances peuvent nous aider. — Qui sait tous les changements qu'un seul jour peut produire?

—Fort bien, Bessy ; seulement il y a une chose qui....

—Laquelle?

— Supposez que je vinsse à me marier?

— En ce cas, — répondit Bessy d'une voix à demi étouffée et en se détournant, — mon père serait véritablement malheureux.

Je me retournai pour lui répondre, mais elle était rentrée dans la maison. Je fus très satisfait de cette

conversation, car je me sentis convaincu que si je m'étais figuré que Bessy avait conçu de l'attachement pour moi, je m'étais trompé, et qu'elle n'avait pas plus d'amour pour moi que je n'en avais pour elle. Je désirais autant qu'elle de ne causer aucun chagrin à Bramble, et j'étais également charmé que la confiance fût rétablie entre nous. Hélas! il fallait que je fusse bien aveugle pour ne pas voir quels étaient ses véritables sentiments pour moi. Quoi qu'il en soit, je ne fis pas cette découverte, et après quelques instants de réflexion, je résolus de lui faire confidence de ma passion pour Jeannette Wilson.

J'allai ensuite au bureau de la poste pour voir s'il y avait quelque lettre pour moi de Virginie. J'en trouvai une, et elle devait contenir deux feuilles de papier, car le port en était double. Dès que je l'eus payé, je rompis le cachet, et je vis que les deux feuilles étaient bien remplies et d'une écriture serrée. Il me parut évident que ma sœur avait beaucoup de choses à me communiquer. J'oubliai pour le moment Bessy et Bramble, et je ne songeai plus qu'à Virginie et à Jeannette. Je mis la lettre dans ma poche et je courus à la maison, pour la lire à mon aise. En y entrant, je rencontrai Bessy; mais je passai près d'elle sans lui parler, et montant à la hâte dans ma chambre, j'ouvris la lettre et j'y lus ce qui suit :

15 avril.

« Mon cher Tom,

» Je vais commencer une lettre pour vous, et je

la continuerai comme une sorte de journal, car il me semble que le meilleur plan est de raconter les circonstances à mesure qu'elles arrivent. Il est bien désagréable pour moi d'avoir quelque chose à vous dire contre ma mère, d'autant plus que je pense qu'elle a cru bien agir et qu'elle prend mes intérêts sincèrement à cœur. Mais elle paraît croire qu'une alliance avec un homme ayant un titre ne peut s'acheter trop cher, et que, pour me procurer cet avantage, toute tentative est justifiable. Elle me connaît bien peu; si elle oublie que je suis fille d'un pensionnaire de Greenwich, je ne l'oublierai jamais, et jamais je ne consentirai à entrer dans une famille qui regarderait comme une honte une alliance avec la mienne. Non, Tom, quand même je serais assez inconsidérée pour me laisser gagner le cœur, je refuserais, coûte qui coûte, d'entrer dans une famille fort au-dessus de la mienne. J'y ai souvent pensé, et j'avoue que cette idée m'attriste quelquefois. J'ai reçu une éducation au-dessus de ma situation dans le monde, et je crois que je ne pourrais jamais me résoudre à épouser un homme qui ne serait pas mieux élevé et plus instruit que ceux que je puis véritablement appeler mes égaux; et comme je n'accepterais pas davantage la main d'un homme qui pourrait regarder mes parents avec mépris, je présume que votre petite Virginie devra rester fille. Eh bien, j'y consens volontiers. Je ne désire pas changer de condition. Je suis heureuse et respectée, et, à l'exception de quelques petites

contrariétés auxquelles nous devons tous nous attendre et nous soumettre dans cette vie, je n'ai pas lieu d'être mécontente de mon sort : au contraire, je dois être reconnaissante des bontés que le ciel a eues pour moi, et je me flatte de l'être. Ma pauvre mère est la cause de tout ce que j'ai à souffrir. Elle prétend que ce que sa partialité pour moi lui fait appeler ma beauté, suffit pour me donner le droit d'aspirer à la main d'un duc, et que ce sera ma faute si je ne fais pas un grand mariage. Tous les soirs elle m'accable alternativement de reproches et de prières pour que je reçoive plus favorablement les attentions du jeune homme qui est maintenant son locataire, disant que ce n'est qu'à cause de moi qu'il a pris un appartement dans sa maison, et que, si je joue bien mes cartes, il sera pris dans ses propres filets ; ce qui signifie, je suppose, qu'il est venu ici avec d'autres intentions, et que, voyant qu'il ne peut les accomplir, il aura recours au mariage plutôt que de renoncer à sa prise ou à sa victime. Cela est très flatteur, en vérité ! Et voilà l'homme à qui ma mère voudrait que je confiasse le soin de mon bonheur futur ! — un homme qui, indépendamment de son manque de probité, n'a ni esprit ni instruction ! Mais les persécutions que je souffre, tant de sa part que de celle de ma mère, deviennent si insupportables, que j'ai prié mistress Saint-Félix d'en parler à M. Sommerville, et s'il fait son devoir, — comme j'ai tout lieu de croire qu'il le

fera, — il prendra quelques mesures pour que son élève quitte notre maison.

» 17. Mistress Saint-Félix a eu une entrevue avec M. Sommerville. Il va se promener dans le parc tous les jours dans l'après-midi, et comme ils se connaissaient déjà, mistress Saint-Félix s'y est rendue aujourd'hui, et l'a rencontré. Après avoir causé quelques instants, elle entama le sujet dont il s'agissait, et lui dit que c'était à ma requête qu'elle lui en parlait. M. Sommerville n'avait pas été tout-à-fait aveugle, mais il ne se faisait pas une idée que les choses eussent été portées si loin. Il a promis à mistress Saint-Félix qu'il mettrait fin à cette persécution, ou qu'il trouverait le moyen d'éloigner son élève de notre maison. Jeannette est venue me voir aujourd'hui. Je lui ai fait part de tout ce qui s'est passé relativement au jeune lord, et elle a fort approuvé tout ce que j'ai fait à ce sujet. Je dois pourtant vous dire que, depuis quelque temps, elle ne paraît pas prendre à vous le même intérêt que de coutume, et je crains que votre absence continuelle ne vous nuise. Elle est bien jeune et bien légère. Je voudrais qu'elle eût quelques années de plus; car, même quand elle sera votre femme, il vous faudra beaucoup de soin et de fermeté pour lui donner cette tenue que doit avoir, suivant moi, une femme mariée. — M. Sommerville m'a priée de lui accorder quelques minutes d'entretien. Cela ne peut avoir lieu à la maison, car ma mère ne me laisse jamais seule un instant. Je lui ai donc dit que je serais ce

soir chez mistress Saint-Félix, et qu'il pourrait m'y voir. Il sait que je n'ai pas de secret pour elle; et quoiqu'il ne soit pas fort agréable d'avoir recours à de pareils moyens, il ne peut y avoir d'inconvenance à ce que j'entende ce qu'il a à me dire, en présence de notre amie.

» J'ai vu M. Sommerville, il m'a beaucoup remerciée de lui avoir fait communiquer, par mistress Saint-Félix, ce qu'il a appelé le complot de ma mère contre son élève, et il m'a fait beaucoup de compliments sur ma conduite, ce qui n'était nullement nécessaire; il me dit qu'il avait parlé à son élève, qui l'avait assuré qu'il n'avait eu aucune intention sérieuse et qu'il n'avait voulu que passer le temps, et qu'il lui avait promis de ne plus m'importuner. — Je sais fort bien ce que je dois croire de ce qu'il m'a dit, — ajouta-t-il; — et il n'a pu réussir à me tromper; et si je n'avais toute confiance en vous, miss Virginie, j'écrirais à son père de le rappeler sur-le-champ de Greenwich; car, s'il arrivait quelque chose, on pourrait m'en rendre responsable. Ce n'est pas la première fois que j'ai été obligé d'intervenir, car lord — a le cœur très inflammable, et depuis qu'il est sous mes soins il s'est déjà imaginé cinq à six fois qu'il était très sérieusement amoureux. En ce cas du moins, — continua-t-il en me saluant, — il a une excuse. Aurez-vous la bonté de m'informer s'il tient sa promesse, ou désirez-vous que je parle à votre mère?

» Mistress Saint-Félix répondit que cela était

inutile, attendu que quand même le jeune lord quitterait la maison, je n'y gagnerais que d'être exposée à de nouvelles persécutions. Elle invita M. Sommerville à prendre le thé avec nous, et c'est certainement un jeune homme fort aimable, instruit et spirituel.

» 23. Je n'ai plus été tourmentée depuis mon entrevue avec M. Sommerville, si ce n'est par ma mère, qui m'accuse d'avoir offensé lord; — et quoique je l'aie nié positivement, elle dit que si je n'avais mal agi envers lui, il n'aurait pas changé tout-à-coup de conduite envers elle comme envers moi. — Je n'ai pas vu Jeannette cette semaine. Je ne puis me figurer ce qu'elle est devenue.

» 27. Vous pouvez vous figurer ma joie, mon cher Tom; M. Sommerville vient de recevoir une lettre du père de son élève, qui le charge de conduire son fils sur-le-champ dans un de ses domaines. Le jeune homme sera majeur dans un mois, et son père veut qu'il fasse connaissance avec les tenanciers; d'ailleurs il doit y avoir de grandes réjouissances pour célébrer sa majorité. Je suis sûre que personne ne se réjouira plus que moi quand il sera parti, ce qui doit avoir lieu samedi prochain; j'ai aussi appris avec grand plaisir que le marquis vient de nommer M. Sommerville à un très bon bénéfice, à présent que son fils ne sera plus sous ses soins; je crois réellement qu'il fera honneur à sa profession. Je l'ai vu plusieurs fois pendant ces derniers jours, et il m'a inspiré beaucoup d'estime.

» 30. Ils sont partis, à la grande mortification de ma mère, et à ma satisfaction infinie. Et à présent que je vous ai écrit une si longue lettre où il n'est question que de moi, je ne la terminerai que lorsque j'aurai vu Jeannette, afin de pouvoir vous dire quelque chose d'elle, et de rendre mon épître plus intéressante pour vous.

» 31. Mon cher Tom, il faut vous préparer à des nouvelles bien pénibles.

» Jeannette a disparu ;—elle a quitté la maison de son père la nuit dernière, lorsque tout le monde était couché, mais personne ne sait où elle est allée. Elle a laissé sur sa table quelques lignes pour dire à son père qu'il recevrait bientôt de ses nouvelles.— Le pauvre M. Wilson est venu ici ce matin ; — il en a à demi perdu l'esprit, et l'on ne parle pas d'autre chose dans Greenwich. Mistress Saint-Félix m'a dit qu'elle avait appris qu'on avait vu Jeannette se promener la semaine dernière sur la route de Londres avec lord, — cela serait-il possible?

» 2 mai. Oui cèla est vrai, mistress Saint-Félix a reçu une lettre de M. Sommerville, qui lui mande que le jeune lord a conduit Jeannette à Londres, et qu'il l'a épousée il y a deux jours. Il paraît que voyant que ses attentions ne m'étaient pas agréables, il les a transférées à Jeannette. Elle lui a donné de l'encouragement, et ils se voyaient tous les soirs; c'est du moins ce qu'on a dit à mistress Saint-Félix. M. Sommerville a été voir le marquis, et s'est complétement justifié à ses yeux; mais le marquis dit

que, son fils étant mineur, il fera annuler le mariage. Comment tout cela finira-t-il, Dieu seul le sait, mais j'ai pitié de Jeannette.—Cela explique pourquoi elle a été si long-temps sans venir me voir, comme c'était sa coutume.—Je ne crois pas que vous puissiez faire beaucoup d'attention en ce moment à ce que je vous dirai, Tom, mais d'après ce que j'ai connu de Jeannette, et d'après ce que sa conduite vient de prouver, je crois qu'elle n'était pas digne d'être votre femme et qu'elle n'aurait pu contribuer à votre bonheur. Je vous plains de toute mon âme, car je sais tout ce que vous souffrirez ; et cependant je vous félicite, et vous finirez par vous féliciter vous-même d'avoir échappé à ce mariage.

» Je ne vous en dirai pas davantage, quant à présent, si ce n'est que je suis et serai toujours

» Votre affectionnée sœur,

» Virginie. »

J'eus le courage de finir la lecture de cette lettre, et alors elle me tomba des mains. J'avais l'esprit égaré, j'étais stupéfait, presque fou; je souffrais tout ce que ma sœur avait prévu. — Etait-il possible? — Etait-ce bien Jeannette, qui...? Je me jetai sur mon lit, et j'y restai jusqu'au lendemain matin dans un état déplorable au moral et au physique.

Il n'y a que ceux qui ont été trompés dans leur premier attachement qui puissent apprécier l'agonie que j'éprouvai. Pendant quelques heures, le monde

entier me parut odieux, et je crois que j'aurais attenté à mes jours si j'en eusse eu les moyens sous la main. Cependant le calme se rétablit peu à peu dans mon esprit, et je trouvai du soulagement dans les larmes que m'arrachèrent la douleur et l'indignation. Je me levai le lendemain au point du jour accablé et harassé de corps et d'esprit. — Je sortis; je m'arrêtai sur le rivage, et la brise rafraîchit mes joues brûlantes. Pendant deux heures, je restai immobile sur une ancre, et renonçant à tout espoir de bonheur.

CHAPITRE XXXVIII.

Dans lequel il n'est question que d'amour. — Bramble me confie tout ce qu'il sait de cette passion.

Cacher à Bramble ou à Bessy la situation d'esprit dans laquelle je me trouvais était impossible. J'étais dans un état de prostration dont rien ne pouvait me tirer; et je crois qu'il n'exista jamais un homme qui, après avoir été désappointé dans son premier amour, n'ait éprouvé les mêmes symptômes, — si son amour était aussi pur, aussi sincère et aussi ardent que le mien; car je ne fais pas ici allusion à ces attachements imaginaires de la première jeunesse, et qu'on peut comparer aux bouffées de vent qui précèdent une brise durable. Pendant plusieurs jours, je ne pus me fier à ma voix pour parler; je gardais constamment le silence, ne songeant qu'aux regards, aux sourires, aux paroles et aux promesses qui m'avaient fait entrevoir le bonheur dans l'avenir, bonheur dont j'aurais pu jouir avec Jeannette, si son cœur eût été le séjour de la franchise et de la fidélité, et non de la vanité et de l'inconstance. Mais au lieu de bâtir ma maison sur un roc, je l'avais édifiée sur le sable, et, suivant le langage de

l'écriture, elle avait été entraînée par les flots, et avait disparu pour toujours. Bramble et Bessy essayèrent en vain de tirer de moi la cause de mon accablement. Je crois qu'ils eurent plusieurs conversations à ce sujet en mon absence, mais quelles que pussent être leurs conjectures, ils me traitèrent avec une indulgente bonté. Huit jours après l'arrivée de la lettre de ma sœur, Bramble me dit : — Allons, Tom, voilà dix jours que nous avons un vent d'est; — le bateau-pilote part demain; — il faut que nous y montions avec les autres; — il est inutile de rester ici comme des songe-creux à ne rien faire. Vous n'avez pas été à votre ordinaire depuis quelques jours et cela vous fera du bien. — Je pensai de même et je consentis à sa proposition. Mais les autres pilotes n'étaient pas prêts, et le départ fut remis au jour suivant. Ce délai me contraria, car j'avais l'esprit agité, et je désirais changer de place. J'avais préparé mon paquet; j'avais passé une partie de la nuit à écrire à Virginie, et comme cela arrive souvent à ceux qui ont quelque chose sur le cœur, ce changement me donna de l'humeur, et je fus mécontent d'avoir à rester encore une journée à Deal. Après avoir déjeuné, comme je me promenais sur le rivage, je vis Bramble prendre le chemin qui conduisait à la poste aux lettres, et je le priai de s'informer s'il n'y en avait pas une pour moi, car je croyais qu'il était possible que ma sœur m'en eût écrit une seconde. Après être resté près d'une heure sur les sables, je me souvins que

mon couteau avait besoin d'être repassé et je fis le tour de la maison pour entrer dans la cour de derrière où il y avait une pierre à aiguiser; je n'y avais pas encore appuyé mon couteau, quand j'entendis Bramble rentrer et dire à Bessy :

— Eh bien, mon enfant, j'ai tout découvert; car, voyez-vous, j'avais pensé qu'Anderson pourrait en savoir quelque chose, et que, s'il n'en savait rien, il pourrait prendre des informations; et à présent, je sais toute l'histoire. Voici la lettre d'Anderson, lisez-la. — Je me doutais que c'était quelque chose de ce genre.

Il y eut quelques instants de silence, comme si Bessy eût lu la lettre.

— Qu'en direz-vous? — Partie avec un jeune lord! — dit Bramble.

— C'est ce qu'il paraît, — répondit Bessy. — J'en suis fâchée pour ce pauvre Tom; c'est un coup qu'il sent vivement.

— Je n'en suis pas fâché, moi. — Elle ne méritait pas de l'avoir pour mari. — Et j'en suis bien aise pour vous, Bessy.

— Ne parlez pas ainsi, mon père; Tom ne pensera jamais à moi, et je ne me soucie pas de lui.

— Je ne crois pas cela tout-à-fait, Bessy, quoi que vous en disiez. Je désire, et vous le savez, vous voir mariée à Tom avant de mourir, et je suis charmé qu'une fille sans foi n'y mette plus obstacle. A présent, j'ai plus d'espérance.

— Les mariages se font dans le ciel, mon père;

ainsi n'en parlez plus, s'il vous plaît. Il sera assez temps que je songe à Tom, quand il aura l'air de songer à moi. — Je l'aimerai toujours comme un frère.

— Eh bien, que la volonté de Dieu se fasse! A présent, il faut chercher à le consoler, ce pauvre garçon. Je suis charmé que nous partions demain; l'eau salée est, dit-on, le meilleur remède pour guérir l'amour.

— Cela peut être, mon père, mais je sens que, si j'éprouvais réellement de l'amour, l'océan tout entier ne suffirait pas pour l'éteindre. Au surplus, les femmes ne sont pas des hommes.

— C'est la vérité, vous autres femmes, vous serrez votre amour contre votre cœur, tout le long de la journée, comme vos enfants; mais un homme se lasse bientôt de dandiner un morveux, voyez-vous. — Je n'ai jamais été amoureux qu'une seule fois.

— Oh, mon père, j'ai entendu cette histoire si souvent!

— Eh bien, je ne vous la raconterai plus. — Je vais sortir et voir ce que Tom est devenu. Je suppose qu'il regarde d'où vient le vent, et qu'il pense qu'il change comme une femme. Mais d'abord j'allumerai ma pipe.

— Oui, mon père, et tandis que Tom regarde d'où vient le vent et pense aux femmes, regardez où va la fumée de votre pipe, et pensez à la constance des hommes.

— Je le ferai, si cela vous fait plaisir. — Mettez

cette lettre de côté, Bessy; je ne voudrais pas que Tom la vît. — Qu'avez-vous pour dîner?

— Je n'en sais rien : j'ai laissé ce soin à mistress Maddox; mais il y a du pouding froid dans le garde-manger; je le servirai pour Tom.

— Il ne faut pas plaisanter à ses dépens, Bessy.

— Croyez-vous que j'en aie envie, mon père? croyez-vous que je ne puisse prendre part à son chagrin?

— Assez, assez, ma chère; je n'avais pas dessein de vous faire pleurer.

— Je ne pleure pas, mais je suis fâchée de voir Tom dans le chagrin; c'est la vérité. — Eh bien, allez-vous-en, vous et votre pipe, et laissez-moi seule.

Il m'aurait été impossible de me retirer sans qu'ils me vissent, et je fus obligé d'entendre toute leur conversation. Je fus fâché d'apprendre qu'ils fussent instruits de mon secret, et surtout que Bramble eût tellement à cœur un mariage entre Bessy et moi, ce que je regardais comme impossible; car il me semblait que mon cœur était pour jamais fermé à l'amour. J'allai me promener, et je ne rentrai qu'à l'heure du dîner. Pendant le repas, Bramble et Bessy me parlèrent peu, mais avec amitié, et quand je partis le lendemain matin, Bessy me fit ses adieux avec un air d'affection qui me toucha.

La nuit fut superbe, et nous marchions vent arrière par une bonne brise venant de l'est, ayant, par le travers à tribord, le phare de Portland ; nos

compagnons s'étaient étendus par terre sans ôter aucune partie de leurs vêtements; Bramble était au gouvernail, et ayant l'esprit trop agité pour avoir envie de dormir, j'étais assis à côté de lui sur l'arrière.

— Voyez-vous la ligne de la *Race?* — me demanda Bramble. — Elle semble très forte cette nuit.

Bramble me montrait l'endroit que les marins appellent : — la Race de Portland (1), — où l'inégalité sur laquelle l'eau coule fait que la mer est houleuse, même pendant un calme. Des bateaux et même de petits bâtiments contrebandiers, forcés de la traverser par un mauvais temps, y ont souvent coulé à fond. Mais la marée y est si rapide qu'on la traverse ordinairement en quelques minutes, et alors on se trouve sur une eau comparativement tranquille.

— Oui, — répondis-je, — elle est très forte cette nuit, et cela vient de la longue durée des vents d'est.

— C'est cela même, Tom. — J'ai souvent pensé que tomber dans cette *Race*, c'est comme tomber amoureux.

— Et pourquoi cela? — demandai-je; car cette allusion à l'amour ne me plaisait pas.

— Je vais vous le dire, Tom. C'est parce que,

(1) Le mot anglais *race* est pris ici dans le sens de course, pour peindre l'impétuosité du courant en cet endroit. (*Note du trad.*)

voyez-vous, quand nous entrons dans la *Race*, c'est un tourbillon qui bouillonne autour de nous, et qui nous porte à bâbord et puis à tribord, en dépit du gouvernail et des voiles; nous sommes entraînés par une marée dont la force est irrésistible, non sans risque d'avaries dans nos œuvres mortes, jusqu'à ce que nous en soyons dehors, et que nous puissions reprendre haleine pour en remercier Dieu. — Cela n'est-il pas tout comme l'amour?

— Je le suppose, puisque vous le dites. Vous le savez mieux que moi.

— Oui, je crois que je le sais mieux, parce qu'il y a long-temps que j'en suis dehors. Je n'ai jamais été amoureux qu'une fois, Tom. — Vous ai-je conté cette histoire?

— Non, jamais.

— Eh bien, je vous raconterai le long et le large, comme on dit, cela nous aidera à passer le temps. — Quand j'avais environ vingt ans, — et j'étais alors, à mon avis, un fort joli garçon, — j'étais à bord d'un bâtiment de transport, et nous venions de porter à Portsmouth une cargaison de bois de construction pour le chantier. Ce n'était pas la première fois que je faisais ce voyage, car ce transport était entièrement employé à ce service, et, pendant mes croisières à terre, j'établissais mon quartier-général à l'auberge du Chequer-Board, qui était à peu de distance du hard, dans la rue qui fait face au mur du chantier; car, voyez-vous, Tom, cela m'était commode, le bâtiment étant amarré sur le

quai à côté de la porte du chantier. Le maître de l'auberge était rond comme une boule, et, du commencement de l'année jusqu'à la fin, il ne sortait jamais de chez lui. Sa femme était morte, et il n'avait qu'une fille qui tenait le comptoir en bonnet blanc garni de rubans bleus; et quand elle avait ôté ses papillotes, et mis des bas blancs et des souliers propres, ce qu'elle faisait tous les jours après le dîner, c'était une petite génisse bien bâtie et qui faisait plaisir à voir; et comme elle était fille unique, elle était considérée comme devant être une bonne prise pour quiconque pourrait en faire la capture. Elle menait haut la main son père, qui n'osait jamais la contredire, et elle se donnait de grands airs avec tous les autres. Tantôt elle était douce avec vous comme un morceau de sucre, tantôt elle était surprise de votre impertinence. Il était difficile de savoir par quel bout la prendre. Cela ne vaut rien pour une fille d'avoir beaucoup de fortune, elle s'habitue à la flatterie, et la tête lui tourne. Eh bien, Tom, je me souciai fort peu de son argent, comme vous le croirez, puisque je vous le dis, mais comme elle jasait volontiers avec moi, et qu'elle me permettait d'entrer dans son comptoir, pour l'aider à rincer les verres, etc., etc., on commença à en faire des plaisanteries et à me dire que la prise serait pour moi, je crus véritablement qu'elle avait de l'affection pour moi, et tout naturellement j'en pris pour elle. Nous nous vîmes ainsi bien souvent, et quand j'allais lui faire mes adieux lorsque le bâti-

ment allait partir, elle me permettait de l'embrasser. Tout cela fit que je pensais à elle toute la journée, et j'en rêvais toutes les nuits. La dernière fois que j'allai à Portsmouth à bord du transport, je m'étais déterminé à en venir au fait, et lorsque les voiles furent serrées, je m'appareillai de mon mieux, et j'arrivai dans l'auberge toutes voiles déployées. En y entrant, je vis Peggy dans son comptoir, ayant une sorte de jeune freluquet bord à bord avec elle. Je m'en inquiétai peu, et j'allais entrer dans ce comptoir pour lui serrer la main comme de coutume, quand elle s'écria : — Que veut donc dire cela? — et elle retira la demi-porte que j'ouvrais, comme si elle eût été surprise que je voulusse entrer dans le comptoir.

— Oh, oh! — dis-je, — est-ce là la bordée que vous couvez? Que ferez-vous ensuite? — J'examinai son voisin, et c'était un joli jeune homme, comme on dit. Comme je l'appris ensuite, il faisait la contrebande entre Cherbourg et nos côtes. Il avait les manières d'un Français, pouvait lâcher quelques mots de français, et avait des gants de France pour en faire des présents, portait des boucles d'oreilles et je ne sais combien de bagues à ses doigts. J'allai donc m'asseoir sur les bancs de bois qui étaient autour du feu, d'aussi bonne humeur qu'un ours qui a mal à la tête, et je surveillai leurs manœuvres. Enfin le jeune homme se leva en se baisant la main, et elle lui fit ses adieux en souriant. La côte étant libre, je m'approchai du comptoir.

— Eh bien, Peggy, — lui dis-je, — est-ce que le vent a changé ?

— Que voulez-vous dire? je suppose que je puis avoir de la civilité pour un autre aussi bien que pour vous?

— Sans contredit, mais pourquoi fallait-il qu'il fût dans le comptoir et que je restasse dehors?

— Oh! monsieur Philippe, un à la fois suffit. Je ne vous ai fait aucune promesse, que je sache.

— Cela est vrai, mais......

— Il ne faut pas que vous preniez de l'humeur ici. Je suis ma maîtresse, je suppose. Au surplus, je vous dirai que je ne me soucie nullement de lui, et c'est la vérité; mais je n'aimais pas à vous voir entrer dans mon comptoir aussi librement que si vous eussiez été chez vous; car je n'aime pas qu'on fasse des remarques.

— Eh bien, Tom, la fin de tout cela fut que je m'apaisai, et nous redevînmes presque aussi bons amis qu'auparavant. Je dis presque, car j'avais les yeux ouverts sur elle et sur le jeune homme, et ce que je voyais se passer entre eux ne me plaisait guère. Huit jours après mon arrivée, il y avait une foire à Ryde, dans l'île de Wight, et je proposai à Peggy de l'y conduire; mais elle refusa en disant qu'elle était obligée d'aller à Limberhook chez sa tante, qui était très vieille, et qui l'avait envoyé chercher. Je n'y songeais donc plus; mais la veille de la foire, tandis que nous étions occupés le matin à

décharger la cargaison de bois du bâtiment, un de mes camarades me dit : — Eh bien, Tom, j'étais hier soir au chequer-board, et j'ai entendu Peggy promettre à ce contrebandier d'aller avec lui à la foire de Ryde.

— En êtes-vous bien sûr?

— Très sûr. — Ils sont convenus de partir à l'instant où l'horloge du chantier sonnerait midi. J'ai pensé que c'était pour partir avant que vous eussiez quitté l'ouvrage, et qu'elle a dessein de vous planter là.

— Le sang me bouillait dans les veines, en entendant cela, car, voyez-vous, Tom, la drôlesse m'avait fait un mensonge en me disant qu'elle allait chez sa tante, mais il est clair que c'était dans le dessein d'aller à la foire avec son contrebandier. J'y réfléchis long-temps, car pour vous dire la vérité, je ne songeais plus qu'à me venger. Je ne pouvais plus sentir que du mépris pour une femme qui m'avait joué un pareil tour, et je me promis de les en punir tous deux en troublant le plaisir qu'ils se proposaient. Je résolus donc d'aller moi-même à la foire, de faire honte à Peggy et de rosser comme il faut son galant, ce que j'étais fort en état de faire. Le lendemain vers midi, je me rendis à la pointe, j'y pris une barque, et j'eus toujours l'œil au guet pour les voir arriver du hard. Enfin je les aperçus et je dis à mon batelier de ramer de manière à être toujours à environ trois encâblures en avant d'eux. Je continuai à les regarder, grinçant les dents de rage en les voyant rou-

couler comme deux tourterelles, et enfin j'arrivai de l'autre côté de l'eau. Dans ce temps-là, voyez-vous, Tom, il n'y avait pas à Ryde, comme à présent, une jetée en bois s'avançant à quelque distance dans la mer. Lorsque la marée était basse, il y avait le long de la côte une longue lisière de boue, sans aucun endroit où l'on pût débarquer. Dans ces occasions, voici comment on s'y prenait : les barques avançaient aussi près de la terre qu'il était possible; une charrette attelée d'un cheval venait prendre les passagers, et les conduisait à travers l'eau et la boue jusqu'au rivage. Quand j'arrivai, l'homme était là avec sa charrette et son cheval; je payai mon batelier, et je passai de sa barque dans la charrette. Je croyais que le conducteur allait partir, mais voyant une autre barque sur le point d'arriver, il voulut attendre les autres passagers pour n'avoir qu'un trajet à faire. Comme il m'était indifférent de les rencontrer plus tôt ou plus tard, j'attendis patiemment qu'ils arrivassent. Ils eurent l'air aussi surpris que contrariés en me voyant. Peggy rougit jusqu'aux coudes, mais elle voulut essayer de faire bonne mine à mauvais jeu. Son galant avait l'air mécontent, et ne savait quelle figure faire. Ils étaient tous deux fort bien mis. Peggy avait une robe blanche, un fichu de soie jaune sur ses épaules, un chapeau de soie verte orné de plumes bleues sur sa tête; et le contrebandier était brillant comme une pièce de cinq pence toute neuve, avec ses pantalons blancs,

ses bagues, sa chaîne de montre, et Dieu sait quoi encore.

— Eh bien, — me dit Peggy avec un front d'airain, — qui aurait cru vous voir ici?

— Je ne vous ai pas dit que j'allais voir ma tante, — répondis-je, — mais, comme vous me l'avez dit, je ne m'attendais pas à vous y trouver.

— Ne me parlez pas, jeune homme, — s'écria-t-elle, les joues rouges comme du feu, en se retournant vers son galant.

Pendant qu'elle parlait ainsi, la charrette se mit en marche, le cheval s'enfonçant à chaque pas dans une boue qui pouvait avoir trois pieds d'épaisseur, et qui était couverte de cinq à six pouces d'eau. Comme elle était sur le derrière avec le contrebandier, et qu'ils me tournaient le dos, je m'avançai sur le devant, réfléchissant à ce que je pouvais faire; et je m'aperçus que notre équipage était une charrette à bascule, comme celles dont on se sert pour transporter du fumier, et qu'en détachant deux chevilles, elle tomberait en arrière. Il me sembla que ce serait un excellent tour. Le charretier était sur son cheval, et il ne pouvait rien lui en arriver. Je m'assis donc sur un des brancards, et je retirai d'abord une cheville et puis l'autre, pendant qu'ils jasaient ensemble, si près l'un de l'autre, que le visage du galant était presque caché sous le chapeau de sa belle. Dès que j'eus détaché la seconde cheville, je poussai légèrement en haut le bord du devant de la charrette, et, faisant la bascule, elle tomba en

arrière, et les jeta la tête la première dans la boue. Ils s'y débattirent quelques instants, et roulèrent l'un sur l'autre, car ils s'étaient accrochés l'un à l'autre en tombant, et ils étaient à demi étouffés quand ils parvinrent à se remettre sur les pieds, mouillés jusqu'à la peau, et couverts de boue des pieds à la tête, au point qu'ils ne pouvaient ouvrir les yeux. Peggy avait presque perdu l'esprit, et elle poussait de grands cris, tandis que le charretier et moi nous nous tenions les côtés de rire. Je lui donnai une demi-couronne pour qu'il me conduisît sans eux au rivage, et nous les laissâmes y venir comme ils le pourraient. Ils y arrivèrent dans un joli état. Ce fut ainsi qu'ils perdirent leur belle toilette, et tout le plaisir qu'ils s'étaient promis. Au lieu de danser à la foire, et d'y voir toutes les curiosités, ils grelottaient de froid sous leurs vêtements mouillés, et servaient de risée à tous ceux qui les voyaient.

— Vous jugez bien que j'attendis qu'ils fussent arrivés sur le rivage. Le contrebandier était furieux comme un taureau, et il me dit des injures. J'ôtai mon habit et mon gilet pour ne pas les salir, et en deux tours de main il eut les deux yeux pochés et le nez tout en sang, et il n'en demanda pas davantage. Quant à Peggy, je fis semblant d'être fâché de cet accident et de chercher à la consoler, mais elle courut à moi comme une tigresse, et comme il n'y avait à gagner dans un combat avec elle que de la boue et point d'honneur, je lui montrai mes talons,

et je courus à la foire. Y ayant trouvé quelques amis, je leur contai toute l'histoire, et nous passâmes une journée fort agréable. Cette aventure me guérit de mon amour, car, voyez-vous, je trouvai Peggy si laide, couverte de boue, comme je l'avais laissée, que je ne pouvais jamais me la représenter que dans cet état, et c'était un bon remède contre l'amour.

— La revîtes-vous ensuite ?

— Je la revis le soir même. Elle s'était réfugiée dans une chaumière près du rivage pour y faire nettoyer un peu et sécher ses vêtements, et avait exigé de son galant qu'il allât lui en chercher d'autres à Portsmouth. Celui-ci n'avait osé la refuser, et il partit dans le bel état où il se trouvait, mais il ne revint pas; car, voyez-vous, il y avait un mandat d'arrêt décerné contre lui pour une escarmouche à Bear Haven, dans laquelle un officier de douane avait été tué, et après qu'il eut changé d'habits, pendant qu'il allait au chequer-board chercher des vêtements pour sa belle, le constable qui était porteur du mandat le rencontra et le conduisit en prison. Il fut ensuite condamné à être déporté, et il ne revit plus Peggy. Mais pour en revenir à cette pauvre créature, qui l'attendait depuis si long-temps, comme j'allais prendre une barque pour retourner à Portsmouth, je la vis pleurant à la porte de la chaumière.

— Bonsoir, Peggy, — lui dis-je.

— O Philippe! — s'écria-t-elle, — ayez pitié de

moi ! je ne sais que devenir. J'aurai à rester ici toute la nuit.

— Elle me fit compassion, voyez-vous, Tom. Je m'approchai d'elle, et elle me dit qu'elle l'avait envoyé à Portsmouth pour lui rapporter des vêtements, et qu'il n'en était pas revenu. Le fait est, Peggy, — lui dis-je, — que vous n'êtes pas assez bien requinquée pour un jeune gaillard qui a fait tant de voyages en France. Il ne se soucie pas de se montrer en votre compagnie. Mais allons, venez avec moi, et je vous reconduirai chez votre père.

— N'entrerez-vous pas ? — me demanda-t-elle, — quand nous arrivâmes.

— Non ; je vous remercie.

— Ne voulez-vous donc pas me pardonner, Philippe?

— Je vous pardonne à cause de notre ancienne connaissance, et pour une autre raison.

— Laquelle ?

— Laquelle? — La leçon que vous m'avez donnée. — Vous vous êtes moquée de moi, et c'est votre faute; mais si jamais une autre femme se moque de moi, ce sera la mienne. Et ainsi, Peggy, adieu pour toujours.

A ces mots, je tournai sur le talon, et comme je quittai le transport à son prochain voyage, je ne la verrai jamais.

— Eh bien, Bramble, — dis-je, — je suis d'accord avec vous, et je dis aussi que si jamais une femme se moque encore de moi, ce sera ma faute.

— Vous savez ce qui m'est arrivé, ainsi je puis vous parler de cette manière.

— Vous pensez ainsi parce que vous avez de l'humeur, Tom ; mais tout le monde ne tient pas à sa résolution comme j'ai tenu à la mienne jusqu'à ce qu'il fût trop tard pour songer à me marier. Mais je ne crois pas que j'eusse été heureux comme garçon ; si le hasard ne m'eût fait trouver Bessy, je me serais trouvé bien isolé, car je commençais déjà à sentir ma solitude. Quand on arrive à sa porte, Tom, et qu'on n'y est pas accueilli par un œil brillant de joie, on trouve sa maison bien triste ; et plus on vieillit, mieux on sent qu'on n'avait pas été créé pour vivre seul. Quant à moi, le désir que j'avais d'avoir quelque chose que je pusse aimer et qui m'aimât, désir qui est dans notre nature, fut satisfait, d'abord en trouvant Bessy, et ensuite en vous ayant près de moi. — J'en remercie le ciel.

— Vous auriez pu vous marier et être fort malheureux.

—Oui, et j'aurais été un être fort heureux, si j'avais choisi une femme comme un homme doit le faire.

— Et comment doit-il s'y prendre, Bramble ?

— J'y ai souvent réfléchi, Tom. En premier lieu, chercher un bon caractère, et si vous trouvez cela, vous pouvez être heureux, quand même votre femme ne serait qu'une sotte. Je vous le répète, assurez-vous de son caractère, et ensuite jugez-la d'après la manière dont elle s'acquitte des devoirs qu'elle a à remplir dans sa situation ; car si une fille

est obéissante et affectueuse, il y a tout à parier qu'elle sera une femme soumise et fidèle. — Mais nous avons jasé assez long-temps, Tom, et il commence à faire froid. Eveillez un de ces dormeurs, et dites-lui de venir prendre la barre. Je m'étendrai par terre pour faire un somme jusqu'au jour, et je vous engage à en faire autant.

CHAPITRE XXXIX.

Dans lequel je reçois une bonne taloche sans savoir de qui.

Le lendemain de cette conversation, nous rencontrâmes plusieurs bâtiments que le vent retenait à l'entrée du canal britannique. Je montai à bord de l'un d'eux, et le vent ayant fraîchi en passant au sud-ouest, je le conduisis au Pool. Dès qu'il y fut en sûreté, je pris une barque pour descendre à Greenwich, désirant avoir une longue conversation avec Virginie. La nuit était fort obscure, et il y avait alternativement des averses et des bourrasques. Je n'arrivai à l'escalier qu'après onze heures, et j'étais complétement mouillé. Je payai le batelier, et je me hâtai d'aller chez ma mère, craignant que tout le monde n'y fût déjà couché, ou sur le point de se mettre au lit. Ayant voulu prendre le chemin le plus court, je passai par la rue où demeurait la vieille Nanny; et comme je marchais à grands pas en songeant à elle et à ses infortunes, je heurtai dans l'obscurité contre quelque chose que je n'aperçus pas, et qui me fit tomber. C'était une grille à hauteur d'appui, en plusieurs morceaux, destinée à entourer la petite cour extérieure d'une maison voi-

sine, et que les ouvriers qui y travaillaient avaient eu la négligence de laisser dans la rue jusqu'à ce qu'ils revinssent la mettre en place le lendemain matin. Heureusement les pointes qui les terminaient étaient tournées de l'autre côté, et j'en fus quitte pour un coup à la jambe. Je me relevai, et pendant que je m'étais arrêté un instant pour la frotter, je crus entendre un cri qui paraissait partir de la maison de Nanny. Comme il faisait beaucoup de vent, je n'étais pas bien certain du fait, et je me baissai pour écouter. Un second cri s'étant fait entendre, j'avançai vers la porte, et il faisait si noir que je fus obligé d'en chercher le loquet; mais je m'aperçus qu'elle était ouverte. En entrant dans la boutique, j'entendis dans la chambre qui y faisait suite un bruit semblable au râle d'une personne qui étouffe et qui se débat en même temps. « Qui est là? que se passe-t-il ici? » — m'écriai-je. — Et me pressant pour traverser la boutique, un tas de vieilles ferrailles me fit tomber, et je renversai avec grand bruit un gros trousseau de clefs rouillées qui était suspendu à un clou. Comme je me relevais, je fus renversé de nouveau par quelqu'un qui passa rapidement près de moi pour gagner la porte. Je voulus le retenir par le bras, mais il me donna sur la bouche un coup qui me fendit une lèvre, et je crus un instant avoir perdu toutes mes dents de devant.

Je me relevai, mais au lieu de poursuivre le voleur, un faible gémissement que j'entendis me décida à entrer à tâtons dans la chambre de la vieille

femme. —Nanny ! — m'écriai-je,— la mère ! Qu'est-il donc arrivé ? — Elle ne me répondit que par un autre gémissement. Je savais où elle gardait son briquet et ses allumettes; les ayant trouvés, j'eus bientòt du feu, et à la lueur d'une allumette, je vis le chandelier renversé par terre, je le ramassai, j'allumai la chandelle, et je m'approchai du lit. Le matelas de bourre était placé par-dessus la couverture, et les gémissements partaient d'en-dessous. Je le jetai par terre, et je vis la vieille Nanny respirant encore, mais complétement épuisée et sans connaissance. Je lui jetai de l'eau sur le visage, et elle reprit peu à peu l'usage de ses sens. L'agitation de la flamme de la chandelle me rappela que la porte était ouverte, et j'allai la fermer. Je revins près de Nanny, et je lui parlai, mais il se passa long-temps avant que je pusse en tirer une réponse raisonnable. Elle continuait à gémir, et disait de temps en temps : — Ne me quittez pas, Jack, ne me quittez pas ! — Enfin, elle tomba dans une sorte de sommeil causé par l'épuisement, et elle resta plus d'une heure dans cet état. Il était évident que l'individu qui s'était enfui avait voulu étouffer la pauvre femme, et quelques secondes de plus il y aurait probablement réussi.

Enfin la vieille Nanny s'éveilla, et se tournant vers moi, elle dit : — C'est Jack, n'est-ce pas ? je m'en doutais. O ma pauvre tête ! — Qu'est-il donc arrivé ?

— C'est ce que je venais apprendre de vous, la mère, — répondis-je, — mais d'abord je vous dirai

tout ce que j'en sais. — Et je lui fis le récit de tout ce qui venait de m'arriver, ce qui lui donna le temps de mettre quelque ordre dans ses idées.

— Oui, — dit-elle, — voilà ce que c'est. Je venais de me coucher, et je n'avais pas encore éteint ma chandelle, quand j'entendis du bruit à la porte comme si l'on tournait une clef dans la serrure. Au même instant un homme entra, mais il avait quelque chose sur la figure, ou il s'était noirci le visage. — Que venez-vous faire ici? — m'écriai-je. — Je viens chercher de la lumière, vieille femme, — répondit-il. — Je me mis à crier de toutes mes forces : — Au meurtre et au voleur! — Mais il se jeta sur moi, tandis que je voulais me lever, et il chercha à m'étouffer. Je ne me souviens pas d'autre chose jusqu'au moment où j'ai entendu votre voix. Je vous remercie, Jack, et que Dieu vous récompense, car si vous n'étiez pas venu à mon secours, je ne vivrais plus en ce moment.

Il me parut que les choses devaient s'être passées comme elle venait de me les raconter, et je lui fis quelques questions qui tendaient à découvrir qui était l'assassin. — Comment était-il vêtu? lui demandai-je.

— Je ne pourrais le dire positivement. Mais croirez-vous, Jack, qu'il m'a semblé qu'il portait l'habit des pensionnaires de l'hôpital? J'en suis même presque sûre. — Je crois avoir arraché un de ses boutons. Il me semble qu'il m'est resté dans la

main; — mais je puis me tromper, car je sens que j'ai l'esprit égaré.

Moi, je regardai comme très probable que Nanny ne se trompait pas. Je pris la chandelle, et cherchant sur le plancher, j'y trouvai un bouton semblable à ceux des habits des pensionnaires de l'hôpital. — Vous aviez raison, Nanny, — lui dis-je, — voici le bouton.

— Je ne puis parler davantage, Jack. — Vous ne me laisserez pas seule cette nuit, n'est-ce pas? non, non; j'en suis sûre.

— Je resterai près de vous, la mère; tâchez de dormir.

A peine Nanny avait-elle tourné la tête sur son oreiller, qu'avec la rapidité de l'éclair l'idée se présenta à mon esprit que ce devait être Spicer qui avait voulu commettre ce crime, et le motif qui me porta à l'en soupçonner, fut que le coup que j'avais reçu sur la bouche ne semblait pas avoir été porté par le poing d'un homme, et je songeai tout-à-coup à la manière dont Spicer avait remplacé la main droite qu'il avait perdue. D'ailleurs il était bon serrurier, et il pouvait, plus facilement que personne, avoir ouvert la porte de la maison à l'aide de quelque instrument. Je me rappelai aussi qu'il m'avait souvent fait des questions relativement à Nanny, et que, entre autres choses, il m'avait demandé si je croyais qu'il fût vrai, comme on le disait, qu'elle avait de l'argent; — circonstance à laquelle je n'avais jamais fait attention jusqu'alors.

Le jour parut avant que la vieille Nanny s'éveillât, et elle me sembla alors avoir recouvré toutes ses facultés. Je lui parlai des soupçons que j'avais conçus, et j'ajoutai que j'avais dessein de m'assurer, autant qu'il me serait possible, s'ils étaient fondés ou non.

— Et qu'en résultera-t-il? — demanda Nanny.

— Que, si nous pouvons prouver qu'il est coupable, il sera pendu comme il le mérite.

— Ecoutez-moi, Jack, vous ne ferez rien contre mon gré, j'en suis sûre; et je vous dirai que je ne ferai jamais une déposition en justice qui puisse le faire pendre, lui ou tout autre que ce soit. Si donc vous découvrez que ce soit lui, n'en dites rien à personne. Promettez-moi cela, Jack.

— Je ne puis vous le promettre positivement, la mère; il faut que j'en parle à Pierre Anderson.

— Il est inutile de lui en parler; mais si vous lui en parlez, que ce soit sous promesse de secret; sans cela je ne puis y consentir. Jack, Jack, souvenez-vous que mon pauvre fils a été pendu par ma faute; croyez-vous que je veuille faire encore pendre quelqu'un? Non, non; cet homme a peut-être eu une mère aussi folle que moi, et une indulgence excessive peut l'avoir porté au crime. — Il faut que vous fassiez ce que je vous demande, Jack; il le faut.

— Eh bien, la mère, je n'ai point d'animosité contre cet homme; et puisque vous lui pardonnez, je ferai ce qu'il vous plaira, et j'exigerai d'Anderson la même promesse. — Mais comment peut-on songer à venir voler une pauvre femme comme vous?

Comment se fait-il que le bruit coure que vous avez de l'argent?

— Court-il un pareil bruit, Jack?

— Oui, la mère; tout le monde le dit; pourquoi, je n'en sais rien; mais tant qu'on le supposera, vous serez exposée à de pareilles attaques. Si vous avez de l'argent, vous feriez mieux de le déposer en mains sûres, et de le faire savoir à tout le monde. — Dites-moi la vérité, la mère; avez vous de l'argent?

— Quel garçon vous êtes pour faire des questions, Jack! — Eh bien oui, j'ai de l'argent, — c'est-à-dire, j'en ai un peu, — très peu. Mais personne ne découvrira jamais où je l'ai caché.

— Mais on cherchera à le découvrir, comme cet homme l'a fait, la mère; et votre vie sera toujours en danger. Que ne le placez-vous entre les mains d'un homme sûr?

— D'un homme sûr! où en trouver aujourd'hui?

— Il y a M. Wilson, par exemple.

— Wilson! que savez-vous de lui, Jack, si ce n'est qu'il a le sourire sur les lèvres et la tête chauve? Vous êtes jeune, Jack, et vous ne connaissez pas le monde. — Non, non, mon argent est en sûreté où il est, et personne ne le trouvera jamais.

— Mais, en ce cas, qui pourra le trouver, quand... Je ne finis pas la phrase, car je voulais dire quand vous serez morte.

— Je sais ce que vous entendez, Jack. Vous voulez dire, qui le trouvera quand je serai morte. Vous avez raison, je n'y avais jamais pensé, et il

faut que je le donne à quelqu'un par testament. — Je n'y avais jamais songé, Jack, c'est la vérité, et je suis charmée que vous m'en ayez parlé. — Mais à qui puis-je confier ce secret ? — Puis-je me fier à vous, Jack? — puis-je m'y fier? — il me semble que je le puis; car mon argent sera pour vous après ma mort.

— A qui que ce soit que vous le destiniez, la mère, j'espère que vous pouvez vous fier à moi.

— Je le crois aussi. — Eh bien, je vous dirai où est mon argent, Jack; et cela vous prouvera que je vous le destine, car vous saurez seul où il est caché. — Mais, Jack, mon cher Jack, ne me volez pas comme a fait mon fils! — Ne me volez pas pour me laisser sans un farthing dans le monde; comme il l'a fait! — vous me le promettez?

— Je vous le promets, la mère; vous n'avez rien à craindre.

— C'est ce que vous dites, et c'est ce qu'il disait. Il a pleuré, il m'a fait des serments, et cependant il m'a tout pris; il a laissé sa mère sans un farthing.

— Eh bien, la mère, ne me dites rien; cela vous donnerait des inquiétudes: j'aime mieux ne pas le savoir; l'argent deviendra ce qu'il pourra.

— Non, non; je ne veux pas qu'il soit perdu. Je puis me fier à vous, et je vous dirai tout. — Mais d'abord, Jack, sortez de la maison, et assurez-vous bien que personne n'écoute à la porte ou à la croisée, car si quelqu'un l'entendait...! Examinez partout avec grand soin, et revenez ensuite.

Je fis ce qu'elle désirait, et quand je fus de retour, elle me dit d'approcher mon oreille de sa bouche, et me dit à voix basse : — Vous retirerez la plaque de la cheminée de la boutique ; vous ôterez les trois briques d'en bas, et en plaçant votre main dans le trou, vous y trouverez une petite boîte dans laquelle il y a quelque argent. — C'est bien peu de chose, Jack, presque rien ; mais cela pourra vous aider, et cet argent est à vous, après ma mort ; je vous le donne.

— Je vous remercie, la mère ; mais je n'ai pas le droit d'y toucher, même après votre mort, à moins que vous ne me le laissiez par testament.

— Vous avez raison, Jack. Eh bien, dites à Anderson de venir me voir, et je le prierai d'écrire mon testament. Mais je ne lui dirai pas où est mon argent. Je lui dirai seulement que je vous donne tout ce qui m'appartiendra que je mourrai. Il s'imaginera que je parle de la boutique et des jolies choses qui s'y trouvent. — Cette idée la fit sourire un instant.

Il était alors grand jour, et Nanny m'ayant dit qu'elle allait se lever, et qu'elle ferait mettre avant la nuit un bon cadenas à sa porte dans l'intérieur, je lui fis mes adieux, et me retirai.

CHAPITRE XL.

Prouvant combien il est avantageux d'avoir des protecteurs.

Je quittai la vieille Nanny, et j'arrivai chez ma mère à temps pour déjeuner. Je ne la trouvai pas de très bonne humeur : il était évident que quelque chose l'avait contrariée. Virginie me fit le meilleur accueil, mais elle était grave et taciturne. Ma mère n'ouvrit la bouche qu'une seule fois pendant le déjeuner, et ce fut pour me dire :

— Eh bien! Tom, vous avez reconnu ce que c'est que de vouloir se marier par amour. Je voudrais seulement que ce fût une leçon pour les autres.

Je ne fis aucune réponse à cette attaque évidemment dirigée contre Virginie aux dépens de ma sensibilité. Bientôt après, ma mère sortit pour aller surveiller ses ouvrières, et nous laissa seuls, ma sœur et moi.

— Tom, — dit Virginie, — j'espère que vous êtes à peu près consolé de votre désappointement; je vous assure que j'ai bien souffert pour vous; et vous ayant dit cela, je ne reviendrai plus sur ce sujet. Bannissez-la de votre souvenir le plus tôt possible.

— Soit, ma chère Virginie. Mais vous avez l'air bien sérieux, et ma mère est évidemment de mauvaise humeur. Expliquez-moi tout cela.

— Rien n'est plus facile. J'ai fait une cruelle bévue : j'étais si fatiguée de la conduite de ma mère à mon égard, que je me suis hasardée d'écrire, à son insu, à lady Hercule, en réclamant sa protection et son influence pour m'obtenir près de quelque dame une place de demoiselle de compagnie ou de lectrice. Il paraît que les offres de services de sa seigneurie n'étaient pas très sincères, quand nous eûmes une entrevue avec elle; dans tous les cas, sa réponse ne fut rien moins que satisfaisante, et malheureusement elle l'adressa non à moi, mais à ma mère. Vous ne pouvez vous faire une idée de l'indignation dont elle fut transportée après avoir lu cette lettre, et elle n'a cessé depuis ce temps de m'accabler de reproches pour avoir écrit ainsi sans la consulter, et l'avoir exposée par là à une pareille mortification. Je regrette certainement de l'avoir fait. Quant à la réponse de sa seigneurie, j'aurais été, quant à moi, plus disposée à en rire qu'à m'en piquer; cependant elle a été pour moi une source de désagréments, car ma mère ne peut pas me dire un mot sans revenir sur ce sujet.

— Avez-vous la lettre de lady Hercule ?

— J'en ai une copie que j'avais faite dans l'intention de vous l'envoyer la première fois que je vous écrirais. Si vous voulez attendre une minute, je vais aller la chercher.

Quand elle revint, elle me remit la copie de l'épître en question, et j'y lus ce qui suit :

« Mistress Saunders,

» J'ai reçu une lettre de votre fille; je présume qu'elle m'a été envoyée comme un échantillon de son écriture, autrement il eût été de votre devoir de m'écrire vous-même. Je vous ai dit, quand je vous ai vue à Greenwich, que vous donniez à votre fille une éducation au-dessus de sa condition, et je le répète encore. Je n'accorde ma protection qu'à ceux qui ne cherchent pas à s'élever au-dessus de leur état, comme je vois avec regret que bien des gens veulent le faire à présent. Néanmoins, comme je vous ai dit que j'emploierais mon influence en faveur de votre fille, attendu que vous vous êtes bien et décemment conduite quand vous étiez ma servante, j'ai pris des informations parmi mes connaissances, et je vois qu'il est possible que je puisse la placer comme — sous-femme de chambre — chez mon amie lady Towser. Je dis, — il est possible, — car je ne suis nullement certaine qu'elle soit en état de remplir toutes les fonctions de cette place, et il y a un grand nombre de demandes pour l'obtenir. La note ci-jointe, écrite par lady Towser, vous donnera une idée des devoirs dont elle aura à s'acquitter.

» Le matin, — se lever à six heures, et entrer en souliers de lisières et décemment vêtue dans la chambre de lady Towser, et rester près de son lit

pour lui présenter son émulsion, dans le cas où elle serait attaquée, en s'éveillant, de sa quinte de toux. — A neuf, aider la femme de chambre de lady Towser à s'habiller, et l'accompagner dans la chambre de lady Towser pour obéir à tous les ordres qui lui seront donnés. — Déjeuner dans la chambre de la femme de charge. — Après le déjeuner, aider la chambrière à épousseter les ornements des salons, etc. — Les mercredis et les samedis, laver, peigner et examiner les chiens; les autres jours, les peigner et les examiner seulement. Nettoyer les cages et perchoirs du macaw, du cockatoo, du perroquet, des serins et des autres oiseaux, et leur donner de l'eau et de la nourriture. Porter aux chiens leur dîner, et les empêcher de se battre en le mangeant. Après le dîner des chiens, faire une lecture à lady Towser, si elle en reçoit l'ordre, sinon raccommoder, blanchir et repasser les dentelles et le linge fin de lady Towser et de sa femme de chambre. — Après le dîner, aider la femme de charge dans ses différents ouvrages; raccommoder le linge avant qu'il soit blanchi; brosser et friser les perruques de lady Towser. — Si le temps est beau, promener les chiens, et veiller particulièrement à ce qu'ils ne fassent pas de connaissances.

» Le soir, — faire une lecture à lady Towser; écrire sous sa dictée; examiner les mémoires; tenir un compte général des dépenses. — S'il n'y a pas autre chose à faire, se rendre utile dans la chambre de la femme de charge, et obéir à ses ordres et à

ceux de la femme de chambre. Aux approches de la nuit, veiller à ce qu'il y ait de l'eau chaude pour les pieds de lady Towser; attendre dans sa chambre qu'elle vienne se coucher, lui laver les pieds, et lui couper les cors, si elle en reçoit l'ordre. — Faire une lecture à lady Towser jusqu'à ce qu'elle s'endorme, ou, si elle n'est pas requise de le faire, rester jusqu'à ce qu'elle soit sûre que lady Towser soit endormie.

» Les seuls points sur lesquels je doute de la capacité de votre fille, c'est pour laver, peigner et examiner les chiens et couper les cors. Mais comme on n'aura besoin d'elle que dans un mois, elle a le temps de s'y exercer. Le premier article ne peut offrir beaucoup de difficulté; et quant au second, comme tous les gens de votre condition ont toujours beaucoup de cors, elle peut pratiquer sur les vôtres et sur ceux de son père; d'ailleurs, il ne peut manquer de cors parmi les pensionnaires de l'hôpital de Greenwich. Je suis chargée de vous dire que lady Towser ne donne pas de gages pendant la première année, et qu'il faut que votre fille ait toujours une mise décente, afin de pouvoir se montrer quand il y aura compagnie. — Si cette offre ne vous convient pas, je ne puis rien faire de plus. La difficulté de placer des protégés augmente tous les jours. Ayez soin de me répondre.

« Virginie Hauwking Tréfylyan.

« *P. S.* Je terminais la lettre, quand lady Scrim-

mage est entrée chez moi. Elle m'apprend que lady Towser a trouvé une personne qui lui convient. Par conséquent, il ne vous reste aucun espoir pour cette place. J'ai fait ce que j'ai pu. Cependant lady Scrimmage me dit qu'elle croit pouvoir, à ma recommandation, faire quelque chose pour vous à Greenwich, attendu qu'elle a donné sa pratique, qui est considérable, à une marchande de modes très respectable et très achalandée de ce bourg, et qui porte le même nom que vous. Il serait du plus grand avantage pour votre fille d'être placée chez elle comme apprentie, ou en quelque autre qualité semblable. C'est une occasion qu'il ne faut pas laisser échapper. J'ai donc prié lady Scrimmage d'écrire sur-le-champ, et j'espère que, grâce à ma protection, votre fille se trouvera placée d'une manière digne d'envie. »

— Ce *post-scriptum* est admirable, — dis-je à ma sœur, — et il aurait dû mettre ma mère de bonne humeur. Ne l'appelle-t-on pas une marchande de modes très respectable et très achalandée ?

— Sans doute, — répondit Virginie; — mais quand ma mère est arrivée à l'endroit de la lettre où lady Hercule emploie le mot servante, elle n'a jamais voulu en finir la lecture. Elle a reçu depuis ce temps un billet de lady Scrimmage, qui prie ma mère de me recevoir chez elle sous une qualité ou une autre, ajoutant par *post-scriptum* : « Vous savez que vous n'êtes pas obligée de la garder plus longtemps qu'il ne vous conviendra. Il est fort aisé de la

congédier sous prétexte de paresse ou d'impertinence ; mais je désire obliger lady Hercule ; ainsi, dans tous les cas, écrivez que vous essaierez ce qu'elle peut faire. »

— Et qu'a répondu ma mere?

— Elle ne m'a pas montré sa réponse; mais, d'après sa conversation, je crois qu'elle a écrit à ces deux dames d'un ton très hautain, et qu'on appellera sans doute très impertinent; et à sa lettre pour lady Scrimmage, elle a joint son mémoire, sur lequel rien n'a été payé depuis trois ans. Je regrette que ma mère ait été tourmentée de cette manière. Mon père, à qui j'ai fait part de tout ce qui s'est passé à ce sujet, m'a dit que ma mère avait été fort maltraitée par lady Hercule; mais qu'elle avait étouffé son ressentiment, à une époque où la fortune lui était moins favorable, dans l'espoir que la protection de cette dame pourrait être utile à ses parents.

— Tout cela est vrai; je me souviens que mon père m'a raconté toute cette histoire. Quoi qu'il en soit, je présume que ma mère, à présent qu'elle peut le faire sans danger, n'a pas manqué de leur faire voir qu'elle peut se passer de leurs services.

— J'en suis bien convaincue; j'espere seulement que son indignation contre les gens du grand monde la portera à ne plus les courtiser comme elle le faisait, et à renoncer à ses idées ridicules de me marier à un homme de condition. Après tout, elle a sincèrement mon bonheur à cœur, et quoiqu'elle

se trompe sur le moyen de l'assurer, je ne puis que sentir qu'elle n'agit que par amour pour moi.

Notre conversation tomba ensuite sur Jeannette, dont je pouvais alors parler avec calme ; après quoi je lui racontai ce qui m'était arrivé pendant la nuit, et je lui fis part de mon intention de consulter à ce sujet mon père et Anderson.

Virginie m'ayant quitté pour aller aider sa mère, je me rendis à l'hôpital, et ayant trouvé mon père, je le priai de m'accompagner dans la chambre d'Anderson, ayant quelque chose à leur communiquer à tous deux. Chemin faisant, j'aperçus Spicer assis sur un banc, le pied placé sur une pierre, et se frottant légèrement le genou d'une main, comme s'il en eût souffert. Il se retourna et nous aperçut. Je m'approchai de lui, et il laissa voir quelque confusion en me disant : — Ah! c'est vous, Tom? Je ne vous savais pas à Greenwich.

— J'y suis arrivé hier soir, et il faut que j'en reparte bientôt. — Mais vous êtes-vous blessé?

— Blessé? non. Comment me serais-je blessé? Et se levant, il marcha à côté de nous, comme s'il n'eût pas souffert.

Je regardai son habit, et je vis que le troisième bouton du côté droit y manquait.

— Vous avez perdu un bouton, Spicer, — lui dis-je.

— C'est vrai, — répondit-il; — et comme nous arrivions à la porte de la chambre d'Anderson, nous lui fîmes nos adieux et nous y entrâmes.

Anderson était chez lui, et dès que la porte fut fermée, je fis le récit de tout ce qui m'était arrivé la nuit précédente, en exprimant ma conviction que Spicer était l'auteur de cette tentative de meurtre; et à l'appui de mon opinion, je rappelai à mon père le bouton qui manquait à l'habit de Spicer, et je montrai celui que Nanny avait arraché.

— C'est quelque chose de plus qu'un soupçon, — dit Anderson; — mais si, comme vous le dites, la vieille Nanny ne veut pas faire une déposition contre lui, je ne vois pas ce qu'on peut faire. — Ne disiez-vous pas qu'elle désire me parler?

— Oui, et je voudrais réellement que vous la vissiez plus souvent.

— Eh bien, — dit Anderson, — j'irai la voir, Tom; mais pour vous parler franchement, je ne crois pas lui être d'une grande utilité. J'ai été la voir plusieurs fois. Elle bavarde tant qu'on le veut; mais si on lui parle de choses sérieuses, elle fait la sourde oreille. Il y a bien peu de chose à gagner, quand on a à combattre une avarice enracinée. C'est un vice qui devient si dominant, surtout dans la vieillesse, qu'il absorbe tous les autres sentiments. Je désire pourtant, comme c'est le devoir d'un chrétien, lui faire sentir sa véritable situation. La pauvre créature est, comme moi, à peu de distance de sa tombe, et quand elle y sera une fois, il sera trop tard. J'irai la voir, Tom, et je me trouverai heureux si, avec l'aide de Dieu, je puis lui être utile.

Nous quittâmes alors Anderson, et mon père

revint avec moi chez ma mère. Nous eûmes une longue conversation relativement à ma sœur et à mes propres affaires. J'avais eu dessein de rester quelques jours à Greenwich, mais c'était la première fois que je m'y trouvais depuis la perfidie de Jeannette; tout ce que j'y voyais me rappelait son souvenir, ce qui faisait que tout m'y paraissait odieux, et je tombai dans la mélancolie. Ma mère était de très mauvaise humeur, ma sœur fort loin d'être gaie, et le troisième jour ayant reçu une lettre de Bramble qui me mandait qu'il était de retour à Deal, et que le vent ayant déjà tourné à l'est, les pilotes parlaient déjà de se remettre en mer, je m'en fis une excuse pour partir, et pour la première fois je quittai Greenwich sans regret.

CHAPITRE XLI.

Dans lequel il est prouvé que les marins ont des idées très justes sur la métempsycose.

Le lendemain de mon retour à Deal, Bramble et moi nous nous mîmes en mer avec trois autres pilotes pour chercher l'occasion d'exercer notre profession. Le second jour, nous étions par le travers de Ram Head, quand un autre bateau pilote qui venait de Plymouth se trouva à peu de distance de nous. Ceux qui étaient à bord agitèrent leur chapeaux et arrivèrent pour nous parler. Nous mîmes en panne pour les attendre.

— Savez-vous les nouvelles? — s'écria l'un d'eux.

— Non.

— Lord Nelson a battu les flottes française et espagnole.

— Charmé de l'apprendre. — Hourra!

— Mais lord Nelson a été tué.

Lord Nelson tué! — Cette nouvelle fut répétée de bouche en bouche, et un silence général s'ensuivit. Les autres pilotes serrèrent le vent, et s'éloignèrent sans en dire davantage, tandis qu'aucun de nous ne pensait à leur faire d'autres questions. La sensation

que cet événement fit éprouver dans tout le pays se communiqua également à des hommes qui gagnaient leur pain sur un bateau, et nous restâmes quelque temps sans parler.

— Qu'en pensez-vous, mes amis? — dit enfin Bramble, qui fut le premier à rompre le silence; — toucherons-nous à Cawsand pour y acheter un journal? Quant à moi, je n'aurai pas de repos avant de savoir toute l'histoire.

On y consentit à l'unanimité. Aucun des pilotes ne songea en ce moment à chercher des bâtiments pour les conduire, et gagner ainsi du pain pour leur famille. Quand le pays décerna des funérailles publiques à notre héros, il ne lui paya pas un tribut de reconnaissance plus sincère que ne le firent en ce moment cinq pilotes sur leur bateau. Nous obtînmes aisément un journal à Cawsand, et après avoir bu quelques pots de bière en le lisant, nous retournâmes à bord, et nous fîmes voile vers l'entrée du canal Britannique. Il est à peine besoin de dire que la relation du dénouement de nos triomphes sur mer et de la mort de Nelson fut un sujet de conversation pour plus d'un jour. Le troisième, nous nous séparâmes, ayant rencontré des bâtiments retenus par le vent qui avaient besoin de pilotes. Celui que je me chargeai de conduire était un bâtiment de la Compagnie des Indes occidentales, ayant une forte cargaison de rhum et de sucre, et faisant partie d'un convoi qui louvoyait à l'entrée du canal. Nous étions à quelque distance des côtes

d'Angleterre, et le capitaine était à côté de moi avec un passager près de la lisse de couronnement.

— Que pensez-vous du temps, pilote? — me demanda le capitaine.

— Je crois, capitaine, que nous aurons un changement de vent et de la pluie, avant douze heures d'ici.

— Je pense de même. Ce nuage qui se forme au sud-ouest nous l'annonce; et voyez-vous en outre ces mouettes qui touchent l'eau de leurs ailes?

— Où sont-elles? — demanda le passager, créole âgé d'environ vingt ans, et ayant des cheveux crépus.

— Là-bas, en arrière, — répondit le capitaine en s'éloignant.

Le passager descendit sous le pont, et revint bientôt avec un fusil de chasse à deux coups.

— Il y a long-temps que je désire tuer un de ces oiseaux, — dit-il, — et maintenant qu'ils sont si près, je crois pouvoir en abattre un.

Il leva son fusil plusieurs fois sans faire feu, et le capitaine, s'étant aperçu de son intention, accourut à lui, et lui saisit le bras à l'instant où il couchait en joue une mouette.

— Je vous demande pardon, monsieur Higgins; mais je dois réellement vous prier de ne pas tirer sur ces oiseaux.

— Pourquoi non?

— Parce que je ne puis le permettre.

— Quel droit avez-vous de me le défendre? — — répliqua le jeune homme, rouge de colère, — ces oiseaux ne sont pas sur votre connaissement, je suppose?

— Non, monsieur, mais je vous dirai franchement que je ne voudrais pas en tuer un pour cent livres sterling. — J'aimerais presque autant tirer sur un de mes semblables.

— Ce peut être votre opinion, mais ce n'est pas la mienne.

— Quoi qu'il en soit, monsieur, comme c'est une chose qui porte malheur, pour ne rien dire de plus, vous m'obligerez en cédant à ma demande.

— Quelle folie! — Par égard pour quelque idée superstitieuse!

— Nous ne sommes pas encore dans le port, monsieur Higgins, et j'insiste pour que vous ne tiriez pas sur ces oiseaux. C'est avec ma poudre que vous avez chargé votre fusil, et je n'entends pas qu'elle serve à cet usage.

Pendant cette conversation, je remarquai que plusieurs matelots étaient venus sur l'arrière, et quoiqu'ils gardassent le silence, il était évident qu'ils pensaient comme le capitaine. Je savais que les marins avaient une sorte de respect superstitieux pour ces oiseaux, mais je n'en avais jamais vu un exemple si frappant.

En ce moment, le lieutenant, qui était derrière le passager, fit signe au capitaine de se retirer du côté de l'avant. Dès qu'il fut à quelque pas, le créole

leva encore son fusil pour tirer, mais au même instant deux matelots le saisirent chacun par un bras.

— Vous ne tirerez pas sur ces oiseaux, monsieur, — dit l'un d'eux.

— Drôle que vous êtes, je vous enverrai dans le corps les deux charges de mon fusil, si vous ne vous retirez pas.

— Vous n'en ferez rien. — Vous n'êtes plus ici au milieu de vos nègres, mon maître; et puisque vous m'avez menacé, je vous ôterai votre fusil.

Il s'ensuivit une courte lutte, pendant laquelle les deux coups partirent en l'air. On arracha le fusil des mains du créole; on l'emporta sur l'avant, et je ne le revis plus. Le créole descendit dans sa chambre, écumant de rage.

Le capitaine étant revenu près de moi, je lui dis que je ne me figurais pas que les matelots eussent un tel respect pour les mouettes, et qu'il me semblait qu'ils avaient poussé les choses un peu trop loin.

— Vous pouvez penser ainsi, pilote, — répondit-il; — mais quand je vous aurai dit que je crois fermement que ces oiseaux valent tout autant que nous, vous ne serez pas surpris que....

— Valent autant que nous! — Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que je crois qu'ils ont été autrefois des marins comme nous; ils sont maintenant les amis des marins, et ils viennent les avertir de

l'approche des tempêtes; et je puis vous raconter un fait qui est arrivé dans les Indes occidentales, et qui prouve qu'on ne peut les tuer de gaieté de cœur, sans que ceux qui le font, ou qui le permettent, en soient punis. Je n'y avais jamais cru jusqu'alors; mais le vieux Mason, qui est à présent sur mon bord, faisait partie de l'équipage du bâtiment sur lequel cette aventure a eu lieu.

— Je serais charmé d'en entendre le récit.

Je ne puis vous le faire en ce moment, car il faut que j'aille tâcher d'apaiser ce freluquet de créole. Ma cargaison de sucre lui appartient, et il pourrait me faire une querelle avec les armateurs de manière à me faire perdre le commandement de ce bâtiment. Et pourtant, vous l'imagineriez-vous? ce jeune fou, qui ne veut pas croire ce qu'on lui dit de ces oiseaux, croit fermement à l'*Obi* des nègres!

Il me parut que l'une de ces deux superstitions n'était pas plus ridicule que l'autre; mais comme j'avais toujours trouvé qu'il était inutile de raisonner sur de pareils sujets, je gardai le silence, et le capitaine descendit sous le pont pour travailler à calmer M. Higgins.

Le quart de huit heures à minuit était bien avancé, et tous les passagers s'étaient retirés dans leurs chambres, quand le capitaine reparut sur le pont.

— Eh bien, — me dit-il, — j'ai raconté à M. Higgins l'histoire dont je vous ai parlé, et comme un bout d'*Obi* s'y rattachait, il n'a pu se dispenser de la

croire; et non seulement nous sommes réconciliés, mais il m'a remercié de ne pas lui avoir permis de tirer sur les mouettes. — A présent je vais vous faire le récit des faits, tels qu'ils se sont passés.

— Un schooner allait avec une cargaison de sucre et quelques passagers des îles Vierges à Antigoa, où mon bâtiment était à l'ancre; il avait à bord un beau jeune homme nommé Shedden, et entre autres passagers, une vieille négresse, qui, partout où elle avait résidé, avait toujours été considérée comme une femme *Obi*. Je l'ai vue par la suite, et jamais je n'ai vu une telle complication de rides que celles dont elle était couverte depuis le front jusqu'aux pieds, tandis que sa tête était revêtue de laine blanche comme la neige. Ce schooner fut surpris par un calme comme il venait de perdre de vue les îles Vierges, et, comme le hasard le voulut, quelques mouettes voltigeaient autour du bâtiment. Shedden n'eut pas de cesse qu'il n'eût son fusil pour en tirer quelques unes. La vieille négresse était assise près de la lisse de couronnement; elle le vit son fusil à la main, mais elle ne dit rien; enfin il fit feu, et trois mouettes tombèrent.

— Il en a abattu trois! — crièrent quelques autres passagers.

— Combien? — demanda la vieille négresse en relevant la tête; — ne dites-vous pas *trois?* Eh bien, comptez les requins qui vont arriver!

— Compter les requins! — répéta Shedden en riant; — à quoi bon les compter, la mère? il y en a toujours un grand nombre.

— Je vous dis qu'il n'en sera envoyé que trois, — répliqua la vieille en laissant retomber sa tête sur sa poitrine.

Les nègres qui étaient à bord, et dont la plupart étaient esclaves de M. Shedden, parurent fort inquiets, car ils savaient que la vieille Etau ne disait jamais rien sans bonne raison. Environ dix minutes après, trois énormes requins rôdaient autour du bâtiment, montrant leurs nageoires au-dessus de l'eau.

— Sur ma foi, voilà les trois requins! — dirent quelques passagers.

— Sont-ils arrivés? — demanda Etau en relevant sa tête.

— Oui, la mère, oui; et ils sont d'une belle taille, — lui répondit-on.

— En ce cas, *trois* hommes sont condamnés, — ajouta la vieille négresse; — et je vous dis que nous resterons ici, que la mer sera immobile, et que le vent ne soufflera point, avant que les trois requins aient eu leur proie. — Oui, trois hommes sont condamnés.

Les passagers furent plus ou moins alarmés suivant qu'ils avaient plus ou moins de foi en la vieille Etau. Cependant, tous allèrent se coucher en bonne santé et se levèrent de même le lendemain matin.

Mais il n'y avait pas un souffle de vent ; la mer était unie comme une glace, et le bâtiment était au même endroit qu'au commencement de la nuit, à un mille du récif, sur environ six brasses d'eau, au fond de laquelle on voyait les rochers de corail aussi distinctement que s'ils eussent été à fleur d'eau : mais ce qui causa le plus d'alarmes, c'est qu'on voyait encore les trois requins nager lentement autour du bâtiment. Pendant toute cette journée il y eut un calme plat, et la chaleur était insupportable, quoiqu'on eût tendu des bannes. La nuit arriva, et l'équipage conçut plus d'inquiétude. On fit force questions à la vieille Etau, mais elle fit toujours la même réponse : — Trois hommes sont condamnés.

Les passagers et l'équipage était alors sérieusement alarmés, et ils se couchèrent avec de fâcheux pressentiments, le cours ordinaire des éléments semblant arrêté jusqu'à ce que la prophétie fût accomplie. Car vous savez, pilote, qu'il y a toujours une petite brise régulière au lever et au coucher du soleil; mais en cette occasion, la brise de terre ne faisait que longer les côtes, et quand elle venait du large, elle s'arrêtait invariablement à deux ou trois milles du schooner. Vers minuit, il y eut du mouvement sur le pont; on apprit que M. Shedden venait d'être attaqué de la fièvre jaune; et bientôt après, il en fut de même d'un matelot de l'équipage et d'un des esclaves noirs de M. Shedden. La fièvre ne fit pas d'autres ravages; elle ne se communiqua

à aucune autre personne. On la combattit par tous les moyens d'usage, mais inutilement; avant le lever du soleil, ils étaient tous trois dans le délire. Le calme continua pendant toute la journée, et pendant toute la journée on vit encore les trois requins autour du bâtiment. Pendant la nuit, un peu avant une heure, M. Shedden, en proie au plus violent délire, sauta à bas de son lit, monta sur le pont, et se jeta dans la mer avant que personne eût le temps de le retenir. La vieille Etau, qui ne bougeait jamais de l'endroit où elle était assise, s'écria : —Un! — et au même instant le matelot chargé de ce soin, et qui ne savait pas ce qui venait de se passer, frappa une heure. Pendant le reste de la matinée, on ne vit plus que deux requins. Vers midi, le matelot mourut. On le jeta par-dessus le bord, un requin s'en saisit, et la vieille Etau s'écria : — Deux! — Une heure après le nègre eut le même sort. Il fut jeté à la mer, emporté par le dernier requin, et la vieille négresse s'écria : — Trois! — La dette est payée.

Eh bien, on s'attroupa autour de la négresse pour savoir ce qu'elle aurait à dire; on lui demanda si tout était fini et quand on aurait du vent. Elle répondit : — Quand trois oiseaux sortiront de la mer pour remplacer ceux qui ont été tués.—Car, voyez-vous, pilote, quand une moutte est tuée à bord d'un bâtiment, il faut qu'un de ceux qui s'y trouvent meure et soit jeté à la mer pour remplacer celui qui a été tué. Eh bien, quelques heures après, on

vit tout-à-coup trois mouettes voler autour du schooner et mouiller leurs ailes dans l'eau; et quand on l'apprit à Etau, elle dit : — A présent vous aurez assez de vent et de lames pour vous dédommager du calme. — Et elle ne se trompait pas, car ils furent assaillis par un terrible ouragan, et ils arrivèrent à Antigoa, vent arrière, à mâts et à cordes, les plats-bords enlevés, complétement désemparés. — J'y étais à cette époque, et le vieux Mason, qui me raconta cette histoire, me pria de le prendre sur mon bord, attendu qu'il ne voulait plus servir sur ce schooner. A présent, je vous laisse à juger si, sachant que c'était un fait, je n'ai pas eu raison d'empêcher M. Higgins de tirer sur des mouettes.

— Sans doute, — répondis-je; — et avec un tel *fait* devant les yeux, j'aurais agi de même.

M. Higgins ne s'étant hasardé à tuer aucun de ces réceptacles pour les âmes des marins trépassés, nous arrivâmes aux dunes sans accident. Là, je laissai le bâtiment sous les soins d'un pilote de la Tamise, car les bâtiments que Bramble et nos compagnons conduisaient étaient tous frétés pour les dunes; ils y arrivèrent presque en même temps que moi, et nous étions convenus de retourner sur-le-champ à l'entrée du canal pour chercher le reste du convoi. Nous partîmes donc le lendemain matin, au grand mécontentement de Bessy, qui nous dit que nous ne revenions au logis que pour en sortir. Je dois dire ici que depuis l'explication que nous avions eue, notre intimité était devenue plus étroite, et quoique

je crusse fermement que je n'aurais jamais pour elle que les sentiments d'un frère, j'étais charmé et touché des marques de bonté et de compassion qu'elle ne cessait de me donner.

—

CHAPITRE XLII.

Ouragan. — Naufrage. — Courage et dévouement de Bessy.

Nous étions arrivés à la hauteur du Start, quand le ciel prit un air menaçant. C'était l'époque des vents de l'équinoxe, et nous eûmes une consultation pour savoir si nous entrerions à Torquay ou si nous retournerions à Deal.

Bramble fit observer que, comme l'ouragan qui commençait durerait, suivant toutes les probabilités, au moins trois jours, il pensait qu'il était inutile de rester tout ce temps à Torquay, où nous serions obligés de dépenser notre argent, et qu'il valait mieux retourner à Deal chacun chez nous. Cette remarque décida l'affaire, et vers le soir nous tournâmes le cap pour remonter le canal en longeant la côte. Le vent était alors sud-sud-ouest, mais il variait de temps en temps d'un ou deux quarts. Le ciel s'était couvert d'une masse de nuages noirs qui descendaient si bas, qu'il semblait presque reposer sur l'eau; et le vent faisait entendre par intervalles ce sifflement particulier qui est toujours l'annonce d'un ouragan. Quand la nuit tomba, nous prîmes tous les ris à nos voiles, et tandis qu'un de nous était au

gouvernail, les autres, leurs jaquettes de pilotes bien boutonnées, étaient appuyés contre le platbord. quelques uns fermant les yeux, comme pour inviter le sommeil, d'autres examinant les vagues qui dansaient et s'élevaient du côté du vent, comme si elles eussent voulu se jeter sur notre bord. Mais nous n'avions aucune crainte, car notre esquif était un des meilleurs qui aient jamais flotté sur l'eau, et nous éprouvions la même sécurité que si nous eussions été sur un bâtiment à trois ponts. A mesure que la nuit avança, le vent augmenta et la mer devint plus houleuse; les éclairs perçaïent les épais nuages, et nous pouvions un instant entrevoir l'horizon. Tout était menaçant; cependant notre esquif, avec un vent largue de deux quarts, s'élançait en avant, tantôt s'élevant sur le haut des vagues comme un oiseau de mer, tantôt tombant dans le creux des lames, comme s'il n'eût craint de leur part aucune tentative pour le submerger. Nous continuâmes à courir ainsi toute la nuit, le vent prenant une nouvelle force à chaque instant, les vagues s'élevant à une grande hauteur et déferlant ensuite d'une manière terrible, et souvent si près de nous, que nous nous serrions les uns contre les autres le dos tourné au vent, pour empêcher une masse d'eau de remplir notre bateau.

— Le jour paraîtra bientôt, — dit un de nos compagnons.

—Et nous en aurons besoin pour aborder au ri-

vage par un pareil temps, — ajouta un autre; — mais nous aurons encore pire avant le jour.

— Comptez que cet ouragan ne fera pas peu de mal, — dit Bramble, — et que nos côtes seront couvertes de débris. Tout bâtiment qui est maintenant sous voiles entre les deux rives du canal Britannique, n'a guère de chance d'échapper à une mer si forte. J'aime mieux être sur cet esquif qu'à bord de tout autre bâtiment qui soit dans le canal.

— Et moi, — répliquai-je, — j'aimerais mieux être à terre que sur l'un ou l'autre.

— Quant à cela, Tom, — dit un des pilotes, — je vous crois sans peine.

Quand il fit grand jour, la côte sous le vent offrait un spectacle terrible, battue, comme elle l'était, par un furieux ressac qui lançait des flots d'écume jusqu'à mi-hauteur des rochers blancs s'élevant comme des tours; car nous n'étions qu'à deux heures de la marée haute. Les lames étaient alors de vraies montagnes, et de petites vagues y étaient creusées par la force du vent, qui couvrait entièrement d'écume toute l'étendue de la mer. Par notre bossoir du vent, un bâtiment qui avait perdu son mât de misaine, tanguait lourdement et semblait de temps en temps presque englouti sous les flots courroucés. Son destin était décidé, car il avait sous le vent les rochers de South Foreland, et par notre bossoir sous le vent la côte en pente de Deal.

— Nous aurons un abordage difficile, mes amis, — dit Bramble, — et pourtant il faut l'essayer. Je

vais allumer ma pipe. — J'espère que ce ne sera pas la dernière.

Quoique ces mots n'eussent pas été prononcés d'un ton sérieux, tous nos cœurs, je crois, y répondirent en partageant le sentiment qu'ils exprimaient; car le danger devenait à chaque instant plus imminent, et nous savions quel terrible ressac il devait y avoir alors sur cette côte sablonneuse. Cependant nous en approchions rapidement, nous étions près du phare flottant, et il ne restait pas un seul bâtiment dans la rade, tous avaient levé l'ancre et préféré se mettre en mer sous telles voiles qu'ils pouvaient porter. Enfin nous nous trouvâmes à deux encâblures du rivage, et même à cette distance, nous étions entouré de brisants; le ressac montait à une hauteur prodigieuse, et mugissait en se précipitant avec une vitesse effrayante, lançant l'écume jusqu'à la porte de la maison de Bramble, quoiqu'elle fût située à vingt ou vingt-cinq toises au-dessus de la hauteur qu'atteignaient ordinairement les vagues, même par un très mauvais temps. Alors nous amenâmes les voiles, et nous les arrimâmes dans le bateau; nous bordâmes nos avirons et nous nageâmes à scier (1), afin de nous maintenir contre la violence du ressac, qui nous aurait brisés sur la plage avant le moment favorable pour y aborder.

Tous mes lecteurs ne savent peut-être pas qu'il y a, même dans les vagues furieuses, une sorte de

(1) C'est-à-dire, nous ramâmes à reculer. (*Note du trad.*)

régularité ; c'est-à-dire qu'il arrive de temps en temps qu'une lame, — une maîtresse lame, comme on pourrait l'appeler, — de plus fortes dimensions que celles qui l'ont précédée, déferle sur la plage; après quoi, en surveillant bien le moment, on verra deux lames se rencontrer, — celle qui se retire et celle qui est sur le point de déferler,— et, se neutralisant ainsi, présenter, pendant quelques secondes, une eau tranquille, un acalmi. La meilleure manière d'accoster la terre est donc de choisir entre ces deux chances, et de se laisser entraîner par la maîtresse lame qui déferle sur la plage, ou d'attendre l'instant d'acalmi qui vient ensuite.

En général, on préfère ce dernier moyen, et pour une bonne raison; car, à moins que vous ne puissiez communiquer à votre esquif la même vitesse qu'à la maîtresse lame, vous vous en trouverez plus mal que si vous eussiez choisi tout autre moment pour accoster.

Le soin du gouvernail avait été confié à Bramble. Il m'ordonna de me placer sur l'avant avec la bosse, — une bonne glène de cordage, — et de me tenir prêt à sauter à terre avec la bosse, ou à la jeter à ceux qui pourraient s'y trouver, suivant que l'occasion le permettrait. Nos autres compagnons étaient assis sur les bancs, leurs longs avirons bordés, nageant à scier, et prêts à faire les plus grands efforts dès qu'ils en auraient reçu l'ordre.

Le danger que nous allions courir était évident pour la foule qui s'était amassée sur le rivage. Tous

les pilotes y étaient, prêts à nous secourir, s'il était possible; — les uns avaient des cordes au bout desquelles était attaché un crochet en fer, — d'autres se préparaient à s'élancer dans le ressac pour saisir l'esquif à son arrivée, ou, s'il le fallait, à se prendre tous par la main de manière à former une chaîne vivante que la vague, en se retirant, ne pût entraîner. — Plus loin les femmes et les enfants, leurs vêtements mis en désordre par l'ouragan furieux, une main appuyée sur leur chapeau, et se tenant de l'autre, soit au plat-bord ou au cabestan des bateaux qu'on avait tirés bien haut sur le sable, soit à quelque ancre dont la patte y était enfoncée, regardaient avec consternation et le cœur palpitant, la scène cruelle qu'ils avaient sous les yeux, et en attendaient le résultat avec inquiétude. Je ne tardai pas à reconnaître Bessy, qui était en avant de toutes les femmes.

Après peut-être deux minutes d'examen sérieux, Bramble donna l'ordre, et l'esquif s'élança vers le rivage avec la même vitesse que les lames, et, quoique enseveli dans l'écume, ne faisant pas une goutte d'eau.

— Maintenant, mes amis, force de rames ! — Il y va de la vie, — force de rames ! — s'écria Bramble, — tandis qu'une lame énorme arrivait comme si elle nous eût poursuivis. Tous lui obéirent; mais, au milieu de leurs efforts, l'aviron servant à gouverner se rompit, l'homme qui le tenait fut renversé, et sa chute empêcha son voisin de faire mouvoir le

sien. — Cet accident fut l'arrêt de notre destin. La lame se précipita sur nous, nous jeta par le flanc à la côte, et nous roulâmes plusieurs fois dans le ressac bouillonnant. Un cri se fit entendre, — un cri de terreur et de désespoir. — C'étaient les femmes qui le poussaient. — Je l'entendis pendant que la même lame m'entraînait en se retirant; une autre me reporta en avant; mais les hommes qui étaient sur le rivage ne manquaient ni d'activité ni d'énergie : ils firent une chaîne en se tenant par les mains, laissèrent la vague leur passer et repasser sur le corps, et ils me sauvèrent avec deux autres. Nous étions tellement épuisés que nous ne pouvions nous soutenir sur nos jambes. On nous traîna près des femmes, et l'on nous laissa à leurs soins. Bramble et quatre autres luttaient encore contre les flots. On réussit à en sauver deux; mais les hommes étaient épuisés par les efforts qu'ils avaient faits.

Quelques instants me rendirent assez de force pour me mettre à mon séant. Je m'aperçus qu'on n'agissait plus avec le même concert qu'auparavant. Dans le fait, plusieurs de ceux qui avaient sauvé les deux derniers avaient été sur le point de perdre leur propre vie dans cette tentative. Bessy était alors au milieu d'eux, gesticulant avec vivacité. Je vis Bramble flotter sur la surface du ressac; mais il ne fut plus question de former une chaîne pour tâcher de le sauver. Une lame qui le portait sur sa cime vint déferler sur la plage et l'entraîna en se retirant avec un amas de galets roulant confusé-

ment. Je le revis à l'instant où une autre lame de plusieurs pieds de hauteur allait déferler sur lui. — Je le crus perdu; mais Bessy, tenant en main une corde garnie d'un crochet de fer, s'élança vers lui quand la vague allait le couvrir, se jeta sur son corps, et tous deux disparurent sous cette montagne liquide. Un nouveau cri fut poussé par les femmes; mais les hommes restèrent paralysés. Ce moment de crise me rendit mes forces; je me levai, et je courus saisir le bout de la corde dont Bessy avait pris l'autre extrémité, et qui restait sur le sable. Quelques hommes vinrent à mon aide, nous halâmes la corde, et nous sentîmes qu'il y avait de la résistance à l'autre bout. Dès que la vague commença à se retirer, nous roidîmes à la hâte le mou de la corde, et nous la suivîmes. Nous trouvâmes Bramble et Bessy cramponnés à la corde. Bramble avait les deux mains serrées autour de la corde avec toute la force que donne la crainte de la mort; Bessy entourait de ses bras le cou de son père adoptif; tous deux étaient sans connaissance. En un instant il nous arriva du monde; on s'empressa de les mettre à l'abri de tout danger, et on les porta dans leur maison. On eut recours aux moyens ordinaires pour les rappeler à la vie, et ce fut avec succès. Cependant nous eûmes à regretter la perte de deux de nos meilleurs pilotes, qui coûtèrent bien des larmes à leurs femmes et à leurs enfants, et dont les corps ne furent jetés sur la côte que plusieurs jours après. Hélas! ils ne furent pas les seuls qui

causèrent des regrets. Plus de trois cents bâtiments périrent pendant ce fatal ouragan, et à peine se trouva-t-il un port de mer ou un hameau de pêcheur qui n'eût à regretter plusieurs victimes.

Soit que les femmes qui donnaient des soins à Bessy fussent plus actives que les hommes, soit parce qu'elle était plus jeune, et que son sang circulait plus rapidement, soit enfin parce qu'elle était femme, il est certain qu'elle recouvra la parole la première. La première question qu'elle fit fut : — Où est mon père? — Bramble ne parla point, mais il s'endormit dès qu'il fut rappelé à la vie. J'avais changé de vêtements, et j'étais près de lui depuis une couple d'heures quand il s'éveilla.

— Ah! est-ce vous, Tom? — Où est Bessy?

— Elle est au lit; mais elle va bien.

— Elle va bien! — Ah! oui, je me souviens. — Eh bien! Tom, n'est-ce pas un ange? Que Dieu la protége! Elle ne me doit plus rien à présent. — Il me semble que je me lèverais volontiers, Tom. — Je ne sais si j'ai cassé ma vieille pipe sur les sables. Regardez dans la poche de ma jaquette mouillée. — Mais dites-moi d'abord, Tom, sont-ils tous sauvés?

— Hélas non! Fisher et Harrison ont été noyés.

— J'en suis fâché. Je voudrais qu'ils eussent eu le même bonheur que nous. Fisher a sept enfants, et Harrison n'a-t-il pas une femme?

— Oui, et deux enfants.

— Pauvre femme! — Mais que la volonté de

Dieu se fasse! il donne et il reprend. Il faut que je me lève, Tom, et que j'aille voir Bessy.

J'aidai Bramble à s'habiller, et ensuite il entra dans la chambre de Bessy. Je le suivis jusqu'à la porte, et je m'y arrêtai.—Vous pouvez entrer, Tom, — me dit-il; — elle est sous ses couvertures jusqu'au menton, et elle dort profondément.

— Il y a plus d'une heure qu'elle est endormie — dit mistress Maddox; — la pauvre enfant! cela lui fera du bien.

Bramble baisa le front pâle de Bessy, mais sans l'éveiller. — Voyez, Tom, — me dit-il, — voyez cette peau lisse et transparente et ces jolis traits! voyez cette créature délicate! auriez-vous pensé qu'elle aurait fait ce qu'aucun homme n'osait essayer, — qu'elle aurait bravé les éléments furieux, — qu'elle leur aurait arraché leur proie? — Me serais-je imaginé, quand je la sauvai du naufrage dans son enfance, qu'elle me rendrait un jour le même service, et que le Seigneur aurait choisi un instrument si faible pour sauver un homme qui aurait péri sans son aide? Mais ses œuvres ne sont pas les nôtres, et il les opère comme il le juge à propos. Qu'il vous bénisse, ma Bessy, qu'il vous bénisse! et puisse votre bon cœur n'être jamais exposé, par la suite, à une pareille épreuve! — N'est-elle pas belle comme cela, Tom? — Juste comme une statue de marbre. Grâce au ciel elle n'est pas morte, elle n'est qu'endormie.

Bessy ne m'avait certainement jamais inspiré

tant d'intérêt. Il y avait une sorte de calme religieux sur sa physionomie, tandis qu'elle était couchée comme une statue sur un monument, paraissant à peine respirer. Quand je songeai au courage et au dévouement qu'avait montrés, quelques heures auparavant, cette forme alors presque inanimée, je me courbais sur elle avec admiration, et il me semblait que j'aurais pu m'agenouiller devant la châsse qui contenait une âme si noble et si énergique. Tandis que ces idées se présentaient à mon esprit, Bramble était à genoux, et faisait évidemment une prière. En se relevant il me dit : — Allons-nous-en, Tom ; c'est une jeune fille, et, si elle s'éveillait, elle pourrait être honteuse de voir des hommes près de son lit. — Mistress Maddox, avertissez-moi quand elle sera éveillée, et dites-lui que je suis venu la voir. — A présent, Tom, descendons ; je n'ai jamais tellement senti le besoin d'une pipe.

———

CHAPITRE XLIII.

Visite à l'hôpital. — Étrange découverte.

Au bout de quelques jours, Bramble et Bessy eurent recouvré la santé au point de pouvoir reprendre leurs occupations ordinaires. Cependant le premier ne montrait aucune envie de se remettre en mer, et les prières de sa fille adoptive contribuèrent à le retenir chez lui. Il n'en était pas de même de moi ; j'avais l'esprit agité, et il me fallait du changement. J'avais pour Bessy de l'estime et de l'admiration, mais ce n'était point encore de l'amour. Cependant je ne pouvais m'empêcher de me rappeler les paroles de Bramble : — Si une fille est obéissante et affectueuse, il y a tout à parier qu'elle sera une femme soumise et fidèle. — Je sentais qu'elle serait une excellente femme, et j'aurais désiré pouvoir arracher de mon cœur le souvenir de Jeannette, et y substituer l'image de Bessy. Nous étions restés près d'une semaine à la maison quand je reçus une lettre d'Anderson. Il m'apprenait qu'il avait été voir la vieille Nanny ; qu'elle avait fait son testament en bonne forme; qu'elle le lui avait confié, et qu'il la croyait plus disposée à l'écouter qu'elle ne l'avait

été jusqu'alors. Il ajoutait que mon père, ma mère et ma sœur se portaient bien, et que Spicer avait été obligé d'aller à l'infirmerie, ayant un abcès au genou, occasionné par une blessure négligée, et qu'on disait qu'il était fort mal, et qu'il faudrait probablement en venir à une amputation. Je fus convaincu que Spicer, en s'enfuyant précipitamment de la maison de Nanny, était tombé comme moi sur les grilles de fer qui avaient été laissées dans la rue, ainsi que je l'ai déjà rapporté, mais avec cette différence qu'il était tombé du côté vers lequel les pointes étaient tournées, et qu'une d'elles l'avait blessé au genou. J'appris encore par la même lettre qu'on venait de recevoir à l'hôpital plusieurs marins qui avaient perdu un bras ou une jambe à la glorieuse bataille de Trafalgar. Je résolus donc de monter à bord du premier bâtiment qui aurait besoin d'un pilote pour remonter la Tamise, afin de profiter de cette occasion pour mieux savoir tout ce qui se passait à Greenwich. Pendant que nous étions à souper, j'informai Bramble de mon intention.

— Vous avez raison, Tom, — me dit-il, — vous êtes jeune, et il vous faut de l'occupation. Quant à moi, j'ai dessein de passer quelque temps à terre. Je l'ai promis à Bessy; et comment pourrais-je refuser quelque chose à cette chère fille? Ce n'est pas que je veuille dire que je renonce tout-à-fait à ma profession de pilote, mais je sens que je ne suis plus aussi jeune que je l'ai été, et cette dernière affaire

m'a vieilli encore davantage, c'est la vérité. Il y a temps pour tout, et quand un homme a de quoi vivre, il doit savoir se contenter et ne pas courir de nouveaux risques. D'ailleurs, je ne puis supporter l'idée de rendre Bessy malheureuse; ainsi donc, voyez-vous, Tom, je le lui ai à moitié promis; — seulement à moitié, Bessy, souvenez-vous-en.

— Je crois que vous auriez mieux fait de le lui promettre tout-à-fait, — lui dis-je; — il ne vous manque rien, et vous commencez à être un peu sur le retour. Vous devriez rester tranquille chez vous, et laisser travailler ceux qui ont besoin de gagner leur vie.

Bessy me jeta un regard qui semblait me remercier. — Vous l'entendez, mon père, — dit-elle, — Tom est d'accord avec moi.

— Ah! — dit Bramble en soupirant, — si..... Mais on ne peut avoir tout ce qu'on désire.

Bessy et moi nous sentîmes à quoi il faisait allusion; mais nous gardâmes le silence. Elle baissa les yeux et prit sa fourchette, quoiqu'elle ne mangeât point. Je n'étais plus à son égard dans un état d'indifférence, comme peu de temps auparavant, et j'étais plongé dans une profonde rêverie, suivant des yeux les changements qui s'opéraient de temps en temps sur son aimable physionomie quand elle me regarda. Nos yeux se rencontrèrent, et elle dut lire mes pensées dans les miens, car depuis ce moment chaque jour ajouta à notre intimité et à notre con-

fiance. — Nous n'avions plus peur l'un de l'autre.

Quelques jours après cette conversation, je trouvai un bâtiment qui avait besoin d'un pilote pour remonter la Tamise; et dès que je l'eus conduit à sa destination, je courus à Greenwich. Je trouvai tout *in statu quo* dans la maison de ma mère, et Virginie très satisfaite qu'il ne s'y trouvât plus aucun locataire. Je rencontrai Anderson se promenant avec Ben le baleinier et mon père; il me dit que Spicer avait refusé de se laisser couper la jambe, quand le chirurgien l'avait averti de la nécessité de cette opération ; qu'on disait maintenant qu'il était trop tard pour la faire, et qu'on regardait sa guérison comme presque impossible. Ils me firent beaucoup de questions sur la manière dont Bramble avait été sauvé, et sur le courage que Bessy avait montré.

Dès que je pus les quitter, je me rendis à l'hôpital pour voir Spicer, car j'avais bien des raisons pour désirer d'avoir un entretien avec lui. Je n'espérais pas qu'il me fît sur-le-champ un aveu, car je savais que son cœur était endurci, et qu'il ne se croyait pas en danger ; mais j'avais son secret, il était en mon pouvoir, et je croyais qu'en l'effrayant, j'obtiendrais de lui tous les renseignements que je désirais.

Je le trouvai au lit, à un des coins de l'infirmerie, du côté gauche. Il était fort pâle, et semblait en proie à de grandes souffrances.

— Je suis venu ici pour vous voir, Spicer, — lui dis-je; — j'ai été fâché d'apprendre l'accident qui

vous est arrivé. Comment va votre jambe? vous trouvez-vous mieux?

— Non, pas beaucoup, — répondit-il avec une contorsion; — ce que je souffre ferait crier tout autre que moi. Mais je suis comme le loup, — je mourrai sans pousser une seule plainte.

— Mais vous ne croyez pas que vous soyez près de mourir, Spicer ?

— Non , Jack; je ne le crois pas, et je ne l'ai jamais cru quand j'ai été bien plus mal qu'à présent. Je ne me croirai jamais mort avant de l'être. Je sais que cela doit arriver un jour ou l'autre; mais je suis vigoureux, j'ai une bonne constitution , et mon heure n'est pas encore venue.

— C'est cette grille de fer sur laquelle vous êtes tombé qui a causé cet accident, n'est-ce pas, Spicer? Elle m'a fait tomber moi-même la dernière fois que je suis venu ici, la nuit du lundi, pendant que j'allais chez la vieille Nanny.

— Qui vous a dit que c'était cette maudite grille ?

— Eh bien, oui, Jack; mais ce n'était pas le lundi; c'était le mercredi.

— Cela est impossible, car je passai le mardi dans ce même endroit, et la grille était mise en place et scellée. Ce doit avoir été le lundi, — la même nuit que la vieille Nanny a manqué d'être étouffée par quelqu'un qui voulait la voler. Je suis arrivé juste à temps pour lui sauver la vie. Et vous devez vous rappeler que le lendemain vous boitiez quand je vous rencontrai à l'hôpital.

— Vous pouvez en penser ce qu'il vous plaira, Jack; mais je vous dis que cela m'est arrivé le mercredi.

— En ce cas, c'est sur autre chose que vous êtes tombé.

— Cela se peut.

— Peu importe au surplus. — Je suis charmé d'apprendre que vous vous sentez mieux; car on m'a assuré que le docteur a dit....

— Qu'a dit le docteur? — demanda vivement Spicer.

— Je crois que le mieux est de vous dire la vérité. — Il a dit qu'il était impossible que vous guérissiez, et que l'inflammation avait augmenté à un tel point, qu'on ne pouvait plus songer à vous couper la jambe.

— Il a dit cela? — s'écria Spicer en se soulevant sur le coude.

— Oui, il l'a dit, et tout le monde le sait dans l'hôpital.

— Eh bien, il peut l'avoir dit, mais je crois que je dois savoir mieux que lui comment je me sens. Au surplus il doit venir dans une demi-heure ou environ, et je le questionnerai moi-même. — Je suis un peu fatigué, Jack. Ne me parlez plus pour le moment.

— M'en irai-je, Spicer?

— Non, non, restez. Il y a là une couple de livres; lisez jusqu'à ce que je me trouve un peu plus fort.

Il était évident que ce que j'avais dit à Spicer avait fait sur lui quelque impression. Il était effrayé de l'idée de se voir si près de la mort; il n'y avait jamais songé. — Hélas! qui n'en est pas effrayé? — Il ferma les yeux, et je vis la sueur couler de son front. J'ouvris un des livres qu'il m'avait montrés : c'était l'histoire des boucaniers, avec des gravures, et il me sembla que ce devait être le pendant de celle de Spicer. Je regardai les gravures, car je n'étais pas disposé à lire. Au bout de quelques minutes, Spicer ouvrit les yeux, et me dit : — Je me trouve mieux à présent; je me trouve plus de force. — Quel livre avez vous pris ? — Ah ! les Boucaniers. Cet ouvrage et les Voyages de Dampierre sont les deux seuls livres de la bibliothèque de mon père que j'aie jamais regardés comme valant la peine d'être lus. — Avez vous jamais lu l'histoire des boucaniers?

— Non. Voulez-vous me la prêter?

— Je vous la donnerai même, si vous le désirez.

— Je vous remercie. — Votre père était-il marin, comme vous?

— Oui, Jack; marin jusqu'au bout des ongles.

— Avez vous jamais fait voile avec lui ?

— Non. J'étais à peine né quand il mourut.

En ce moment, le docteur, qui faisait sa ronde, entra dans l'infirmerie, s'approcha du lit de Spicer, et lui demanda comment il se trouvait.

— Passablement, monsieur, — répondit Spicer.

— Il faut que je voie votre jambe; elle a besoin d'être pansée. Souffrez-vous beaucoup?

— Mais oui, monsieur; j'ai beaucoup souffert toute la nuit.

Les aides du chirurgien détachèrent les bandages et enlevèrent les cataplasmes, et je fus saisi d'horreur en voyant la masse d'ulcères qui s'étendaient du milieu de la jambe jusqu'au milieu de la cuisse, tandis que le pied et le bas de la jambe étaient enflés à deux fois leur grosseur naturelle, et qu'une inflammation semblable s'étendait le long de sa cuisse jusqu'à la hanche. Le docteur serra les lèvres, et prit un air grave. Il coupa quelques morceaux de chair morte, et ses aides la nettoyèrent et y placèrent de nouveaux cataplasmes.

— Docteur, — dit Spicer, qui avait suivi tous les mouvements de sa physionomie, — on assure que vous avez dit dans l'hôpital que je ne puis guérir. Or, je voudrais savoir moi-même votre opinion à ce sujet, car je crois que je suis la partie la plus intéressée.

— Eh bien! mon brave homme, vous êtes certainement en grand danger, et si vous avez quelques affaires à arranger, vous ferez prudemment d'y songer.

— C'est une manière de me dire tranquillement qu'il n'y a plus d'espérance pour moi. N'est-il pas vrai, docteur?

— Je crains qu'il n'y en ait que fort peu.

— Mais dites-moi clairement, s'il vous plaît, monsieur, s'il en reste quelqu'une.

— Je ne le crois pas, mon brave homme; cela

est désagréable à dire; mais il vaut peut-être mieux que vous sachiez la vérité.

— Fort bien, monsieur; c'est parler clairement. Et à présent puis-je vous demander combien de temps vous pensez qu'il me reste à vivre ?

— Cela dépend de l'instant où la gangrène se déclarera. — Peut-être trois jours. — Vous ne pouvez guère espérer d'aller plus loin. — Voudriez-vous voir le chapelain ?

— Je vous remercie, monsieur; quand j'en aurai besoin, je l'enverrai chercher.

Le docteur et ses aides passèrent aux autres malades. Je gardais le silence; Spicer m'adressa la parole :

— Eh bien! Jack, vous aviez raison; tout est dit pour moi. Je tâchais de n'en rien croire; mais, de manière ou d'autre, j'en avais quelque soupçon. Mes souffrances ont été si cruelles! — Eh bien! on ne peut mourir qu'une fois, et je mourrai comme j'ai vécu.

— Spicer, je sais que la mort ne vous fera pas peur; mais vous devez savoir qu'il ne faut pas mourir sans vous repentir des péchés que vous avez commis, et sans en avoir demandé pardon à Dieu. Ceux de nous qui ont le moins de fautes à se reprocher doivent pourtant faire leur paix avec le ciel. Ne vaut-il donc pas mieux que je prie le chapelain de venir vous parler ?

— Non, non, Jack; je n'ai que faire d'un chapelain pour prier à côté de moi. Ce qui est fait est fait, et l'on ne peut rien y changer. Maintenant, adieu, Jack; je désire prendre un peu de repos.

— Viendrai-je vous voir demain, Spicer?

— Oui, venez quand vous voudrez : j'aime à avoir près de moi quelqu'un à qui parler; cela m'empêche de réfléchir.

Je lui fis mes adieux, et je le quittai en mettant sous mon bras l'*Histoire des Boucaniers*. Avant de retourner chez ma mère, j'allai voir Anderson, et je lui racontai ce qui venait de se passer. — Il ne veut pas voir le chapelain, — ajoutai-je; — mais il consentira peut-être à vous voir, et peu à peu vous amènerez ce sujet dans la conversation. Il est terrible de voir mourir un homme dans une telle situation d'esprit!

— Hélas! quel est notre orgueil, pauvres vermisseaux que nous sommes! — s'écria Anderson. — Il parle de mourir comme il a vécu, c'est-à-dire en bravant son créateur. — Oui, Tom, je le verrai, et je suis charmé qu'il ait encore quelques jours à vivre. J'irai le voir ce soir même; mais je ne lui dirai pas grand'chose, de peur qu'il ne refuse de me revoir.

Je retournai à la maison. Je n'étais pas en gaieté, car la vue de la jambe de Spicer et l'annonce de sa situation avaient fait sur moi une forte impression. Je m'assis, et je commençai à lire le livre dont il

m'avait fait présent. Je fus interrompu dans ma lecture par ma mère qui vint me prier de faire une commission pour elle. Je sortis, en laissant mon livre sur une table, et pendant mon absence Virginie le prit.

— Qui vous a prêté ce livre, Tom? — me demanda-t-elle quand je fus de retour.

— Spicer, l'homme qu'on appelle Sam-le-Noir, et qui est maintenant mourant à l'hôpital.

— Ce n'est pas le nom qui est inscrit sur le titre, c'est Walter James, de Tynemouth.

— Walter James, dites-vous? — Donnez-moi le livre. — Oui vraiment!

— Qu'avez-vous donc, Tom? A quoi réfléchissez-vous ainsi?

J'avais sans doute de quoi réfléchir, car le nom de James me rappela sur-le-champ que c'était celui que portait Nanny après être mariée; que Spicer m'avait dit que son père était marin, et qu'il était mort presque à l'instant de sa naissance; circonstances qui s'accordaient avec la relation que Nanny m'avait faite. La conséquence que j'en tirai me fit frissonner.

— J'ai été surpris, sinon effrayé, Virginie, — répondis-je; — mais vous ne savez pas pourquoi, et je ne puis vous le dire, car ce n'est pas mon secret. — Que je voie encore ce livre.

Mon père entra en ce moment, et la conversation prit un autre cours, ce dont je ne fus pas fâché. Je

désirais pourtant pouvoir me livrer à mes réflexions, et, prenant une lumière, je montai dans ma chambre.

Je tournai cette affaire dans mon esprit de cent manières différentes, sans pouvoir en venir à une détermination sur ce que je devais faire. Enfin, je me décidai à aller voir Anderson le lendemain et à lui demander son avis. — Je partis dès que j'eus déjeuné; mais, Anderson n'étant pas dans sa chambre, j'entrai dans l'infirmerie, et je le trouvai assis près du lit de Spicer. Ils ne causaient pas ensemble, et au bout de quelques instants Anderson se leva; et me regardant en secouant la tête de manière à me faire entendre qu'il n'avait pas réussi, il se retira.

— Il a essayé de me convertir, — dit Spicer avec un sourire presque sardonique.

— Il a essayé, Spicer, de vous amener à sentir votre situation. N'est-ce pas un acte de bonté? Peut-il y avoir un autre intérêt que le vôtre? Vous figurez-vous que nul autre ne connaît les péchés que vous avez commis? Il existe un œil qui voit tout.

— Allons, Jack, allons, pas de sermons!

— Spicer, vous êtes ici sous un faux nom, et vous croyez que personne ne vous connaît; mais j'ai tout découvert, et je ne puis m'empêcher de penser que la Providence m'a conduit à cette découverte pour votre bien.

— Ah! — s'écria Spicer, — et qu'avez-vous dé-

couvert, s'il vous plaît? Peut-être pourrez-vous me dire tous les péchés que j'ai commis?

—Non; mais je vous en apprendrai peut-être que vous ne connaissez pas vous-même. Mais d'abord, répondez-moi. — Vous savez que vous ne pouvez vivre long-temps, Spicer; si je vous dis quelque chose de vous qui soit vrai, en conviendrez-vous?

— Je vous donne ma parole que si vous me dites quelque chose qui soit vrai, je l'avouerai. Ainsi donc, monsieur le diseur de fortune, voici ma main; — vous savez que cela peut être utile pour vous aider à deviner.

— Je n'ai pas besoin de votre main, Spicer; — écoutez-moi. — Votre nom n'est-il pas James? — N'êtes-vous pas né à Tynemouth?

Spicer tressaillit. — Comment savez-vous cela? — Eh bien, Jack, cela est vrai. — Qu'avez-vous à me dire ensuite?

— Comme vous me l'avez dit vous-même, quoique je le susse déjà, votre père est mort sur la mer, vers l'époque de votre naissance. Mais je sais en outre de quelle manière vous avez quitté votre mère, — comment vous êtes retourné chez elle, *d'où vous savez*, et comment, après lui avoir volé jusqu'à son dernier farthing, vous l'avez laissée dans le besoin et la misère. — N'y a-t-il dans tout cela, Spicer, rien dont on doive se repentir?

— Quel diable a pu......

— Le diable n'a rien de commun avec cette découverte, Spicer.

— Cela est étrange, fort étrange! — Et pourtant c'est la vérité.

— Vous savez mieux que moi quelle vie vous avez menée depuis ce moment jusqu'à celui où vous êtes entré à l'hôpital. Mais on devait espérer qu'une fois admis dans ce port, après une vie si orageuse, votre conduite serait devenue plus régulière; au lieu de cela, qu'avez-vous fait?

— Oui, qu'ai-je fait?

— Ce qui vous aurait conduit à la potence, si j'avais voulu ouvrir la bouche. — Vous avez tenté d'assassiner une vieille femme pour lui voler son argent, et en vous échappant, vous vous êtes fait la blessure qui va vous conduire au tombeau.

— Les preuves?

— Les preuves? je n'en manque pas. — Le coup que vous m'avez porté sur la bouche avec l'instrument attaché à votre poignet, — le bouton arraché à votre habit, comme je l'ai reconnu le lendemain, et qui est en ma possession. — J'aurais pu faire serment sur la Bible de votre identité.

—Eh bien, je ne le nierai pas. Pourquoi le nierais-je? On ne peut m'enlever de ce lit pour me faire mon procès, quand même vous le voudriez. Avez-vous quelque chose de plus à me dire?

— Oui, beaucoup plus.

— J'en doute.

— Ecoutez-moi donc. — La pauvre femme que vous vouliez assassiner, — que j'ai trouvée presque morte, — que je n'ai rappelée à la vie qu'avec peine,

— Cette pauvre femme, Spicer, c'était *votre propre mère !*

— Dieu du ciel! — s'écria-t-il en se couvrant le visage.

— Oui, cette mère trop indulgente, qui croit encore que la loi vous a puni de vos crimes il y a bien des années, et à qui le destin supposé du fils qu'elle aime et qu'elle regrette encore a fait perdre toute son énergie. Tout cela est vrai, Spicer, et n'y a-t-il pas là de quoi vous repentir?

— Je la croyais morte—morte depuis long-temps. — O mon Dieu! je vous remercie aussi de n'avoir pas permis ce crime!Et vous, Jack, je vous remercie de m'en avoir empêché. — Pauvre vieille femme! oh, oui, elle m'aimait. Et avec quelle cruauté je l'ai traitée! — Et elle vit encore! — et elle croit que j'ai été pendu. — Oui, je m'en souviens, elle doit le croire. Oh, ma tête, ma tête!

— A présent, il faut que je vous quitte, Spicer.

— Ne me quittez pas, Jack! — Oui, laissez-moi, mais revenez demain matin.

— Voulez-vous me faire un plaisir, Spicer?

— Oui.

— C'est de voir Anderderson et de causer avec lui.

— Je le verrai, si vous le désirez, mais pas à présent. — Je le verrai ce soir, s'il veut venir.

Je quittai Spicer, assez satisfait de ce qui s'était passé, et j'allai en rendre compte à Anderson.

— C'est véritablement une étrange découverte,

Tom, — me dit-il, et elle a été amenée par la Providence. Il me paraît que vous en avez fait un bon usage. Il est évident que son cœur est touché. J'irai certainement le voir ce soir.

CHAPITRE XLIV.

Nouveaux aveux de Spicer. — Étranges découvertes.

Le lendemain, quand j'allai voir Spicer, je le trouvai dans de grandes souffrances. Anderson avait été le voir, mais il l'avait trouvé si malade, qu'il lui avait été presque impossible de converser avec lui. Spicer n'aimait pas que je le quittasse, quoiqu'il ne pût parler; je restai donc assis près de son lit, l'aidant de temps en temps à changer de position, et à prendre le breuvage qui était près de lui sur une table. Vers le soir, il devint plus tranquille, et l'ayant vu s'endormir, je le quittai jusqu'au lendemain. Comme je le supposais, la gangrène avait commencé, car le docteur le lui dit le lendemain matin, quand il vint le voir; et le chapelain qui était avec lui en ce moment lui fit sentir qu'il ne lui restait plus aucun espoir de vivre. Spicer entendit cette annonce avec sang-froid. Il demanda au docteur combien de jours il pourrait encore vivre; celui-ci lui répondit quatre ou cinq, en ajoutant qu'il ne souffrirait plus. Il fut alors en état d'écouter Anderson, et il le fit. Je ne rapporterai pas au lecteur ce que me dit Anderson à ce sujet, parce que je puis lui faire connaître quels étaient alors les

sentiments de Spicer, en lui faisant part de ce qui se passa entre lui et moi.

— Tom, me dit-il, j'ai mené une vie criminelle, très criminelle; je ne puis y penser sans horreur, et je me déteste moi-même. Je crois tout ce qu'Anderson et le chapelain me disent, et je vois que je puis encore espérer en la merci du ciel, et j'y espère. Mais je ne puis ni pleurer, ni me lamenter, ni m'arracher les cheveux. Le fait est, Tom, qu'il m'est impossible de craindre. Si le ciel me pardonne, — et je puis à peine m'y attendre, — je serai toute reconnaissance, et ce ne sera pas sans raison : si je suis condamné, je reconnaîtrai que ma punition est juste, et je ne me plaindrai pas, car je l'ai bien méritée; mais je ne puis éprouver de crainte — je le devrais peut-être, mais je suppose que cela n'est pas dans ma nature.

— J'espère que vous ne bravez pas la justice divine, Spicer?

— A dieu ne plaise! Non, ce n'est rien de cela; mais mon cœur ne peut trembler.

Les deux derniers jours de sa vie, il voyait toujours arriver le chapelain avec plaisir; et je crois véritablement que son repentir était sincère. Mais avant de parler de sa mort il faut que je fasse connaître au lecteur certaines parties de sa vie qu'il ignore encore, et qui sont nécessaires au développement de cette histoire.

Il me dit que la première fois qu'il alla sur mer, il servit à bord d'un bâtiment négrier; qu'il le laissa

dans la Gambie, pour passer sur un navire qui croisait sur les côtes de l'Amérique espagnole; il y passa quelque temps, et il en avait été nommé second officier quand il résolut d'équiper lui-même un bâtiment et de croiser pour son propre compte; il quitta donc son navire à Surinam, et revint en Angleterre sur un bâtiment chargé de sucre, à bord duquel il gagna son passage en travaillant à la manœuvre.

Ce fut à cette époque que, comme l'avait dit la vieille Nanny, il se mit à jouer, et qu'il finit par voler sa mère. Avec les deux mille livres sterling, fruit de ce vol, il se rendit à Liverpool, et y rencontra un jeune homme, nommé Fitz Gérald, qui avait été premier lieutenant à bord du bâtiment sur lequel Spicer avait fait une croisière sur les côtes d'Amérique; il lui proposa la place de premier lieutenant sur le bâtiment qu'il allait équiper. Il paraît que ce jeune homme arrivait alors d'Irlande, où il avait épousé une jeune personne à laquelle il avait été attaché quelque temps, et la répugnance qu'il avait à quitter une jeune et jolie femme fit qu'il refusa d'abord les offres de Spicer. Mais celui-ci, qui connaissait les talents de Fitz Gérald, ne le perdit pas de vue, et un jour que ce malheureux jeune homme était échauffé par le vin, il lui gagna au jeu, en trichant, une somme de quinze cents livres; il lui offrit alors de le tenir quitte de cette dette s'il consentait à partir avec lui, sans aller faire ses adieux à sa femme. Fitz Gérald ne pouvant s'acquitter autrement, accepta alors ces propositions, et ils mirent

à la voile ensemble.—Et à présent, Jack,— me dit Spicer, — je vais vous dire pourquoi j'ai examiné votre longue-vue avec tant de curiosité. Dès l'instant où je la vis entre vos mains, je la reconnus pour celle qu'avait Fitz Gérald lors de la première croisière que nous avions faite ensemble. Je l'avais vue cent fois, et c'est la meilleure longue-vue que j'aie jamais rencontrée. Quand nous partîmes de Liverpool, je la lui demandai, mais il me dit que ne comptant pas s'embarquer sans aller revoir sa femme, il l'avait laissée chez lui.— Comment s'est-elle trouvée en la possession de lady Hercule? — c'est ce que j'ignore.

— Je ne vous ai jamais dit que lady Hercule me l'eût donnée, Spicer, c'est vous qui l'avez supposé, et je ne vous ai pas détrompé. Le fait est qu'elle m'a été donnée par une jeune et jolie veuve irlandaise.

— En ce cas, Jack, je ne serais pas surpris que ce fût la femme de Fitz Gérald; mais ce n'est pas mon affaire; laissez-moi vous finir mon histoire. Quand nous arrivâmes sur les côtes de l'Amérique espagnole, j'avais un aussi bon équipage qu'on en ait jamais vu à bord d'un bâtiment; et j'avais depuis long-temps pris la résolution d'arborer le pavillon noir. — Oui, Jack, cela n'est que trop vrai. Mais quand j'en fis la proposition, Fitz Gérald déclara qu'au premier acte de piraterie qui serait commis, il quitterait le bâtiment. Je fis tout ce que je pus pour le faire changer d'avis, mais inutilement. Cependant nous prîmes un bâtiment marchand anglais, et nous

le pillâmes. Fitz Gérald protesta contre cet acte, et la moitié au moins de mon équipage prit son parti; je pris mes pistolets et je menaçai de faire sauter le crâne aux plus mutins; mais ils tinrent bon, et comme ils paraissaient les plus forts, je n'osai pousser les choses à l'extrémité. Ils déclarèrent qu'ils voulaient quitter mon bâtiment, et, ne pouvant m'y opposer, je les mis à terre dans la baie d'Honduras, où je croyais très probable qu'ils seraient pris par les Espagnols, et mis en prison, sinon pendus. Dans le fait ils furent arrêtés et jetés dans un cachot, mais quelque temps après on les remit en liberté. L'abandon de Fitz Gérald et de ses compagnons me réduisit à la moitié de mon équipage, et je jurai de me venger de lui si j'en trouvais l'occasion. Je continuai à croiser comme pirate; j'obtins de grands succès, et mon nom devint la terreur de ces mers. Une forte récompense fut offert à quiconque me livrerait mort ou vif. Cela flatta mon amour-propre, et je devins plus barbare que jamais. Maintenant, Jack, tout cela s'élève en jugement contre moi; et je me rappelle chacun de ceux qui ont perdu la vie par mes mains ou par mes ordres comme si j'avais inscrit leurs noms sur un livre. — Puisse Dieu me pardonner! ajouta Spicer en se couvrant le visage des deux mains.

Quelques instants après, il reprit son récit : — J'avais ordonné de conduire à un rendez-vous que nous avions dans les Caïques un bâtiment chargé d'une cargaison précieuse; mais il fut repris en s'y

rendant, et conduit à Port-Royal dans la Jamaïque. Comme il y avait des preuves évidentes du fait de piraterie, tous les hommes de l'équipage furent mis en prison pour être traduits en justice. J'appris cette nouvelle, car j'allais souvent à terre dans une île ou dans une autre sous quelque déguisement, et je formai un projet qui me parut devoir m'être utile à moi-même, et satisfaire ma soif de vengeance contre Fitz Gérald. — Mais il faut que vous me quittiez, voici le chapelain qui m'a promis de passer cette soirée avec moi. Vous voyez que j'ai changé d'opinion sur ce point; Dieu en soit loué! — Bonsoir, Jack! venez me voir demain.

CHAPITRE XLV.

Mort de Spicer.

Quand je revis Spicer le lendemain, il continua son récit ainsi qu'il suit :

— Je vous ai dit que je voulais me venger de Fitz Gerald, et voici comment je m'y pris pour exécuter ce projet : j'allai, déguisé, à Port-Royal, et je réussis à voir dans leur prison deux de mes hommes avec qui j'avais eu le plus d'intimité. Je leur dis que la seule chance qu'ils eussent pour sauver leur vie, était de dire, quand on les interrogerait, qu'ils se nommaient James et Fitz Gérald, et je leur en donnai pour raison que Fitz Gérald et moi nous avions sauvé la vie d'un des principaux planteurs de la Jamaïque, qui, par reconnaissance, nous avait promis de nous sauver à son tour si jamais nous nous trouvions en danger. Je leur dis d'avoir soin de persister dans cette déclaration, attendu qu'ils seraient condamnés comme les autres, mais que leur grâce leur serait accordée sur l'échafaud.

— Mais pourquoi cela, Spicer ?

— D'abord, parce que je voulais qu'on crût que j'étais mort, afin qu'on ne me cherchât plus, et que personne ne fût tenté par l'espoir de la récom-

pense promise; ensuite parce que je savais que Fitz Gérald était encore en prison, que j'espérais que sa femme apprendrait par les journaux la nouvelle de son exécution supposée; qu'elle en mourrait de chagrin, et qu'il serait misérable pour le reste de ses jours.

— Quelle cruauté, Spicer!

— J'en conviens; mais mon plan réussit. Mes deux hommes prirent nos noms, montèrent sur l'échafaud, comptant sur leur grâce, et furent pendus.

— Et c'est ce qui fait croire à votre mère, encore en ce moment, que vous l'avez été?

— Précisément, Jack. — Peu de temps après, je quittai mon bâtiment et je revins en Angleterre, car j'avais amassé une bonne somme d'argent, et j'étais las de mon métier. En y arrivant, je voulus savoir ce qu'étaient devenus les Fitz Gérald. Il paraît que la femme avait appris l'exécution supposée de son mari, et comme on trouva son chapeau près de l'écluse d'un moulin, on crut qu'elle s'était noyée. Je l'avais toujours cru moi-même, mais d'après ce que vous m'avez dit, j'en doute. Fitz Gérald retourna chez lui quelque temps après, et fut désespéré.

— Et qu'est-il devenu?

— Je n'en sais rien; j'ai entendu dire qu'il était entré dans la marine royale sous un autre nom, et j'ai quelques raisons pour le croire, mais je ne puis l'assurer.

—Et comment avez-vous servi vous-même à bord d'un vaisseau de guerre?

— Cela sera bientôt dit. — J'eus bientôt dépensé tout mon argent, ou pour mieux dire je le perdis au jeu. J'obtins le commandement d'un bâtiment, je me remis en mer, mais je devins plus absolu et plus tyran que jamais; et j'avais fait sauter le crâne à cinq ou six hommes de mon équipage, quand les autres se révoltèrent, me mirent avec deux autres qui m'avaient toujours soutenu sur un canot découvert, et nous abandonnèrent à notre destin. Nous fûmes ramassés par une frégate qui allait aux Indes occidentales, quand nous étions à la dernière extrémité, et le capitaine nous prit dans son équipage. — Et à présent, Jack, je crois que vous savez toute mon histoire; mais je me sens fatigué, et j'ai besoin de dormir. Revenez demain, je vous en prie, car j'ai à vous dire quelque chose de très important. — Adieu, Jack; n'oubliez pas de venir.

Je promis à Spicer de ne pas y manquer, et je quittai l'hôpital. Quand je le revis le lendemain, il était si faible qu'il ne pouvait soulever sa tête sur son oreiller. — Je sens que je m'en vais, Jack, — dit-il, — que je m'en vais grand train; je n'ai plus que quelques heures à vivre, mais grâce au ciel je ne souffre pas. Un homme qui meurt dans une agonie de souffrances ne peut faire l'examen de sa conscience, — jeter un coup d'œil sur le passé avec calme, et se convaincre de l'énormité de ses fautes. Je remercie Dieu de ne pas me trouver dans

cet état. Mais, Jack, quoique j'aie commis bien des meurtres odieux et exécrables, qui m'inspirent de vifs remords; quoique je sente que ma vie a été détestable; quoique ces crimes puissent paraître aux autres bien plus affreux que celui de vol, il n'y en a pas un seul qui pèse autant sur ma conscience que celui d'avoir volé à ma pauvre mère tout ce qu'elle possédait, et de l'avoir traitée comme je l'ai fait. — Jack, voulez-vous accorder une grâce à un mourant? mais il faut vous presser, ou il sera trop tard. — Voulez-vous aller trouver ma pauvre mère, lui dire que je suis ici, que je vis encore, mais que mes heures sont comptées, et lui demander mon pardon? — Obtenez-le, Jack; apportez-le-moi, et puisse le ciel vous pardonner de même toutes vos fautes!

— J'irai la trouver, Spicer; j'irai à l'instant, et je ne doute guère que je ne réussisse.

— Partez donc, Jack; — ne perdez pas un instant — mon heure s'approche.

Je quittai l'hôpital sur-le-champ, et je courus chez la vieille Nanny. Elle était occupée à arranger un tas de vieilles bouteilles qu'elle venait d'acheter.

— C'est vous, Jack? — me dit-elle; — vous arrivez juste à temps pour m'aider. Je me disais il n'y a qu'un moment: Si Jack venait à présent, il me serait bien utile, car je ne puis atteindre à la planche sur laquelle je place mes bouteilles; et quand je monte sur une escabelle, la tête me tourne.

— Tâchez d'oublier un instant vos bouteilles, la

mère; j'ai à vous parler de choses qui ne peuvent se différer.

— De quoi s'agit-il, Jack? — Comme vous êtes pâle! — Qu'est-il arrivé? — Vous n'avez pas besoin d'argent, je suppose?

— Non, la mère; j'ai seulement besoin que vous écoutiez des choses importantes que j'ai à vous apprendre.

— Eh bien, eh bien, de quoi s'agit-il? — C'est sans doute relativement à l'homme qui a voulu me voler? Je vous ai déjà dit que je ne veux pas rendre témoignage contre lui, à cause du souvenir de mon fils.

— C'est précisément de ce pauvre fils que je veux vous parler, la mère, — lui dis-je, ne sachant trop par où commencer. — Ne m'avez-vous pas dit qu'il avait été pendu à Port-Royal?

— Oui. — Mais pourquoi venir me rappeler ce souvenir?

—Vous m'avez paru sentir bien vivement la honte de sa mort?

— Oui sans doute; mais pourquoi venir m'en parler? c'est une cruauté. Je vous croyais le cœur plus humain, Jack.

— C'est pour vous soulager de ce poids, la mère, que je viens vous apprendre que vous vous êtes trompée. Votre fils n'a pas été pendu.

—Non! En êtes-vous bien sûr, Jack?

— Tout-à-fait sûr, la mère.

— Point pendu! — tout-à-fait sûr!

Un accès de rire fou suivit ces paroles, et fut suivi de larmes et de sanglots. Je fus obligé d'attendre quelques minutes avant qu'elle fût assez calme pour m'écouter. Enfin je lui dis : — La mère, j'ai d'autres choses à vous dire, et il n'y a pas de temps à perdre.

— Pas de temps à perdre, mon cher Jack ! — et pourquoi? A présent que vous m'avez appris cette bonne nouvelle, je pourrais passer des heures, — des jours, — ma vie entière, à y penser.

— Mais écoutez-moi, la mère ! il faut que je vous dise comnent j'ai appris cela.

— Sans doute, Jack, sans doute. Vous êtes un brave garçon. Parlez ! je suis calme à présent, — dit la vieille Nanny s'essuyant les yeux avec son tablier.

Je lui fis part alors de ce que Spicer m'avait dit relativement à l'homme qui avait été pendu sous son nom, et je continuai la vie de son fils jusqu'à l'instant où il servait à bord d'un bâtiment de guerre.

— Et qui vous a dit tout cela? — Et où est-il à présent ?

— C'est votre fils lui-même qui me l'a dit. Il y a déjà plusieurs années qu'il est pensionnaire à l'hôpital, et qu'il demeure à quelques pas de vous, sans que ni vous ni lui le sachiez. — Mais, la mère, il est mal, — très mal; et il ne m'aurait pas avoué tout cela s'il ne se fût senti près de sa fin.

— Ciel ! ô ciel ! — s'écria Nanny en se tordant les mains, — il faut que j'aille le voir.

— Il n'y faut pas songer, la mère ; le fait est qu'il est mourant; et il m'a envoyé vous demander pardon de sa conduite envers vous.

— Hélas! hélas ! — continua Nanny presque hors d'elle-même ; — à l'hôpital, — si près de sa pauvre mère, — et mourant ! — ce cher Jemmy !

Elle se couvrit le visage de son tablier et garda le silence. J'attendis une minute ou deux avant de reprendre la parole.

— Ne me répondrez-vous pas, la mère ? Votre fils n'a peut-être qu'une heure à vivre, et il meurt repentant, non seulement de sa conduite envers vous, mais de toute sa vie criminelle ; mais la manière dont il vous a traitée est ce qui lui cause le plus de remords, et il ne voudrait pas mourir sans avoir obtenu votre pardon. Le lui accordez-vous, la mère ?

— Jack, dit Nanny en se découvrant le visage, — ce n'est pas lui qui doit me demander pardon ; c'est moi qui dois le prier de me pardonner. Qui a souffert qu'il contractât des habitudes vicieuses ? sa folle mère. — Qui lui a fourni les moyens de se livrer à l'intempérance et au jeu ? sa folle mère. — Qui l'a rendu hors d'état de résister à ses passions ? sa folle mère. — Oui, c'est sa mère faible, folle et égoïste, qui lui a ouvert une carrière de crimes qui pouvait le conduire à l'échafaud, en négligeant ses devoirs

envers lui dans son enfance. — C'est moi qui ai été sa plus grande ennemie. — C'est moi qui ai aidé le démon à l'entraîner à sa perte. — C'est moi qui, s'il eût perdu la vie sur un gibet, comme je l'ai cru, lui aurais mis la corde autour du cou. — Qu'ai-je donc à lui pardonner ? Mais lui, peut-il m'accorder mon pardon ?

— Son temps est court, la mère ; — je reviendrai vous voir et vous en dire davantage. Mais si vous saviez combien il désire de recevoir votre pardon avant de mourir, vous me diriez d'aller le lui porter sans perdre un instant.

— Allez donc, Jack, allez ! et puissiez-vous être souvent chargé de missions si charitables ! — Dites à mon pauvre James que sa mère lui pardonne, et qu'elle lui demande aussi son pardon. — Dites-lui qu'elle l'aime toujours et qu'elle voudrait pouvoir mourir pour lui. — Vite, Jack ! le sable de l'horloge de la mort coule rapidement. — Vite ! celui qui meurt ne peut attendre. — Vite ! vite !

Nanny se leva, s'appuya sur mon bras et voulut sortir avec moi de sa maison. Mais quand elle fut sur le seuil de la porte, elle me lâcha le bras et tomba par terre, soit accablée par des sensations trop violentes, soit ayant perdu connaissance. Je ne m'arrêtai pas pour m'en assurer, mais la recommandant à une voisine qui était devant sa porte, je me hâtai de partir afin de remplir ma mission avant qu'il fût trop tard.

Au bout de quelques minutes, j'arrivai hors d'haleine à l'infirmerie de l'hôpital. Spicer vivait encore, car je vis ses yeux se tourner vers moi; mais une garde qui était près de son lit me dit qu'il avait perdu la parole, et que dans quelques instants il n'existerait plus. Je lui dis que je resterais près de lui, et elle alla s'occuper d'un autre malade. Je m'approchai de Spicer et je m'acquittai du message de sa mère. Il me comprit, car il me serra la main, et un sourire illumina, comme l'arc-en-ciel, une physionomie habituellement sombre. Une minute après il rendit le dernier soupir, mais ce sourire resta sur ses traits même après sa mort.

Je retournai sur-le-champ chez la vieille Nanny. Quelques voisins l'avaient mise au lit, et je trouvai près d'elle mistress Saint-Félix, qui avait passé par hasard devant sa porte tandis qu'on la relevait. Elle avait repris l'usage de ses sens, et je la trouvai calme et tranquille. Dès que je fus seul avec elle, je lui donnai de plus amples détails sur la manière dont j'avais appris toute l'histoire de son fils, et je ne lui cachai même pas que c'était lui qui avait fait une tentative pour la voler. Je finis par lui dire que je croyais réellement qu'il était mort non seulement repentant, mais heureux d'avoir reçu le pardon de sa mère.

— Jack, — me dit-elle, — vous avez été un ange pour moi. — Oui, vous avez été mon bon ange. — C'est vous qui avez empêché mon pauvre Jack de

tuer sa mère, et c'est encore vous qui avez servi d'instrument pour le réconcilier avec le ciel. — Que Dieu vous récompense et vous bénisse, Jack !

CHAPITRE XLVI.

Dans lequel mistress Saint-Félix refuse une offre splendide que je suis spécialement chargé de lui faire.

Je quittai la vieille Nanny aussitôt qu'elle fut tranquille, car j'avais un vif désir d'avoir quelque conversation avec le vieil Anderson. Je ne passai pas chez mon père, parce que ce n'était pas une affaire sur laquelle il fût probable qu'il pût donner une opinion, et je pensais qu'il valait mieux que le secret dont j'étais en possession ne fût confié qu'à un seul individu de plus. — Je veux parler de ce que j'avais appris relativement au mari de mistress Saint-Félix, qui, à ce qu'il paraissait, n'avait pas été pendu, comme elle le supposait. L'information reçue de Spicer expliquait suffisamment la conduite de mistress Saint-Félix, lorsqu'on faisait quelque allusion à son mari; et je concevais maintenant combien elle devait avoir souffert quand son nom était prononcé. Je trouvai Anderson seul dans son bureau, et je lui fis part sur-le-champ de ce que j'avais appris, lui demandant s'il jugeait convenable d'en informer mistress Saint-Félix. Anderson appuya sa

tête sur sa main pendant quelque temps en silence : enfin il me regarda : — Sans doute, Tom, — dit-il, — elle souffre beaucoup de l'idée que son mari a subi, comme elle le suppose, une mort ignominieuse; mais ce n'est que de temps en temps qu'elle y songe : son esprit est ordinairement tranquille et son humeur enjouée, à moins qu'elle ne soit rappelée à l'idée de son malheur par quelque observation jetée au hasard. Que ce serait une grande consolation pour elle de savoir que son mari n'a pas perdu la vie sur l'échafaud, c'est la vérité; mais qu'en résulterait-il? — On dit qu'il est entré au service du roi sous un autre nom, et par conséquent il y a toute probabilité qu'il vit et qu'il est bien portant. — A présent elle est comparativement tranquille; mais pensez seulement quelle anxiété, quelle incertitude, quels doutes, devront toujours remplir son esprit, suivre son réveil, la tourmenter dans ses rêves, après qu'elle aura appris la possibilité de son existence. L'espérance différée rend le cœur malade; et elle sera en proie aux tourments continuels, et je puis dire à toutes les misères de l'attente. — Il peut être mort, et alors ses espérances nouvellement réveillées seront détruites en l'apprenant. Il peut arriver qu'il ne reparaisse jamais, et elle passera sa vie à soupirer. — Je pense, Tom, que si elle était ma fille, et que je fusse en possession de pareils faits, je ne les lui ferais pas connaître, du moins quant à présent. Nous pouvons prendre quelques

informations à son insu. Nous savons son nom. Un avis dans les journaux pourrait lui tomber sous les yeux ou arriver à ses oreilles. D'ailleurs, vous avez la longue-vue, et elle peut être utile, si on la voit continuellement dans vos mains. Faisons maintenant tout ce que nous pouvons faire sans qu'elle le sache, et laissons le soin du reste à la Providence, qui, si elle le juge à propos, agira par ses propres moyens. — Êtes-vous de mon opinion, Tom?

— En venant vous demander votre avis, Anderson, c'était avec l'intention de le suivre, quand même il n'eût pas été d'accord avec le mien; mais à présent que j'ai entendu vos raisons, je puis dire que nous pensons de même. — Mais, à propos, je n'ai pas encore été voir mistress Saint-Félix; je vais y aller. — Vous reverrez la vieille Nanny?

— Oui, mon garçon, ce soir. Adieu! Je suis très pressé en ce moment, car les officiers doivent faire leur inspection demain matin.

Je quittai l'hôpital, et j'étais arrivé dans la rue de l'Église, lorsque M. Thomas Coble, qui était devenu un grand dandy, et dans sa propre opinion du moins un grand médecin, m'appela : — Saunders, mon cher, entrez donc un moment; je désire particulièrement vous parler. — J'y consentis. — Le costume de M. Coble était remarquable. Sa taille s'étant allongée au moins jusqu'à six pieds sans ses bas, il était devenu très mince, et la première idée qui frappait en le voyant était qu'il paraissait tout

pantalon ; car il portait ce vêtement en tricot de coton bleu très serré, et ses bottes à la hessoise tombaient si bas, et son gilet était si court, que, sur sa taille de six pieds, il y en avait certainement quatre qui étaient couverts de tricot de coton bleu collé sur un corps extrêmement maigre. Il ne portait pas de cravate, mais un collet rabattu, avec un ruban noir ; ses cheveux étaient très longs ; il avait de très minces moustaches sur la lèvre supérieure, et une petite touffe de poils au haut du menton. Au total, c'était un être étrange à voir, surtout lorsqu'il avait substitué une jaquette courte de nankin à un habit long, ce qui était arrivé au moment dont je parle.

— Eh bien, monsieur Coble, que me voulez-vous? Il ne faut pas me retenir long-temps, car j'allais chez mistress Saint-Félix.

— C'est ce que je pensais, mon cher monsieur, et c'est pourquoi je vous ai prié d'entrer. — Prenez une chaise. — L'amitié, Tom, est un grand bien, — c'est un des charmes de la vie. Il y a long-temps que nous nous connaissons, — et c'est pour vous demander une preuve d'amitié que je désirais vous parler.

— Eh bien, soyez aussi bref que vous le pourrez : voilà tout, — répliquai-je.

— *Festina lentè*, — comme dit souvent le docteur Tadpole, en ajoutant que ces mots latins signifient chapeau et bottes. — Je suis surpris qu'il ne

connaisse pas mieux les classiques : tout écolier doit savoir que *caput* signifie en latin chapeau, et *rootes* bottes. Mais depuis quelque temps j'ai abandonné les classiques, et j'ai donné toute mon âme à la poésie.

— En vérité!

— Oui. — L'amitié et l'amour, est mon toast, toutes les fois qu'on m'en demande un au club. — Que dit Campbell?

— Je n'en sais rien.

— Je vous le dirai, Tom :

> Sans un sourire obtenu d'une beauté céleste,
> Oh! que serait l'homme? un monde sans soleil.

— Eh bien, je n'en doute pas; cela est très vrai, — répliquai-je; — car si une femme ne sourit pas à un homme, il n'est pas probable qu'il se marie avec elle, et par conséquent il n'a aucune chance d'avoir un fils (1).

— Tom, vous n'avez pas d'âme pour la poésie.

— Peut-être non: j'ai été trop occupé pour en lire.

— Mais vous devriez le faire : — la jeunesse est l'âge de la poésie.

— Comment! j'ai pensé que c'était le temps de travailler; d'ailleurs, je ne comprends pas comment

(1) Ceci est un jeu de mots intraduisible. Les mots anglais *sun* et *son* signifiant *soleil* et *fils*, se prononcent de même. (*Note du trad.*)

la jeunesse peut être l'âge... Mais dites-moi, je vous prie, ce que vous désirez de moi, car j'ai besoin de voir mistress Saint-Félix avant l'heure du dîner.

— Eh bien donc, Tom, je suis amoureux, profondément, éperdument, irrévocablement amoureux.

—Je souhaite que cela ne soit pas long,—lui répondis-je avec quelque amertume. — Et de qui, je vous prie, êtes vous si terriblement amoureux? — D'Anne Whistle?

— Anne Whistle? — Le vent a emporté cet amour il y a long-temps. Non, ce n'était qu'une fantaisie de jeunesse. Écoutez-moi, je suis amoureux de la charmante veuve.

— Quoi! mistress Saint-Félix?

— Oui, Félix en latin veut dire heureux, et mon bonheur dépend d'elle. Il faut que je réussisse, ou Tom, voyez-vous cette bouteille?

— Oui.

— Eh bien! c'est du laudanum, voilà tout.

— Mais, Tom, vous oubliez, vous ne voudriez certainement pas supplanter votre patron, votre maître, je puis dire votre bienfaiteur, le docteur?

— Pourquoi non? Il a essayé, et il a échoué. Il a cherché à faire impression sur elle pendant dix ans, mais infructueusement. — Ne suis-je pas un docteur aussi? — Oui, et même un meilleur; car je suis un jeune docteur; et lui, il n'en est qu'un vieux! Toutes les dames sont pour moi à présent.

Je suis un jeune homme qui commence à s'élever dans le monde.

— Soit, mais ne vous élevez pas beaucoup plus haut, sans cela votre tête touchera le plafond. Avez-vous encore quelque chose à me dire?

— Comment! à peine ai-je commencé. — La veuve, voyez-vous, Tom, me regarde d'un œil favorable; et plus d'une fois, j'ai songé à lui faire ma demande par-dessus le comptoir; mais je n'ai jamais pu m'armer d'assez de courage, ma flamme est si ardente! Comme dit le poëte :

> « Le silence en amour laisse voir plus de chagrin que de vaines paroles, n'importe leur esprit : ainsi un mendiant muet ajoute à notre pitié par son malheur. »

Maintenant, Tom, je vais mettre votre amitié à l'épreuve : je désire que vous parliez pour moi!

— Comment, que je parle à mistress Saint-Félix?

— Oui, soyez mon ambassadeur. — J'ai essayé de faire quelques vers; mais d'une manière ou d'une autre, je n'ai jamais pu trouver de rimes; le sentiment poétique est pourtant en moi. Dites-moi, Tom, voulez-vous faire ce que je vous demande?

— Qu'est-ce qui vous fait croire que la veuve est favorablement disposée pour vous?

— Sa conduite, certainement. Je ne passe jamais devant elle sans qu'elle sourie ou qu'elle rie; et en outre, le docteur est évidemment jaloux, il m'ac-

cuse de faire des méprises dans les potions que je prépare, de faire trop d'attention à ma toilette, de trop lire; enfin, il me trouve toujours en faute. — Cependant le jour peut arriver. — Tom, je répète ma demande : voulez-vous m'obliger? Votre propre cœur doit vous parler pour moi.

Cette dernière remarque me piqua. J'étais très convaincu que mistress Saint-Félix se moquait de lui. — Ainsi je répondis :

— Je ne vous refuserai pas; mais souvenez-vous que celui qui a eu si peu de succès lui-même n'est peut-être pas le député le mieux choisi pour faire réussir les autres. — Vous aurez bientôt votre réponse.

— Bien des remerciements, Tom. — Mon toast, comme je l'ai déjà dit, lorsqu'on m'en demande un, est l'amitié et l'amour.

Je quittai la boutique et j'entrai dans celle de mistress Saint-Félix, que je trouvai plus jolie que jamais.

— Enfin, vous voilà, Tom, — dit la veuve, — m'offrant sa main. Je pensais que vous viendriez hier. Votre sœur était ici. »

— J'ai été moins agréablement occupé. — Vous savez que Spicer est mort.

— Un des pensionnaires? — Je ne crois pas l'avoir jamais vu; mais j'ai entendu ce matin le vieux Ben parler de sa mort, et dire que vous étiez avec lui. C'était un de vos amis?

— Non, en vérité; je pensais que vous le connaissiez un peu, sans cela je n'en aurais rien dit. Alors je changeai de conversation, lui racontant ce qui s'était passé à Deal, et écoutant ses observations sur la vieille Nanny, ma mère et nos connaissances mutuelles.

— Et le docteur, comment va-t-il?

— Aussi occupé que jamais. Je suis fâchée qu'il ait à se plaindre de Tom Coble : il dit qu'il faut qu'il le renvoie. Il a fait quelques bévues très sérieuses en préparant des médicaments, et il a manqué de tuer cinq ou six personnes.

— Et s'il les avait tuées tout-à-fait, vous devriez en être responsable, — répondis-je d'un air très sérieux.

— Ciel! que voulez-vous dire, Tom?

— Je veux dire que vos yeux brillants l'ont fasciné; et pour me servir de ses propres expressions, il est profondément, éperdument et irrévocablement amoureux — de vous.

A cela, mistress Saint-Félix partit d'un si grand éclat de rire, que je crus qu'elle finirait par des convulsions. Aussitôt qu'elle devint calme, je continuai: — C'est la vérité; — et indépendamment de cinq ou six personnes à demi tuées, vous aurez à répondre d'une mort *entière*, car Coble m'a averti que s'il ne réussit pas à se rendre agréable à vos yeux, il aura recours à la grosse bouteille de laudanum. Il faut encore que je vous dise qu'il me charge de vous faire part de sa condition déplorable, attendu qu'il

n'est point en état de s'acquitter lui-même de cette tâche.

— Il faut qu'il soit fou, — dit mistress Saint-Félix tranquillement.

— Il se flatte d'avoir obtenu de vous des encouragements : je lui ai demandé en quoi! — et il m'a répondu que vous riez toujours lorsque vous le voyez.

— Vrai comme la Bible, — je ne puis m'empêcher de rire de la sotte figure qu'il fait. Merci de moi! de quoi donc sont faits les hommes? Eh bien! Tom, je dois me trouver très flattée! — que ce soit un secret entre vous et moi, voici la seconde offre que j'ai reçue en vingt-quatre heures.

— Le docteur, je suppose : Coble dit qu'il est jaloux.

— Je ne nomme personne. Tout cela est fort absurde.

— Mais vous n'avez pas encore rejeté les deux offres. — Coble attend une réponse.

— Dites-lui ce qu'il vous plaira. — A propos, vous ferez bien d'ajouter qu'au lieu de prendre du laudanum, il ferait mieux de recourir à son ancien remède favori, — l'eau de réglisse.

— Je m'acquitterai de votre commission de la manière la plus délicate que je le pourrai.

— Faites-le, Tom, je vous en prie, et que je n'entende plus parler de pareilles sottises; car toutes ridicules qu'elles puissent paraître, elles me sont très

pénibles. Laissez-moi à présent, — j'ai les nerfs agités, — et je suis mélancolique. Adieu. Venez ce soir avec votre sœur, — je me trouverai mieux alors.

Mistress Saint-Félix passa dans son petit salon, derrière la boutique, et je sortis de sa maison. Je me trompai de chemin, et j'oubliai presque de porter à Coble sa réponse; mais tout-à-coup je m'en souvins, et je retournai chez le docteur.

— Eh bien? — dit Tom avec empressement.

— Eh bien! — répliquai-je, n'ayant pas encore tout-à-fait décidé ce que je lui dirais, et ne voulant pas le blesser, — le fait est que la veuve a une très bonne opinion de vous.

— Je savais cela, — dit Coble m'interrompant.

— Et si elle se mariait, vous auriez autant de chance que le docteur.

— J'en étais sûr.

— Mais à présent, la veuve, par des raisons qu'elle ne peut expliquer à personne, ne peut songer à contracter aucun nouvel engagement.

— J'entends, — aucun engagement régulier.

— Précisément. — Mais aussitôt qu'elle se trouvera en liberté......

— Oui, — dit Coble, respirant à peine.

— Eh bien, elle enverra, je m'imagine, pour vous en faire part.

— Je comprends; en ce cas je puis espérer.

— Pas exactement; — mais il n'y a aucune nécessité de prendre du laudanum.

— Pas une goutte, mon cher ami, vous pouvez en être bien sûr.

— On ne sait ce qui peut arriver, voyez-vous Coble : deux, trois ou quatre ans peuvent....

— Quatre ans, — c'est bien long !

— Ce n'est rien pour un homme sincèrement amoureux.

— Non, ce n'est rien; c'est très vrai, — sincèrement amoureux.

— De manière que tout ce que vous avez à faire, c'est de suivre votre profession tranquillement et avec attention, — et d'attendre pour voir ce que le temps pourra amener.

— C'est ce que je ferai. — J'attendrai vingt ans s'il le faut.

Je fis mes adieux à Coble, croyant qu'il aurait probablement beaucoup plus long-temps à attendre; mais en tous cas, il était satisfait et tranquille pour le moment; et je pensai que ce ne serait pas un grand mal qu'il continuât à faire de la veuve l'objet de son attachement pour un an ou deux, ce qui l'empêcherait de faire quelque sottise et de songer à Anne Whistle.

A mon retour chez moi, je reçus un coup sérieux en apprenant une nouvelle que ma mère ne se fit pas scrupule de m'annoncer. Peut-être tout fut-il pour le mieux, car cette circonstance brisa le dernier anneau d'une malheureuse chaîne. Elle me dit sans aucun préambule que les volets de la maison

de M. Wilson étaient fermés à cause de la nouvelle qu'il avait reçue de la mort de Lady : — la pauvre Jeannette était morte en couches, et la mère et l'enfant avaient été portés ensemble au tombeau. Cette nouvelle me fit monter dans ma chambre. On peut dire que c'est une faiblesse, mais sa mort prématurée me fit verser bien des larmes. Je n'allai pas avec ma sœur chez mistress Saint-Félix; et je restai seul jusqu'au lendemain. Alors Virginie vint me trouver, et me persuada d'aller avec elle à l'hôpital, attendu qu'elle avait un message pour mon père.

Quand nous eûmes vu mon père, nous allâmes nous promener sur la terrasse de l'hôpital, près de la rivière. Nous n'y étions que depuis quelques minutes, quand nous entendîmes Dick Harness chanter en s'accompagnant de son violon :

« Combien furent cruels les parents qui m'arrachèrent mon amant ; — les hommes qui l'entraînèrent malgré lui sur la mer, — le petit bateau qui l'éloigna du rivage, — et surtout le grand vaisseau qui l'emmena sur l'Océan !

» Sing turala, turala, turala, raley.

» Quelle fut la cruauté des flots qui portèrent mon amant loin de sa Marie, — des vents qui furent favorables au lieu d'être contraires, — du capitaine, de ses officiers et de leur équipage, qui ne s'inquiétaient guère si nous nous reverrions jamais !

» Sing turala, etc.

» Cruel combat, dans lequel mon amant fut si brave! cruelle blessure qui lui fit perdre l'œil droit! Il avait coutume de me regarder avec deux yeux pleins d'amour; à présent il me regarde de travers, n'ayant plus qu'un œil.

» Sing turala, etc. »

— Eh ! avec votre turala, vous croire chanter !— s'écria Bill Opposition, arrivant sur sa jambe de bois, son violon à la main. — Vous attendre un moment. — Comment vous porter, massa Tom, et miss Virginny? Moi vous chanter une chanson et apprendre à lui quoi être bonne musique.

— Eh bien, dit Dick Harness, je veux bien vous laisser chanter, afin que miss Saunders puisse être juge entre nous.

Virginie avait presque envie de s'en aller ; mais comme les pensionnaires la traitaient toujours avec le même respect que si elle eût été la femme d'un de leurs officiers, je lui pressai le bras pour la faire rester, et Bill Opposition s'écria : — Vous bien écouter à présent; moi chanter — monter l'escalier.

« Moi avoir été un jour conduit à bord d'un vaisseau de guerre, et jeté par-dessus le bord du pont comme une botte de foin.

» Monter ainsi un escalier, moi avoir jamais
vu monter ainsi un escalier.

» Eux me montrer le grand mât, et dire moi monter tout en haut. Moi monter, tomber, et casser mon petit doigt de pied.

» Monter ainsi un escalier, etc.

» Eux crier tout le monde en haut pour lever l'ancre, et la canne du maître d'équipage tomber sur mon dos comme la grêle.

» Monter ainsi un escalier, etc.

» Eux appeler du monde sur les vergues pour prendre des ris aux voiles; nous monter tous comme un troupeau de moutons.

» Monter ainsi un escalier, etc.

» Eux envoyer les canots pour attaquer un bâtiment français : nous monter à l'abordage; nous accrocher d'une main, tenir un sabre de l'autre.

» Monter ainsi un escalier, etc.

» Moi être envoyé à Greenwich parce que moi avoir perdu une jambe, et avoir à grimper au dortoir sur une jambe de bois.

» Monter ainsi un escalier, etc. »

— Eh bien, moi vous demander à présent,

massa Tom, et vous missy, qui chanter le mieux, lui, ou votre serviteur Bill, qui être moi?

— Vous chantez fort bien, Bill, — dit Virginie en riant, — mais je ne suis pas en état de prononcer sur un point si difficile.

— Ni moi, — ajoutai-je; — il m'est impossible de dire lequel de vous chante le mieux. — Mais il faut que nous retournions à la maison; ainsi, adieu!

—Moi vous remercier, massa Tom; et vous aussi, missy. — Voir fort bien que vous pas vouloir mortifier lui, mais moi savoir ce que vous penser au fond du cœur.

Virginie et moi nous quittâmes l'hôpital. — Un sujet fréquent de discussion entre ma sœur et moi était la situation dans laquelle je me trouvais relativement à Bramble et à Bessy. Je n'avais pas de secrets pour elle, et elle me conseillait fortement de tâcher de me décider à épouser une jeune personne dont je n'avais jamais pu lui parler qu'avec les plus grands éloges.

— Soyez-en bien sûr, mon cher Tom, — me disait-elle, — vous aurez en elle une excellente femme; et avec une telle compagne, vous oublierez bientôt le malheureux attachement qui vous a causé tant de chagrins. Je conviens qu'il me manque l'expérience qu'il faudrait pour vous donner des avis sur un point si important; mais je suis convaincu que Bessy est réellement la femme qu'il vous

faut pour être heureux. Ensuite, vous avez beaucoup d'obligations à Bramble, et vous savez que cette union ferait le bonheur de sa vie. Enfin, vous n'ignorez pas qu'elle a de l'attachement pour vous. Je vous engage donc à y réfléchir sérieusement. J'ai un grand désir de la voir et de faire sa connaissance, mais je désire encore plus l'embrasser comme une sœur.

Je ne pouvais m'empêcher de reconnaître que Bessy avait atteint toute la perfection qu'on peut espérer dans un monde où personne n'est parfait. J'admis le bon sens et la vérité des raisonnements de ma sœur, et la mort de Jeannette ne contribua pas peu à aider ses arguments. Mais Virginie n'était pas la seule qui parût prendre intérêt à cette affaire; mon père y faisait des allusions joviales, et mistress Saint-Félix me félicita un jour de ma bonne fortune, qui me permettait d'espérer d'obtenir la main d'une jeune personne qui était l'objet de l'admiration et des éloges de tout le monde. Mais celui dont les avis eurent le plus de poids sur moi fut Anderson, qui me parla à ce sujet sans réserve et d'un ton fort sérieux.

— Tom, — me dit-il, — vous n'ignorez pas que Bramble et moi nous sommes amis intimes, et que nous l'avons été bien des années. Il n'a point de secrets pour moi, et je n'hésite pas à vous dire que son affection se partage si également entre vous et sa fille adoptive, qu'il lui serait difficile de dire

auquel des deux il est le plus attaché. Je sais aussi, — car il me l'a dit lui-même, — que son désir le plus cher et le plus ardent, — la seule chose qui puisse le rendre heureux, et la seule sans laquelle il lui soit impossible de l'être, quoiqu'il puisse s'y résigner, — c'est votre mariage avec Bessy. Je ne suis pas homme à vous engager à l'épouser par reconnaissance pour Bramble. La reconnaissance peut être portée trop loin. Mais, d'après tout ce qu'on en dit, elle est aussi belle qu'aimable, elle est capable d'un dévouement sans bornes, des plus grands efforts et de tous les sacrifices possibles pour ceux qu'elle aime; et enfin, Tom, elle a de l'attachement pour vous. Je pense qu'avec elle l'événement le plus important de votre vie vous offre une perspective certaine de bonheur. Vous pouvez dire que vous n'avez pas d'amour pour elle, quoiqu'elle vous inspire du respect, de l'estime et de l'admiration; mais de tels sentiments pour une femme sont la meilleure base de l'amour, et il doit croître avec le temps. Croyez-moi, Tom, cet attachement soudain et violent, qu'on appelle ordinairement amour, et qui aveugle tellement les deux parties, qu'elles ne peuvent, avant le mariage, s'apercevoir de leurs défauts respectifs; — ces mariages, qu'on appelle mariages d'inclination, conduisent bien rarement au bonheur. Je n'entends pas dire qu'ils n'y conduisent jamais; mais c'est comme dans une loterie, il y a beaucoup de billets blancs pour un bon lot.

Vous devez être sûr qu'il n'existe personne qui ait votre intérêt et votre bonheur plus à cœur que moi ; je vous connais depuis votre enfance, et j'ai surveillé votre conduite avec la même sollicitude qu'un père ; vous ne pouvez donc croire que je voulusse vous engager à faire une chose que je ne croirais pas devoir contribuer à votre bonheur. Suivez mon avis, mon cher Tom, faites le bonheur de Bramble et de Bessy, le vôtre, celui de nous tous, en bannissant de votre cœur le souvenir d'une femme qui n'était pas digne de vous, et donnez toute votre affection à celle qui vous sera aussi fidèle et aussi constante, que l'autre a été légère et capricieuse.

Je promis à Anderson de réfléchir sérieusement à ce qu'il venait de me dire, et je lui tins parole, faisant tous mes efforts pour chasser de mon souvenir l'image de Jeannette, et y substituer celle de Bessy. Je me la représentais souvent telle que je l'avais vue à l'instant où elle venait de sauver son père adoptif de la fureur des flots, ayant perdu connaissance, mais aussi belle que jamais ; et chaque fois elle m'inspirait un plus vif intérêt et un sentiment plus tendre. Quand on désire se déterminer à faire quelque chose, le grand point est de s'en familiariser l'idée. Je m'y habituai, et je trouvai que l'image de Bessy se gravait rapidement sur mon cœur.

Je passai quelques jours à Greenwich. Ma mère était toujours infatigable dans ses efforts pour trou-

ver quelque locataire, riche, garçon et d'une famille distinguée; système qui était une source de contrariétés pour ma sœur. — Oh, Tom! — me dit-elle un jour, — que n'êtes-vous marié à Bessy! je pourrais aller demeurer avec vous, et échapper à cette persécution.

— Mariez vous vous-même, ma sœur, — répondis-je.

— Il n'y a guère d'apparence à cela, Tom, — répliqua Virginie en secouant la tête.

En arrivant à Deal, j'appris que Bramble n'avait pas quitté sa maison depuis mon départ. Le plaisir que nous eûmes à nous revoir fut mutuel, et quand je m'approchai de Bessy, je l'embrassai, et c'était pour la première fois depuis qu'elle était revenue de pension. La pauvre fille rougit; et je vis ses yeux devenir humides, et elle monta à la hâte dans sa chambre.

— J'espère que cela est sérieux, Tom, — me dit Bramble en me regardant avec attention; — sans cela ce serait une cruauté.

— Très sérieux, mon père, — répondis-je en lui serrant la main.

— En ce cas, tout va bien, mon cher Tom, et que Dieu vous protège! — Vous assurez mon bonheur, et — je puis le dire à présent, — celui de Bessy aussi.

CHAPITRE XLVII.

Dans lequel un nouveau personnage paraît sur le théâtre, et je joue le rôle de pilote sur terre.

— Une frégate vient de jeter l'ancre dans les Dunes, Tom, et elle fait le signal pour demander un pilote, — dit Bramble, rentrant dans la maison, ma longue-vue à la main. — Il n'y a ici en ce moment aucun autre pilote que vous et moi. — Qu'en dites-vous? Vous chargerez-vous de la conduire dans le Medway?

— Bien certainement, mon père; je me chargerais d'y conduire un vaisseau de ligne. — Et pourquoi non? les marées sont les mêmes, et les sables n'ont pas changé de place. N'avez-vous pas de confiance en moi?

— J'en ai peut-être plus qu'en moi-même, Tom, car mes yeux ne sont plus ce qu'ils étaient autrefois. Eh bien, en ce cas, il faut partir de suite.

Je préparai mon paquet, et j'allais partir, quand voyant ma longue-vue sur la table, où Bramble l'avait placée, je lui dis : — A bord des bâtiments du roi, ils ne se soucient guère de prêter leurs longues-

vues aux pilotes ; ainsi donc, je prendrai la mienne pour cette fois.

— Vous ferez bien, Tom. Vous ne pouvez prendre une longue-vue dans la main d'un capitaine de frégate, comme vous le feriez dans celle du maître d'un bâtiment marchand.

— Au revoir, mon père ; je reviendrai aussitôt que je le pourrai. — Encore un coup de canon ! Le capitaine de cette frégate est pressé.

— On l'est toujours à bord des bâtiments de la marine royale ; et ils veulent qu'on fasse attention à leurs ordres et à leurs signaux. — Allons, partez, partez !

Je descendis sur le rivage, et ayant fait mettre un bateau en mer, je fus bientôt à bord. En montant sur le gaillard d'arrière, je trouvai le capitaine et son premier lieutenant.

— Eh bien, — me dit le capitaine, — où est le pilote ?

— C'est moi, capitaine, — répondis-je en ôtant mon chapeau.

— Où est votre commission ?

— La voici. — Et je lui présentai une petite boîte d'étain dans laquelle je la gardais.

— Fort bien. Elle est en bonne forme. — Mais vous avez l'air bien jeune.

— Pas assez jeune pour laisser échouer une si belle frégate, j'espère, capitaine.

— Je l'espère aussi ; et j'ose dire que vous valez

autant que bien des hommes à cheveux gris. Dans tous les cas, votre commission me suffit, et cette frégate est maintenant confiée à vos soins. — Voulez-vous qu'on lève l'ancre sur-le-champ?

— S'il vous plaît, capitaine. Le vent tombera probablement vers le coucher du soleil, et nous pourrons jeter l'ancre pour la nuit à la hauteur de North Foreland.

La frégate mit bientôt sous voiles, et il était évident qu'elle avait un bon équipage et d'excellents officiers. Dans la soirée, le vent tomba, comme je m'y attendais, et nous ne fîmes qu'étaler le jusant. Comme de raison, je restai debout toute la nuit, ainsi que mon devoir l'exigeait, et de temps en temps j'entrais en conversation avec l'officier et les midshipmen qui étaient de quart. J'appris d'eux que cette frégate, qui s'appelait *l'Euphrosyne*, revenait de la station des Indes-Occidentales; qu'ils y avaient passé quatre ans; que pendant ce temps, ils avaient livré deux combats bord à bord avec deux frégates françaises qu'ils avaient prises, et qu'ils avaient pris part à plusieurs actions combinées; qu'ils avaient pour capitaine sir James O'Connor, qui s'était distingué dans toutes ces affaires, et qui passait pour un des meilleurs officiers de la marine anglaise. La frégate avait éprouvé tant d'avaries dans les dernières actions, qu'on l'avait renvoyée en Angleterre pour être placée sur le chantier et être examinée, et elle avait ordre de se rendre à Sheerness, où elle serait

désarmée. Au point du jour, nous eûmes un vent favorable pour remonter la rivière, et nous mîmes à la voile, le flot nous communiquant les trois quarts de sa vitesse. L'ordre et la discipline régnaient tellement dans l'équipage, que, quoique la frégate tirât plus d'eau, je la conduisais avec plus de confiance que si c'eût été un bâtiment marchand, à bord duquel il faut attendre si long-temps avant qu'on exécute ce qui a été commandé. Ici, au contraire, il ne fallait que parler, et la chose était faite, bien faite, et faite sur-le-champ. Le frégate semblait obéir aux ordres du pilote, comme si elle eût été douée d'intelligence et de volonté, et les hommes qui étaient à la sonde donnaient la profondeur de l'eau avec autant de vitesse que d'exactitude. Il en résulta que j'éprouvais une pleine confiance, tandis que le capitaine et les officiers semblaient quelquefois inquiets en apprenant la diminution de la profondeur de l'eau. Quant à moi, j'étais fort tranquille, et je crois que je leur paraissais insouciant, quoiqu'il n'en fût rien.

— Quatre brasses trois quarts, — cria l'homme qui tenait la sonde.

— Quatre brasses trois quarts! — répéta le capitaine. — Pilote, savez-vous quel est le tirant d'eau de ce bâtiment?

— Oui, — capitaine. — Dans un instant nous n'aurons plus que quatre brasses et demie, mais, aussitôt après, l'eau redeviendra plus profonde.

Comme cette annonce fut pleinement confirmée

par l'événement, le capitaine en eut ensuite plus de confiance en moi. Enfin la frégate jeta l'ancre sans accident dans le Medway, et sir James O'Connor descendit dans sa chambre, laissant à son premier lieutenant le soin de l'affourcher, car tels étaient les ordres du port. Comme il ne me restait rien à faire, je résolus de quitter la frégate et de prendre ma place dans une des voitures de nuit pour aller à Douvres. Je priai donc le premier lieutenant de me faire donner mon certificat de pilotage, et de demander au capitaine s'il avait quelques ordres à me donner pour Deal. Quelques minutes après, je fus mandé dans la chambre du capitaine, je le trouvai assis devant sa table, sur laquelle il y avait du vin. Je vis que mon certificat était prêt et même signé.

— Quel est votre nom, pilote? Il est resté en blanc, et il faut que je le remplisse.

— Thomas Saunders, capitaine.

— Vous êtes bien jeune pour être pilote; mais je dois dire que vous avez conduit ici cette frégate de manière à prouver que vous connaissez votre profession. — Voici votre certificat.

J'avais en main ma longue-vue, et, pour plier mon certificat de manière à ce qu'il pût entrer dans ma boîte d'étain, je la mis sur la table. Il y jeta les yeux par hasard, la prit en main, et parut très surpris. Il examina ensuite l'endroit où des lettres ini-

tiales avaient été gravées, et s'aperçut qu'elles avaient été limées.

— Monsieur Saunders, — dit-il enfin, — si ce n'est pas prendre trop de liberté, puis-je vous demander où vous avez eu cette longue-vue?

— Oui, sir James. Elle m'a été donnée par une dame qui a eu beaucoup de bonté pour moi depuis mon enfance.

— Pardon, monsieur Saunders; ce n'est point par curiosité que je vous fais cette question. — J'ai déjà vu cette longue-vue, car elle a appartenu à un de mes amis les plus intimes. — Pouvez-vous me donner quelques autres informations sur ce sujet? Vous dites qu'elle vous a été donnée par....

— Par une dame fort aimable, sir James.

— Vous a-t-elle dit comment elle était tombée entre ses mains?

— Jamais.

— Faites-moi le plaisir de vous asseoir, monsieur Saunders, et si vous pouvez me donner quelques renseignements sur ce point, vous me rendrez un très grand service. — Pouvez-vous me dire quelle sorte de personne est cette dame, où elle demeure, — et de quel pays elle est?

— Oui, sir James. — Elle est Irlandaise et elle demeure à Greenwich. — Je fis ensuite la description de sa personne.

— Cela est étrange, — fort étrange! — dit sir James, le coude appuyé sur la table et la tête sur sa

main. Après un moment de silence, il ajouta : — Monsieur Saunders, me répondrez-vous franchement à une question? — Je sens que je ne parle pas à un simple pilote de la Tamise. Je ne cherche pas à vous faire un compliment; si je ne pensais pas ce que je dis, je ne vous ferais pas ces questions. — Ne savez-vous pas sur cette dame plus de choses que vous ne paraissez vouloir le dire? Il y a dans vos manières je ne sais quoi qui me porte à le croire.

— Il est très vrai, sir James, que j'en sais plus que je ne vous en ai dit; mais il ne s'ensuit pas que j'en sache plus que je ne veuille en dire; il faudrait seulement que je fusse convaincu que celui qui me questionne y a un intérêt suffisant pour m'autoriser à y répondre.

— Personne ne peut y avoir plus d'intérêt que moi, — répondit sir James avec un accent de tristesse. — Vous me dites qu'elle est Irlandaise; — la description que vous en faites répond précisément à mon attente, et ma curiosité est naturellement excitée. — Puis-je vous demander quel est son nom?

— Le nom qu'elle porte à présent est celui de Saint-Félix.

— Elle avait des parentes éloignées qui portaient ce nom, et ce pourrait être une d'elles. — Mais comment aurait-elle eu cette longue-vue? — Cela n'est pourtant pas impossible.

— Ce n'est pas son véritable nom, sir James.

— Pas son véritable nom! — Et connaissez-vous le véritable?

— Oui; mais je l'ai appris à son insu, d'un autre individu qui n'existe plus.

— Ah! Puis-je savoir qui était cet individu?

— Un homme qui est mort à l'hôpital de Greenwich; — qui y portait le nom de Spicer, mais qui se nommait véritablement Walter James. Il avait vu cette longue-vue dans ma main, et, sur son lit de mort, il m'a révélé tout ce qui y avait rapport; — mais il ne savait pas que cette dame vécût encore.

— Si Walter James vous a tout avoué sur son lit de mort, monsieur Saunders, vous pouvez répondre à une question. — Le véritable nom de cette dame n'est-il pas Fitz Gérald?

— C'est ce qu'il m'a donné à entendre.

Sir James O'Connor tomba le dos appuyé sur son fauteuil, et garda le silence quelques instants. Il se versa un verre de vin, le but, et me dit:

— D'autres que vous en sont-ils instruits, monsieur Saunders?

— Je ne l'ai jamais dit à personne, si ce n'est à un vieil ami, de crainte qu'il ne m'arrivât quelque accident. Mistress Saint-Félix elle-même ignore ce que j'ai appris.

— Je vous atteste sur mon honneur, comme officier et comme homme, monsieur Saunders, que je

prends le plus vif intérêt à cette dame. Voulez-vous avoir la bonté de me détailler tout ce que vous savez sur ce sujet, et de me dire quels sont les aveux que vous a faits ce Walter James?

— Je vous ai déjà dit, monsieur, beaucoup plus de choses que je n'avais dessein de le faire; mais, pour vous parler franchement, j'ai tant de respect et d'estime pour la dame en question, que je ne vous en dirai pas davantage sans avoir votre parole d'honneur que vos questions n'ont pour but que son bonheur.

— Eh bien, je vous déclare sur mon honneur que, si les choses sont telles que je commence à l'espérer, elle se trouvera la femme la plus heureuse du monde.

— Vous m'avez dit que cette longue-vue avait appartenu à un de vos plus intimes amis?

— Oui; et si je vois, d'après ce que vous me direz, que mistress Saint-Félix soit réellement mistress Fitz Gérald, je produirai cet ami, qui est son mari. — Cela vous suffit-il?

— Oui, sir James, et maintenant je vous dirai tout. — Je lui fis alors un détail exact de tout ce qui avait rapport à cette affaire, depuis le moment où mistress Saint-Félix m'avait donné la longue-vue, après en avoir effacé les initiales, jusqu'à la mort de Spicer. — Voilà tout ce que je puis vous dire, — ajoutai-je; — c'est à vous à en tirer vos conclusions.

— Je vous remercie, monsieur. Maintenant permettez-moi de vous faire une ou deux autres questions. — Quels moyens d'existence mistress Saint-Félix a-t-elle à Greenwich, et de quelle réputation y jouit-elle?

— Elle y tient une boutique de tabac, — répondis-je, — et je ne connais pas une femme qui soit plus universellement estimée et respectée.

Sir James O'Connor emplit deux verres de vin, m'en offrit un et but l'autre.—Monsieur Saunders, — me dit-il ensuite, — vous ne savez pas combien je vous ai d'obligation. Je prends le plus vif intérêt à cette affaire, et, si vous n'êtes pas obligé de retourner sur-le-champ à Deal, je vous prierai de vous charger d'une commission pour Greenwich. Vos peines et vos frais.....

— Je ferai tout au monde pour mistress Saint-Félix, sir James, et je ne regarderai ni aux peines ni aux frais.

— Voulez-vous vous charger de lui porter une lettre à l'instant? — Je ne puis quitter ma frégate en ce moment, — c'est une chose impossible.

— Très certainement, monsieur.

— Et vous l'amènerez ici?

— Si elle consent à y venir. — Je présume que votre lettre expliquera tout, afin d'éviter un choc trop subit?

—Vous avez raison, monsieur Saunders ; — mais moi j'ai tort de ne pas vous donner ma confiance en-

tière. Vous avez si bien gardé les secrets de mistress Saint-Félix que vous ne pouvez manquer de garder le mien aussi fidèlement.

— J'engage mon honneur, sir James.

— Eh bien, monsieur Saunders, je vous ai parlé d'un ami intime, mais le fait est que c'est à moi que cette longue-vue a appartenu. Quand je retournai en Irlande, et que j'appris que ma femme avait mis fin à ses jours, comme on le supposait, je fus désespéré, comme vous pouvez bien le croire. Lorsque mon esprit eut repris un peu de calme, je remarquai que, quoique tous ses vêtements fussent restés à la maison, tous ses bijoux et autres objets ayant quelque valeur avaient disparu; mais je me figurai qu'ils avaient été pris par ses parents ou d'autres personnes. J'entrai alors à bord d'un bâtiment de guerre, sous le nom de James O'Connor; j'y fus placé sur le gaillard d'arrière, et, par une suite continuelle de faveurs de la fortune, j'arrivai au grade que j'occupe aujourd'hui. — Voilà tout mon secret. — Au surplus, il m'importe peu qu'il soit divulgué, maintenant que j'ai retrouvé ma femme; je n'avais rien fait qui pût déshonorer mon nom avant d'entrer dans la marine royale; mais en ayant changé, je désire qu'on ne sache pas que j'en aie jamais porté un autre avant qu'il se présente une occasion favorable pour le reprendre. — A présent, monsieur Saunders, vous chargez-vous de mon message?

— Avec le plus grand plaisir, sir James, et je puis

m'en acquitter à présent avec toutes les précautions convenables. — Demain matin je serai de retour ici avec mistress Saint-Félix.

— Il faut prendre une chaise de poste, tant pour aller que pour revenir, — dit sir James en me mettant dans la main quelques billets de banque. — Voici de l'argent;—prenez, prenez! S'il y a du reste, vous pourrez me le rendre. — Adieu! mille remerciements.

— Mais où vous trouverai-je à mon retour, monsieur?

— Ah! vous avez raison. — A l'hôtel des Armes-du-Roi, à Chatam.

Je ne perdis pas de temps. Dès qu'un canot de la frégate m'eut conduit à terre, je pris une chaise de poste et je partis pour Greenwich, où j'arrivai vers neuf heures. Je quittai la chaise en y arrivant, et j'allai à pied chez mistress Saint-Félix. Je la trouvai chez elle, comme je m'y attendais, et, à ma grande satisfaction, le docteur n'y était pas.

— Eh bien! monsieur le pilote, — me dit-elle, — quand êtes-vous arrivé ici?

— A l'instant même. — Je viens de Chatam.

— Avez-vous été chez votre mère?

— Pas encore. Je viens d'abord passer la soirée avec vous.

— Avec moi?—Voilà du nouveau. Je ne suppose pas que vous ayez dessein de me faire la cour, comme le docteur?

— Non; mais je vous prie de me donner une tasse de thé dans votre petit salon, et de dire à Jeanne d'avoir soin de la boutique.

— Jeanne est fort occupée, monsieur Tom, et je crois que je ne puis vous satisfaire en cela.

— Mais il le faut, mistress Saint-Félix. Je suis déterminé à ne pas quitter cette maison sans avoir pris une tasse de thé avec vous. — J'ai besoin d'avoir avec vous une longue conversation.

— D'où vient donc le vent aujourd'hui, Tom?

— Peu importe. Dans tous les cas je n'ai pas le cerveau éventé, et je n'ai bu qu'un seul verre de vin de toute la journée. Je vous demande en grâce de ne pas me refuser, mistress Saint-Félix. Vous avez déjà eu pour moi bien de la bonté en plusieurs occasions, obligez-moi encore en celle-ci. — Le fait est qu'il m'est arrivé aujourd'hui quelque chose de très grande importance. Je désire avoir votre avis sur ce que je dois faire, et, en cette occasion, je le préfère à celui de tout autre.

— Si vous parlez sérieusement, Tom, et que vous fassiez tant de cas de mon avis, c'est me faire un compliment qui vaut certainement bien une tasse de thé. — Elle ordonna à Jeanne de préparer dans le petit salon tout ce qu'il fallait pour faire du thé, et de venir ensuite veiller à la boutique.

— Et dites-lui aussi que vous n'êtes chez vous pour personne, pas même pour le docteur.

— Réellement, Tom, tout cela prend un air bien sérieux; mais je ferai ce que vous désirez.

Je n'entamai l'affaire que lorsque nous eûmes pris le thé, car je ne savais trop par où commencer. Enfin je lui dis, en remettant ma tasse sur la table : — Mistress Saint-Félix, il faut d'abord que je vous informe de différentes choses qui ne sont connues ici que de moi. — Je lui contai alors l'histoire de la vieille Nanny, la manière dont Spicer avait reconnu la longue-vue, sa tentative pour assassiner sa mère, et les aveux qu'il m'avait faits avant de mourir. Mistress Saint-Félix fut fort émue.

— Mais pourquoi me dire tout cela? — me demanda-t-elle. — C'est sans doute une consolation pour moi de savoir que mon mari n'a pas subi une mort ignominieuse, comme je le supposais; mais à présent je n'aurai plus un instant de tranquillité jusqu'à ce que je sache ce qu'il est devenu. — Il vit peut-être encore.

— Mistress Saint-Félix, vous me demandez pourquoi je vous dis tout cela? Permettez-moi de vous faire une question. — Sachant tout cela depuis si long-temps, pourquoi ne vous l'ai-je pas dit plus tôt?

— Je ne saurais le dire.

— En ce cas, je vous le dirai. C'est parce que je savais que cette nouvelle ne ferait que vous rendre inquiète et malheureuse, comme vous venez de le dire, et je ne vous en aurais pas encore parlé, si je n'eusse obtenu d'autres informations à bord d'une frégate que j'ai conduite ce matin dans le Medway.

Mistress Saint-Félix respirait à peine. — Qu'avez-vous donc appris ? — me demanda-t-elle d'une voix faible.

— La longue-vue a été reconnue par une personne qui était à bord, et qui m'a dit que votre mari vit encore.

Je courus chercher un verre d'eau, car mistress Saint-Félix était tombée, la tête en arrière, sur sa chaise, pâle comme la mort. Je lui en fis boire une gorgée, je lui en jetai quelques gouttes au visage, et elle revint à elle ; elle appuya son mouchoir sur ses yeux, garda le silence quelques instants, et se mit à sangloter. Se jetant ensuite à genoux, la tête courbée sur sa chaise, elle resta en prière quelques minutes ; et se relevant enfin, elle me prit la main, se rassit, et me dit : — Vous pouvez tout me dire à présent.

Comme elle avait l'air calme et tranquille, je lui fis part de tout ce qui s'était passé entre sir James O'Connor et moi, et de la mission qu'il m'avait donnée de la conduire à Chatam.

— Et maintenant, mistress Saint-Félix, — ajoutai-je, — vous ferez bien de vous mettre au lit. J'ai promis à sir James que nous serions à Chatam demain matin. Je viendrai vous chercher à sept heures, et nous irons prendre une chaise de poste à l'autre bout de la ville. Serez-vous prête ?

— Oui, sans doute, — répondit-elle en souriant. — Que le ciel vous protège, Tom ! — A demain.

Je n'allai pas chez ma mère; je pris un lit dans une auberge, et je me levai le lendemain assez tôt pour être chez elle à l'heure convenue. Elle sortit de sa maison dès qu'elle m'aperçut, et me suivit à quelque distance. Nous prîmes une chaise de poste à l'endroit où j'avais laissé celle qui m'avait amené, et en trois heures de temps nous arrivâmes à Chatam, aux Armes-du-Roi. Je demandai une chambre, et j'y laissai mistress Saint-Félix, qui tremblait comme une feuille. Je la priai de s'asseoir sur le sofa, et je me fis conduire à l'appartement de sir James O' Connor.

— Elle est ici, monsieur.

— Où?

— Suivez-moi, sir James.

J'ouvris la porte de la chambre, et dès qu'il y fut entré, je me retirai.

CHAPITRE XLVIII.

Ma sœur Virginie est enfin placée dans une situation où elle se trouve bien, et ma mère est contente.

Je restai tranquille dans le café de l'hôtel, en cas qu'on m'envoyât chercher, ce que je croyais devoir arriver avant la fin du jour. Dans l'après-midi, un garçon de l'hôtel vint me dire que sir James O'Connor désirait me parler, et je fus introduit dans son appartement, où je trouvai mistress Saint-Félix sur le sofa.

Aussitôt que la porte fut fermée, sir James me prit par la main, et me conduisant près de sa femme, il me dit : — Permettez que je vous présente votre ancienne amie sous le nom de lady O'Connor.

— Non, cher Tom, — dit-elle en me prenant la main, — je suis et je serai toujours pour vous mistres Saint-Félix. Venez donc, et asseyez-vous. Vous aurez encore à vous charger de moi, car je dois retourner à Greenwich pour en partir d'une manière convenable. Sans doute, on a déjà fait courir le bruit que je me suis enfuie par crainte de mes créanciers. Sir James pense qu'il faut que j'y retourne

comme si rien ne fût arrivé, que je dise qu'une parente m'a laissé quelques biens, que j'arrange mes affaires et que je vende le fonds de mon commerce. Cela vaudra certainement mieux que de donner lieu aux propos et aux caquets que pourrait occasionner ma disparition soudaine; — non pas qu'il soit probable que je rencontre jamais mes anciennes connaissances de Greenwich.

— Ne pensez-vous pas de même, Tom? car il faut que je vous appelle ainsi, en gage de notre amitié future, — dit sir James.

— Je crois que ce sera le meilleur parti, monsieur.

— Eh bien! il faut que vous conduisiez encore ce soir milady à Greenwich. Demain, la nouvelle se sera répandue, et le jour suivant vous pourrez la ramener encore ici. J'espère que vous sentez le compliment que je vous fais en vous confiant un trésor si nouvellement retrouvé? A présent, mettons-nous à table. — Ne regardez pas votre costume, Tom, il vaut bien celui de milady.

Après le dîner, on ordonna une chaise de poste, et lady O'Connor et moi, nous partîmes pour Greenwich, où nous n'arrivâmes qu'à la nuit. Nous nous rendîmes à pied chez elle, je l'y laissai, et je m'empressai d'aller chez ma mère.

— Eh bien! ma mère, — lui dis-je, après les premières salutations, — avez-vous appris la nouvelle concernant mistress Saint-Félix?

— Non; qu'est-ce qu'elle a encore fait?

— Oh! elle n'a rien fait; mais une parente qu'elle avait en Irlande lui a laissé une grande somme d'argent; et elle va partir de suite pour ce pays. Si elle reviendra ici ou non, c'est ce que personne ne peut dire.

— Eh bien, nous pouvons nous passer d'elle, — dit ma mère d'un ton piqué. — Je suis bien aise qu'elle s'en aille, car je n'ai jamais aimé que Virginie fût si intime avec elle : la boutique d'une marchande de tabac n'est pas le plus convenable pour une jeune personne bien élevée.

— Ma mère, — répliqua Virginie, — lorsque nous demeurions dans Fisher's Alley, mistress Saint-Félix était d'une condition supérieure à la nôtre.

— Je vous ai souvent avertie, Virginie, de ne jamais parler de Fisher's Alley; vous savez que cela m'est désagréable : — les meilleures familles ont eu leurs revers.

— Je ne puis m'empêcher de penser que c'est ce qui est arrivé à mistress Saint-Félix, — dit Virginie.

— S'il vous plaît, miss Saunders, laissons ce sujet, — répliqua ma mère avec hauteur.

Cette nouvelle se répandit bien vite : j'allai moi-même dans plusieurs endroits où je savais qu'on la ferait circuler, et avant le lendemain tout Greenwich savait que mistress Saint-Félix avait hérité d'une grande fortune : quelques uns la faisaient monter à dix mille livres en capital, et d'autres à dix mille livres

de rente. Lorsque j'arrivai chez elle le lendemain, je trouvai qu'elle avait fait des arrangements pour continuer son commerce pendant son absence, ayant dit, non qu'elle partait pour toujours, mais qu'elle ferait savoir sa décision en écrivant aussitôt qu'elle serait arrivée en Irlande, parce qu'elle ignorait le montant exact de la fortune dont elle venait d'hériter. Le docteur, qui avait entrepris de conduire ses affaires en son absence, avait l'air si déconfit que j'eus vraiment pitié de lui. Il avait été si habitué à sa société, qu'il était désolé de son départ, quoique toute espérance qu'elle deviendrait jamais sa femme l'eût abandonné depuis long-temps. Mistress Saint-Félix me dit qu'elle serait prête dans la soirée, et je retournai à la maison, où je trouvai Virginie en larmes : sa mère lui avait encore reproché son amitié pour mistress Saint-Félix ; mais Virginie me dit qu'elle pleurait plutôt de l'idée du départ de cette dame, que de ce que sa mère venait de lui dire ; et elle me pria d'aller avec elle chez son amie pour lui faire ses adieux.

Quand nous arrivâmes, mistress Saint-Félix embrassa ma sœur avec beaucoup d'affection et l'emmena dans le petit salon. Virginie fondit en larmes.

— Vous êtes la seule amie que j'aie ici, — lui dit-elle ; — je vous aime beaucoup, et maintenant je vais vous perdre !

— Ma chère Virginie, je suis plus contrariée de me séparer de vous et de Tom que je ne puis l'ex-

primer ; — notre chagrin est mutuel. Nous nous reverrons.

— Je n'en vois pas la possibilité, — dit Virginie tristement.

— Mais moi, je la vois, et, qui plus est, j'y ai pensé depuis que j'ai reçu la nouvelle qui cause mon départ. — Tom, votre sœur n'est sans doute instruite que des bruits qui courent?

— Elle ne sait rien de plus que les autres.

— Mais vous en savez davantage ; et comme je sais qu'on peut se confier à elle, je vous permets de lui faire part de mon secret. Alors, ma chère Virginie, quand je vous aurai dit que je désire que vous veniez demeurer avec moi, et que je prendrai mes mesures pour cela ; quand vous aurez entendu ce que votre frère a à vous dire, vous comprendrez que nous pourrons nous revoir. Adieu, et que le ciel vous protège ! — A présent, partez, car j'ai bien des choses à faire.

Lorsque j'eus raconté à Virginie ce dont le lecteur est déjà informé, sa joie fut extrême. « Oui, — dit-elle, — je comprends tout à présent. Ma mère, qui a un grand désir de me voir placée dans quelque famille de distinction comme demoiselle de compagnie, en apprenant que lady O'Connor consent à me recevoir chez elle, ne se doutera pas que ce soit mistress Saint-Félix ; sans cela, elle ne me laisserait jamais aller près d'elle, j'en suis sûre ; car elle l'a

prise en aversion pour des raisons qu'elle seule peut connaître.

Aussitôt que j'eus reconduit ma sœur chez elle, où je la laissai très heureuse, je retournai chez mistress Saint-Félix. Le docteur était avec elle, muet et triste; et je pensais que nous aurions quelque difficulté à nous débarrasser de lui, quand Coble arriva.

— S'il vous plaît, monsieur, — dit-il, — mistress Fallover a besoin de vous sur-le-champ. Elle souffre beauconp.

— Je ne puis rien y faire.

— En vérité! mais il faut y faire quelque chose, docteur, — dit mistress Saint-Félix. — C'est, comme vous le savez, la première fois qu'elle est enceinte, et il ne faut pas la négliger; ainsi, disons-nous tout de suite adieu et au revoir. J'ai prié Tom de venir me prendre pour aller faire mes adieux à sa sœur et à une ou deux autres personnes avant de partir. Ainsi, docteur, comme vous ne pouvez pas m'accompagner, allez soigner la pauvre femme. Adieu, docteur Tadpole, je vous écrirai aussitôt que je saurai ce que je dois faire.

Le docteur lui prit la main, et disant, après un instant de silence :

— Mistress Saint-Félix, — *infelix*, *eheu!* — il se hâta de quitter la maison.

— Le pauvre homme, — dit-elle, — s'apercevra de mon absence, c'est la vérité. — Adieu, Jeanne,

ayez soin de tout jusqu'à mon retour, et n'oubliez pas le chien et le chat. Allons, Tom, partons.

Je pris sa malle sur mes épaules, et je la suivis jusqu'à la poste aux chevaux. Nous demandâmes une chaise de poste, et nous partîmes.

— Tom, dit lady O'Connor, — car je l'appelle ainsi à présent qu'elle n'est plus à Greenwich, — il y a une partie de mon histoire que vous ne connaissez pas, — une partie peu importante à la vérité. Lorsque j'appris par les journaux que mon mari avait été, comme je le supposais, exécuté, je suis honteuse de le dire, ma première pensée fut de commettre un suicide; mais de meilleurs sentiments prirent l'ascendant dans mon esprit, et alors je résolus de changer de nom, et de laisser croire que j'étais morte. Ce fut pour cette raison que je laissai mon chapeau au bord de la rivière, et tous mes vêtements à la maison, prenant seulement avec moi quelques bijoux, et le peu d'objets précieux que je possédais, afin de les vendre pour fournir à ma subsistance. J'obtins un passage à bord d'un transport frété pour Woolwich, sous prétexte que mon mari était arrivé des pays étrangers : là j'appris par hasard que le fond d'une boutique de tabac à Greenwich était à vendre, et je l'achetai. Voilà tout ce que vous ne connaissiez pas de mon histoire.

— Et maintenant, en ce qui concerne Virginie,

j'ai l'intention de l'avoir bientôt avec moi. Votre mère désire beaucoup la placer dans une famille distinguée, dans l'espérance qu'elle captivera quelqu'un de ses membres par sa beauté, — mauvais genre de spéculation; — je demanderai dans les journaux une demoiselle de compagnie, et j'arrangerai les choses de manière que votre mère ne me voie pas. Mais quand votre sœur sera près de moi, ce ne sera pas comme demoiselle de compagnie, mais comme ma propre fille. — Je vous dois beaucoup, Tom, presque tout même, et c'est la seule manière dont je puisse m'acquitter envers vous. J'ai déjà parlé à sir James sur ce sujet, et il est également prêt à payer cette dette de reconnaissance : ainsi Virginie sera désormais notre fille adoptive.

— Vous me payez plus que vous ne me devez, lady O'Connor, — répondis-je, — car vous m'obligez en ce que j'ai le plus à cœur.

— Je vous crois, Tom; ainsi n'en parlons plus.

Autant vaut informer ici le lecteur que je passai une semaine à Chatam, et, pendant ce temps, lady O'Connor fit mettre dans les journaux une annonce propre à attirer l'attention de ma mère. J'envoyai ce journal à Virginie en faisant une marque à l'annonce. Ma mère y répondit de suite. Sir James O'Connor se rendit à Greenwich, reçut ma mère et Virginie dans l'hôtel où il avait pris un appartement, parut content dè ma sœur, et dit qu'aussitôt

que lady O'Connor serait suffisamment rétablie d'une indisposition, elle l'enverrait chercher pour la conduire à Chatam. Ce qui eut lieu deux jours après. Sir James les reçut, et leur dit que lady O'Connor était encore trop indisposée pour voir personne, mais qu'elle dirait quelques mots à Virginie et qu'elle laisserait à sir James le soin de tout arranger avec ma mère. Virginie, retourna près de sa mère, et dit que lady O'Connor était une dame ayant le ton et les manières les plus distinguées, et qu'elle désirerait être placée près d'elle. Les offres furent avantageuses, et ma mère, quoiqu'elle regrettât de ne pas avoir vu lady O'Connor, fut satisfaite; et Virginie alla prendre possession de la place le surlendemain. Ainsi ma sœur fut placée d'une manière confortable, et après avoir passé deux jours avec elle je fis mes adieux à sir James et à lady O'Connor, dans l'intention de retourner à Deal. Mais en ce moment, je reçus une lettre d'Anderson qui m'informait que Nanny était très mal, et que le docteur Tadpole ne croyait pas qu'il fût possible qu'elle vécût plus de vingt-quatre heures; — qu'elle désirait beaucoup me voir, et qu'il espérait que je viendrais tout de suite.

Je montrai la lettre à lady O'Connor, qui me dit : —Vous irez sans doute, Tom?

— A l'instant, — répondis-je, — et d'autant plus que la date de cette lettre remonte à trois jours. Quelle est la cause de ce retard, c'est ce que je ne

puis deviner. — Adieu, lady O'Connor; adieu, ma très chère Virginie. La vieille Nanny a beaucoup de droits à ma reconnaissance, comme vous le savez toutes deux.

——

CHAPITRE XLIX.

Mon père, à sa grande surprise, a un morceau de terre sur lequel il peut appuyer un pied, et dire : Ceci est à moi.

— Vous arrivez trop tard, Tom, — me dit Ben le baleinier, quand je sautai à bas de l'impériale de la diligence ; — la vieille femme est morte hier au soir.

— J'en suis bien fâché, Ben, puisqu'elle désirait tellement de me voir ; mais je n'ai reçu que ce matin la lettre d'Anderson, et il m'était impossible d'arriver plus tôt.

Cette nouvelle me décida à me rendre sur-le-champ à l'hôpital, ne doutant pas qu'Anderson ne pût me donner tous les renseignements que je désirais sur cet événement. Je le rencontrai pendant qu'il s'avançait vers un banc placé sur la terrasse en face de la rivière, où il allait souvent s'asseoir quand le temps était beau. — Eh bien, Tom, — me dit-il, — je vous attendais, et j'espérais que vous seriez arrivé plus tôt. — Asseyons-nous ici, et je vous donnerai quelques détails sur ce que je sais que vous avez le plus à cœur. La vieille femme a

fait une bonne fin. J'ai reçu ses derniers soupirs, et je puis dire, Tom, que ses derniers vœux ont été pour votre bonheur. Je crois que son seul regret a été de ne pas vous voir avant de mourir.

— Pauvre Nanny! elle a bien souffert.

— Oui, et il y a bien des motifs pour excuser sa conduite; et comme nous le sentons nous-mêmes, j'espère qu'elle éprouvera la merci du grand juge auquel tous les secrets des cœurs sont connus. Elle n'était pas précisément folle, Tom; mais depuis le moment qu'elle a cru que son fils avait été pendu, elle n'a plus eu le plein usage de sa raison; ce coup avait affaibli son intelligence. Elle en fut étourdie, et le sentiment moral du bien et du mal en fut émoussé chez elle. Elle m'a dit qu'après que vous lui eûtes dit que son fils était à l'hôpital, et qu'il était mort repentant, il lui avait semblé que son esprit était soulagé d'un poids énorme; qu'elle s'était trouvée délivrée d'une oppression qui pesait sur toutes ses facultés, et d'une espèce de vertige qui la rendait indifférente à tout. Je crois que cela est vrai, d'après le changement qui s'est opéré en elle pendant le court intervalle qui s'est écoulé depuis cette époque.

—Quel changement? Vous savez que j'ai été trop occupé pendant le peu d'instants que j'ai passés ici pour aller la voir.

— Je parle d'un changement dans son extérieur et dans ses manières. Elle parut se rappeler l'état

qu'elle avait autrefois occupé dans le monde. Elle se mettait toujours proprement ; — du moins aussi proprement qu'il était possible dans une demeure comme la sienne. Elle avait toujours un bonnet et un tablier blanc.

— En vérité !

— Oui : et les dimanches, elle faisait une toilette complète. Elle n'allait pas à l'église, mais elle avait acheté une grande Bible et une paire de lunettes, et on la voyait souvent la lire, assise devant sa porte. Quand j'allais la voir, elle aimait à s'entretenir de sujets religieux. Un jour je lui parlai de son amour pour l'argent, et je lui dis que c'était un péché. Elle me répondit qu'elle l'avait beaucoup aimé bien long-temps, parce qu'elle croyait toujours qu'il y avait près d'elle quelqu'un qui voulait le lui dérober, depuis que son propre fils l'avait volée, mais qu'à présent qu'elle savait ce que ce fils était devenu, elle n'aimait plus l'argent, — du moins plus autant qu'auparavant. Je crois que c'était la vérité, car son avarice avait été causée par la situation particulière de son esprit. Elle avait dans sa maison pendant sa dernière maladie quelques meubles utiles que je n'y avais jamais vus auparavant, et l'achat qu'elle fit d'une grande Bible imprimée en gros caractères est pour moi une preuve convaincante que l'avarice ne la dominait plus.

— C'est un grand plaisir pour moi d'apprendre tout cela, Anderson ; car Nanny était une de

mes plus anciennes amies, et je lui étais fort attaché.

— Pas plus qu'elle ne vous l'était, Tom. Presque ses derniers mots furent pour appeler sur vous la bénédiction du ciel. Grâce à Dieu, elle est morte comme doit mourir un chrétien, et j'espère qu'elle est maintenant heureuse.

— Amen! — répondis-je, car j'étais fort ému de ce que disait Anderson.

Après un instant de silence, Anderson ajouta :— Vous savez, Tom, qu'elle vous a laissé tout ce qu'elle possédait. Elle m'avait déjà informé que c'était son intention, quoique je ne vous en eusse rien dit; mais j'ai cru qu'il valait mieux que M. Wilson fît le testament, et qu'elle n'eût qu'à le signer. Ben et moi nous l'avons signé comme témoins. Mais quant à ce qu'elle vous a laissé, je crois que ce ne sera pas grand'chose ; car après son décès la recherche que nous avons faite ne nous a fait découvrir qu'environ sept livres dans deux petites boîtes, et elle a légué dix livres à votre sœur Virginie. Quand on aura vendu tout ce qui se trouve dans sa boutique, je ne sais s'il y aura de quoi payer les frais de son enterrement et le legs de votre sœur.

— Peu importe, nous verrons, — répondis-je.— Dans tous les cas elle sera enterrée décemment, et le legs sera payé.— Au revoir, Anderson; il faut que j'aille voir ma mère et ma sœur.

Les restes de Nanny furent rendus à la terre le lundi suivant. On lui fit des funérailles décentes,

comme je l'avais annoncé, et Anderson, mon père, Ben et moi nous la conduisîmes jusqu'à sa dernière demeure. Dès que la cérémonie fut terminée, je priai Anderson de m'accompagner chez M. Wilson.

— Je crains, Tom, — me dit M. Wilson, — que, comme il arrive à bien des légataires universels, il ne vous reste pas grand'chose, les dettes payées.

— N'importe, vous m'obligerez en venant avec Anderson et moi dans la maison de la défunte.

—Et lever les scellés en votre présence, je suppose; mais le fait est, Tom, que, croyant que l'argent n'y serait pas très en sûreté, même sous les scellés, je l'ai mis dans ma poche.

— Quoi qu'il en soit, je désire que vous y veniez avec nous.

— De tout mon cœur, puisque vous ne voulez prendre possession qu'en due forme.

Dès que nous y fûmes arrivés, j'ouvris la fenêtre, et je m'approchai de la cheminée. J'en démontai la grille, j'ôtai les trois briques d'en dessous, et j'en retirai deux petites boîtes, dont l'une était assez pesante.

— Voici, monsieur Wilson, — dis-je, — une partie des biens de la défunte qui a échappé à vos recherches.

— Cela n'est pas étonnant. — Mais voyons ce que c'est.

J'ouvris les boîtes, et je trouvai dans l'une, à leur grande surprise, différents paquets contenant des

pièces d'or, et formant au total une somme de quatre cent vingt livres.

—Ce n'est pas un mauvais legs, — dit M. Wilson. — Mais vous saviez donc cela, Tom?

— Sans doute. Je le savais depuis quelque temps, —depuis le jour où l'on fit une tentative pour la voler.

— Mais quels sont ces deux petits paquets de papier dans l'autre boîte?

Sur l'un était écrit . — *Arsenic-poison*. — Sur l'autre :— *Recette contre le mal de dents*.

— D'après les étiquettes, ce n'est rien qui ait de la valeur, — dis-je. Cependant je les ouvris, et je fus très surpris d'y trouver des billets de banque pour deux cents livres.

— Eh bien, j'étais sur le point de jeter ces papiers sans les ouvrir, — dis-je en souriant.

— Et vous voyez maintenant pourquoi la vieille femme a écrit ces mots sur l'enveloppe. Elle pensait que, si on la volait, les voleurs ne se donneraient pas la peine d'ouvrir les paquets. Vous avez été vous-même sur le point de les jeter, et c'est ce qu'ils auraient probablement fait.

— Eh bien, monsieur Wilson, je n'ai pas d'autres recherches à faire. Voulez-vous me faire le plaisir de prendre soin de cet argent pour moi?

— Volontiers, pourvu que vous vous chargiez d'apporter l'or jusque chez moi, car il ne laisse pas d'être lourd, et en même temps je vous donnerai un reçu du tout.

Anderson nous quitta, et j'accompagnai M. Wilson chez lui. Quand il eut compté l'argent une seconde fois, et qu'il m'en eut donné un reçu, il me demanda ce que je voulais qu'il en fît. Je lui répondis — ce qui était la vérité — que je ne savais trop qu'en faire, mais que j'aimerais à l'employer en quelque chose qui fût palpable.

— Vous voudriez acheter une ferme, je suppose, — me dit-il, — et devenir propriétaire de terre comme Bramble; mais je crains que la somme ne soit pas suffisante. Au surplus je vous dirai, Tom, que nous autres hommes de loi nous savons bien des choses qui n'arrivent pas aux oreilles de tout le monde, et je sais que le propriétaire de la maison où demeure votre mère désire la vendre, et comme il a grand besoin d'argent, je crois qu'il la donnerait pour cette somme. Or votre mère paie un loyer annuel de cinquante-cinq guinées, et si vous achetez cette maison six cents livres, votre argent serait placé à près de neuf pour cent. Cela vous convient-il?

— Je crois, monsieur, que c'est ce que je puis faire de mieux. S'il fallait quelque chose de plus, j'ai fait quelques petites épargnes, et elles sont entre les mains de Bramble.

— Eh bien, je m'en occuperai.

Quelques jours après, M. Wilson m'apprit que le propriétaire consentait à vendre sa maison pour cinq cent soixante livres, et que c'était une affaire conclue.

— Je vous en remercie, monsieur, — lui dis-je. — Mais depuis que je vous ai vu, j'ai réfléchi à cette affaire, et je désire qu'en achetant cette maison pour moi, vous en assuriez l'usufruit à mon père. Il cause quelques dépenses à ma mère, et je voudrais qu'il en fût indépendant. Si la maison lui appartient, les loyers feront face à tout ce qu'il peut demander d'elle. Cela sera plus agréable pour l'un et pour l'autre, et ma mère en aura plus de respect pour lui.

— Je le ferai avec plaisir, Tom. Vous méritez d'avoir de l'argent, car, je dois le dire, vous en faites un bon emploi. — Venez me voir demain.

Le lendemain les actes furent signés; j'allai ensuite chez mon père, et je lui remis le titre qui le rendait propriétaire en usufruit de la maison que ma mère occupait. — Eh bien, Tom, — me dit-il quand je lui eus expliqué toute l'affaire, — jamais un bon fils n'a fait une meilleure action; je vous en remercie, mon garçon, et que Dieu vous en récompense. A présent, je me gênerai moins pour demander un pot de bière ou deux d'extraordinaire, quand j'aurai quelque ami avec moi. — Mais dites-moi, Tom, le jardin est-il aussi à moi?

— Maison, jardin, cabinet en treillage, tout est à vous, mon père.

— Ainsi donc, — reprit-il en souriant, — j'ai un morceau de terre sur lequel je puis appuyer le pied, et dire : — Ceci est à moi. — Eh bien, je ne m'y

étais jamais attendu. — Il faut que j'y aille et que j'y pose le pied, pour voir ce que j'éprouverai.

J'appris à ma mère que mon père était désormais son propriétaire. Elle en parut très surprise, et je lui expliquai en détail comment cela était arrivé.

Mon père entra quelques instants après. — Eh bien, monsieur Saunders, — lui dit-elle d'un ton aigre-doux, — il paraît que c'est à vous que je dois dorénavant payer mon loyer tous les trois mois?

— Me payer! — s'écria mon père; — les choses n'en sont pas venues là. Ne m'avez-vous pas fourni tous les soirs de la bière, sans me la reprocher, pendant je ne sais combien d'années? Et croyez-vous que je l'aie oublié? Non, non, vous vous êtes bien conduite envers moi après tout, quoique tout n'ait pas d'abord marché comme cela aurait dû. Ainsi donc, voilà le papier que Tom vient de me remettre; gardez-le, et qu'il n'en soit plus question. Seulement...

— Seulement quoi? — demanda ma mère en le regardant d'un air d'amitié.

— Seulement, faites venir un pot de bière pour que nous buvions à la santé de Tom; voilà tout.

Tout étant arrangé à la satisfaction générale, je retournai à Chatam. J'avais promis d'aller faire

mes adieux à ma sœur et aux O'Connors, car je croyais probable qu'ils partiraient avant que je trouvasse une autre occasion de descendre la rivière.

—

CHAPITRE L.

Aventure qui promet d'abord d'être la plus malheureuse de ma vie, et qui finit par en être la plus heureuse.

Comme sir James O'Connor devait encore rester au moins une quinzaine de jours à Chatam avant que son bâtiment fût désarmé, lady O'Connor me promit de m'écrire, et je partis tout de suite pour Deal. Je trouvai Bramble et Bessy enchantés, suivant leur usage, de me revoir, et mistress Maddox aimant à parler comme à l'ordinaire. Je reçus peu après une lettre de lady O'Connor, et une autre du docteur Tadpole. La dernière était écrite à la requête de mon père pour m'informer que, d'après une lettre qu'on avait reçue de mistress Saint-Félix, il y avait peu d'apparence qu'elle revînt à Greenwich. Je n'avais pas encore passé une semaine à Deal, quand un grand bâtiment jeta l'ancre aux dunes, et fit le signal d'usage pour demander un pilote.

— Eh bien, Tom, — me dit Bramble, — je crois que ce sera mon tour, pour cette fois, car j'ai envie d'aller voir mon vieil ami Anderson.

— S'il vous plaît, mon père, ce sera moi qui con-

duirai ce bâtiment. — Songez que j'ai plus besoin que vous de gagner de l'argent.

— Vous avez raison, Tom. Eh bien, nous partirons ensemble, vous comme pilote, et moi comme passager.

— Et pourquoi partir ainsi, mon père? — s'écria Bessy. — Que n'allez-vous à Greenwich par la diligence? Quand finirez-vous donc de travailler? Vous avez assez d'argent à présent, et vous pouvez laisser partir Tom sans vous.

— J'ai assez d'argent, Bessy, mais je n'ai pas encore tout-à-fait assez d'eau salée; et j'aime mieux voyager sous voiles que sur terre.

— Eh bien, je vous le permets encore pour cette fois, mon père, mais ce sera la dernière. Si vous recommencez jamais, je ne resterai pas ici, cela est positif. Ainsi donc, un beau jour que vous reviendrez, attendez-vous à me trouver absente sans congé.

— En ce cas, je chargerai Tom de regarder après vous, et il vous ramènera bientôt.

— Tom! il ne voudrait pas se donner la peine de regarder après moi.

— C'est vrai, — répondis-je; — une femme après qui il faut regarder, n'en mérite pas la peine. — Mais je n'ai pas peur; nous vous retrouverons ici.

— Je vous déteste, Tom. Pourquoi ne vous joignez-vous pas à moi, pour persuader à mon père de rester à terre?

— Eh bien, Bessy, — répondis-je en riant, — si vous me détestez, cela prouve, dans tous les cas, que je ne vous suis pas indifférent. — Mais, pour parler sérieusement, je ne vois pas quel risque court votre père à remonter la rivière avec moi. Nous serons sur une eau calme avant la nuit.

— Mais, même en le supposant, quel besoin a mon père de faire ce voyage?

— Je veux aller voir Anderson, ma chère, — répondit Bramble ôtant sa pipe de sa bouche.

— Oui, et quand une fois vous aurez recommencé vos courses, vous n'en finirez jamais. Je vous connais : vous ne reviendrez ici que pour prendre du linge blanc et repartir, et je serai dans un état perpétuel d'inquiétude et d'alarmes. N'est-ce pas être égoïste, mon père? Vous auriez mieux fait de me laisser périr sur les sables de Goodwin, quand j'étais enfant.

— Bessy, — dit Bramble, — mon opinion est que vous avez de l'amour.

— De l'amour! — s'écria Bessy rougissant jusqu'au front.

— Oui, de l'amour, sans quoi vous ne diriez pas de telles balivernes.

— Si c'est avoir de l'amour que de vous aimer comme mon père, j'en ai certainement beaucoup.

— Ce n'est que la moitié de l'histoire. A présent, contez-nous l'autre.

— Que voulez-vous dire?

— Comment aimez-vous Tom ?

— Pas la moitié autant que je l'aime, — répondis-je.

— En ce cas, — répliqua Bramble, — nous pouvons faire publier les bans ; car Bessy a de l'amour jusqu'au-dessus des chevilles.

— Cette plaisanterie peut vous amuser, mon père ; mais je crois qu'il n'est pas bien de semer la mésintelligence entre ceux qui vivent sous le même toit. A présent vous pouvez partir ; et si savoir que vous m'avez rendue malheureuse peut ajouter au plaisir de votre voyage, jouissez-en. — A ces mots, Bessy nous quitta et monta dans sa chambre.

— Eh bien, Tom, — dit Bramble après un instant de silence, — je me sais bon gré de n'avoir jamais été amoureux qu'une fois, car quand on l'est, on se rend souvent bien ridicule, c'est un fait. — Eh bien, si nous voulons partir, il en est temps.

— Mais... — répondis-je en hésitant.

— Je sais ce que vous voulez dire, Tom ; mais n'en faites rien. Elle pleurera un instant, et quand nous reviendrons elle sera aussi gaie que jamais.— Laissez-la tranquille jusqu'à notre retour.

Nous quittâmes la maison, et prenant un bateau, nous fûmes bientôt à bord du bâtiment.

En y arrivant, nous apprîmes que c'était un bâtiment de la compagnie des Indes hollandaises, venant de Java, et qui avait été pris par un de nos croiseurs. Il avait une cargaison de cannelle, de clous

de girofle, de muscades, de poivre et d'autres épices, qu'on évaluait à quatre cent mille livres sterling. Il était venu de l'île de Sainte-Hélène avec un convoi, et il allait remonter la rivière pour être remis aux agents des prises à Londres. Sa cargaison remplissait non seulement la cale, mais le premier pont, depuis l'avant jusqu'au grand mât. En un mot c'était une très bonne prise. Quand j'arrivai à bord, l'odeur du poivre me fit éternuer plus de dix minutes, et l'officier qui la commandait me dit en riant que ce n'était pas une prise à laquelle on dût éternuer (1). L'équipage se composait d'un lieutenant et de dix-huit hommes, ce qui suffisait à peine pour un si grand navire; mais la frégate qui avait fait cette capture n'avait pu y mettre plus de monde.

— Nous lèverons l'ancre dès qu'il vous plaira, pilote, — dit le maître de prise; — car je ne serai pas fâché d'être déchargé de ma responsabilité.

— Je vous crois, monsieur, — répondit Bramble. — Eh bien, vous n'avez plus un long voyage à faire.

Nous levâmes l'ancre au commencement du flot. Le temps était beau, mais, comme c'est l'ordinaire à cette époque de l'année, il faisait beaucoup de brouillard. Nous avions pourtant un vent favorable et nous venions de doubler North-Foreland et d'en-

(1) *Éternuer à quelque chose* signifie en anglais la mépriser, en faire peu de cas. (*Note du trad.*)

trer dans le canal de la Reine, quand le brouillard s'épaissit considérablement.

— Avez-vous pris les relèvements, Tom? — me demanda Bramble. — Si vous ne les avez pas pris, prenez-les de suite; car bientôt nous ne verrons la terre d'aucun côté.

— Je les ai pris, — répondis-je, — et nous ferons aussi bien de les inscrire sur la table de loch : — Le phare de North-Foreland nous reste au nord-nord-ouest trois degrés ouest. — Nous devrions voir la bouée de Tongue. — Maintenant nous jetterons l'ancre et nous serrerons les voiles, s'il vous plaît, monsieur. On ne peut rien faire à présent. Le brouillard devint encore plus épais pendant qu'on exécutait ces manœuvres; il s'y joignit une pluie fine et le vent passa au sud. Quand la nuit tomba, il n'y avait ni changement, ni apparence qu'il en survînt. L'équipage alla souper, et l'on changea le quart. Bramble et moi nous ne nous couchâmes point; nous nous étendîmes sur des coffres dans la grande chambre, et de temps en temps nous montions sur le pont pour voir quel temps il faisait. Vers onze heures nous fûmes éveillés par un grand bruit sur le pont. Nous y montâmes, et, à notre grande surprise, nous le trouvâmes couvert d'hommes. Un corsaire français nous avait abordés et avait pris possession du pont sans qu'on donnât aucune alarme, car les hommes qui étaient de quart étaient descen-

dus dans l'entre-pont pour se mettre à l'abri de la pluie.

Dès que nous nous montrâmes, nous fûmes saisis au collet.

— Pilote, — dit Bramble.

— Pilote, — répétai-je.

On nous demanda en anglais combien d'hommes il y avait à bord.

Cacher la vérité ne pouvant être utile à rien, nous leur en fîmes connaître le nombre. Une partie des hommes du corsaire descendirent aussitôt sous le pont, et les Anglais furent surpris dans leur lit. Cinq minutes après on les amena sur le pont en chemise, et le capitaine du corsaire les fit passer à l'instant même sur son bord. Bramble et moi nous fûmes les seuls Anglais qu'on laissa sur la prise.

Le capitaine français nous demanda alors si nous savions où nous étions et s'il y avait quelque danger. Nous répondîmes que nous étions au milieu de bancs de sable dont il serait difficile de nous tirer tant que le vent viendrait du même côté, et impossible avant que la marée changeât.

— Et quand changera-t-elle? — demanda le capitaine.

— Dans une heure au plus tard, — n'est-ce pas? — répondit Bramble en se tournant vers moi.

Je répondis affirmativement.

— Vous chargez-vous de conduire ce bâtiment hors des sables? — reprit le capitaine. — Si vous ne

le faites pas, votre vie en répondra. — Placez deux hommes à côté d'eux le pistolet à la main, — dit-il à son lieutenant, — et si le bâtiment vient à toucher, qu'on leur fasse sauter le crâne!

Ce fut avec un étonnement que je ne saurais décrire que je vis Bramble en ce moment se jeter à genoux : — Accordez-nous la vie, — dit-il d'une voix tremblante, — et nous conduirons ce bâtiment en sûreté sur les côtes de France. — En même temps il me pinça la jambe.

— Si vous ne le faites pas, votre vie ne vaut pas un sou, — répondit le capitaine français, tandis que Bramble me pinçait une seconde fois. Alors je le compris, et me jetant aussi à genoux, je m'écriai d'un ton larmoyant : — Nous ne pouvons le tirer de ces sables tant que ce temps durera. C'est une chose impossible.

— Impossible en ce moment, — ajouta Bramble; — mais aussitôt qu'il changera, nous vous promettons de le faire.

— Fort bien, — dit le capitaine; — pourvu que vous le fassiez quand vous le pourrez, c'est tout ce que je vous demande. — Et se tournant vers son lieutenant, il ajouta : — Je vous laisse ici vingt hommes; ayez l'œil au guet, et ne perdez pas un instant pour lever l'ancre, dès que cela sera possible.

Le capitaine retourna alors sur son bord avec le reste de son équipage, laissant son lieutenant

comme maître de prise avec vingt hommes. Le capitaine alla rejoindre son bâtiment ; mais jeta-t-il l'ancre près de nous, ou prit-il de l'aire, c'était ce que je ne pouvais dire. Après son départ, les deux hommes qui nous couchaient en joue descendirent avec les autres pour piller, suivant la coutume invariable des équipages de tous les corsaires, de quelque nation qu'ils soient. Pendant ce temps, Bramble et moi nous avançâmes vers l'arrière.

— Encore une fois pincés, par tout ce qu'il y a de bleu ! — dit Bramble. — Eh bien, c'est une chose sans remède. — Cependant nous ne sommes pas encore dans une prison française.

— Et pourquoi vous êtes-vous mis à genoux devant ces chenapans ? — demandai-je d'un ton un peu mécontent.

— Pourquoi ? parce que je désire qu'ils nous prennent pour des poules mouillées, et qu'ils croient n'avoir pas besoin de nous surveiller de bien près. — Cela peut nous donner une chance. — Que sait-on ?

— Quelle chance ? deux contre vingt !

— Tout dépend de savoir si l'on veut avoir recours à sa tête ou à ses bras. En cette occasion, c'est la tête qui doit travailler. Nous avons du moins la chance, voyez-vous, Tom, que nous ne pouvons lever l'ancre jusqu'à ce que le temps s'éclaircisse, et je suis à peu près sûr que ce brouillard durera toute la journée de demain, sinon davantage ; et

pendant ce temps quelque chose peut arriver. Nous sommes précisément sur la route que suivent tous les bâtiments pour descendre ou pour remonter le canal. — Je vous le répète, nous ne sommes pas encore dans une prison française. Ils ne peuvent tirer le bâtiment de ces sables; il faut que ce soit nous qui le fassions, et nous pouvons le faire échouer sur la côte si nous le voulons. Et je vous dirai, Tom, que, si ce n'était pour Bessy, j'aimerais autant qu'on me fît sauter le crâne que de voir une si belle prise en la possession de ces coquins de Français. A présent descendons; il ne faut pas que nous ayons l'air de trop causer ensemble; mais ayez l'œil à tout, Tom, et examinez bien tous mes mouvements.

L'officier qui était maître de prise monta alors sur le pont; et il parlait assez bien anglais pour pouvoir tenir une conversation. Le brouillard durait toujours, et le vent chassait rapidement la pluie; il regarda autour de lui, et vit qu'il était impossible de mettre le bâtiment sous voiles. Il nous dit que nous aurions chacun cent guinées et la liberté, si nous conduisions le bâtiment en sûreté, soit à Ostende, soit dans quelque port de France. Nous lui répondîmes que nous le ferions avec grand plaisir, attendu que c'était dix fois plus que nous n'aurions gagné pour le conduire dans la Tamise. Alors nous descendîmes sous le pont; bientôt après on appela tout l'équipage en haut, on établit un quart, et les autres descendirent de nouveau. Après avoir bu un

verre ou deux de vin, car les Français avaient déjà fourragé dans toutes les chambres, Bramble et moi nous remontâmes sur le pont. Les Français qui étaient de quart remplissaient leur devoir avec soin. L'un était comme en vigie sur l'avant, un autre était près la lisse de couronnement, les trois autres se promenaient sur le pont. Bramble s'avança vers le passe-avant, et je le suivis.

— Tom, — me dit-il, — je vois que le panneau de l'écoutille est sur le pont. — Je voudrais que nous les eussions tous en dessous.

—Je voudrais seulement les y tenir tous, excepté le quart. En ce cas, je serais d'avis de faire l'essai de nos forces.

— Non, non, Tom, cela ne réussirait pas; il faut nous fier à la Providence et avoir l'œil au guet. Examinez où vous pourrez mettre la main sur un anspect en cas de besoin, mais n'y touchez pas. — Allons, il n'y a rien à faire en ce moment, descendons; — et s'ils nous invitent à boire avec eux, ne refusez pas, et faites semblant d'être à moitié gris.

Nous descendîmes, et nous trouvâmes le reste de l'équipage du corsaire buvant et se divertissant. Comme on ne nous offrit rien, nous nous couchâmes sur quelques voiles de rechange pour dormir une heure ou deux. Mais je ne pus goûter aucun repos, je me trouvais trop malheureux. Je ne voyais aucune chance d'évasion, car il ne fallait rien moins

qu'un bâtiment de guerre pour tenter de reprendre la prise sur le Français. Je pensai à Virginie, à lady O'Connor, à la pauvre Bessy que j'avais quittée si peu amicalement pour passer peut-être des années en France dans une prison. Bramble et moi, nous sentions fort bien que les promesses du maître de prise n'étaient qu'un leurre pour nous gagner, et que si nous en réclamions l'exécution en arrivant dans un port de France, on ne ferait que rire à nos dépens.

Vers une heure du matin, je me levai et je montai sur le pont. Le quart avait été relevé; le brouillard était un peu moins épais, le temps semblait vouloir s'éclaircir, et mon découragement augmenta. Bramble ne tarda pas à me joindre.

— Le temps s'éclaircit, — lui dis-je, — mais je ne crois pas que cela dure.

— Non, non, — répondit-il; — dans une demi-heure le brouillard sera plus épais que jamais. Ainsi je vais aller dire à l'officier commandant qu'il ferait bien de lever l'ancre; il en aura moins de soupçon contre nous.

Averti par Bramble, le maître de prise monta sur le pont, et fit mettre du monde au vindas; car, quoique ce fût un si grand bâtiment, il n'avait pas de cabestan; on vira sur le câble en silence, et l'on vira à pic. Mais, comme nous l'avions prévu, le brouillard s'épaissit plus que jamais. Bramble le fit remarquer à l'officier, qui vit bien qu'il n'y avait

rien à faire; on laissa donc de nouveau filer le câble, et l'équipage retourna sous le pont.

—Nous espérons que vous songerez à la promesse que vous nous avez faite, monsieur, — dit Bramble à l'officier, quand il allait descendre.

— Oui, oui, — répondit celui-ci en frappant sur l'épaule de Bramble du plat de la main, — je vous le jure.

Le jour parut, et le temps fut toujours le même. On ne voyait pas à cinq toises du bâtiment, et il n'était nullement probable que d'autres navires passeraient dans le canal par un pareil temps. A midi, le ciel parut vouloir s'éclaircir, et l'on mit encore du monde au vindas; mais quelques instants après le brouillard s'épaissit de nouveau. Les Français commencèrent à s'impatienter; mais que pouvaient-ils faire? Ils se promenaient sur le pont en frappant du pied, en jurant, et en vomissant des invectives contre la pluie et le brouillard. La nuit tomba; on garda tout l'équipage sur le pont jusqu'à onze heures, et comme le flot commençait alors, et qu'on ne pouvait rien faire avant le jusant, on le renvoya sous le pont, à l'exception des hommes qui étaient de quart. A minuit, le temps devint plus mauvais; le vent fraîchit considérablement et passa encore plus au sud; la pluie tomba en torrents, et les hommes de quart se mirent à l'abri dans l'entrepont. Le maître de prise monta sur le pont et appela Bramble, qui était en bas. Bramble lui dit, ce

qui était vrai, qu'il y aurait probablement un changement de vent, que le brouillard se dissiperait dans quelques heures, et qu'on pourrait lever l'ancre au commencement du jusant. Il demanda à Bramble s'il croyait que le vent serait fort; Bramble répondit qu'il n'en pouvait rien dire, mais qu'il serait à propos que les hommes ne se couchassent pas, attendu qu'on pouvait en avoir besoin, et que si l'on hissait le petit foc, le bâtiment se maintiendrait mieux sur son ancre, et, dans le cas où il viendrait à aller en dérive, il serait en état de le gouverner jusqu'à ce qu'on eût établi les voiles. Cet avis fut suivi; après quoi tout l'équipage descendit dans la grande chambre et se mit à boire, les hommes qui étaient de quart y descendant de temps en temps pour se rafraîchir.

Ils nous donnèrent cette nuit un verre de grog à chacun, ce qui prouvait qu'ils avaient bu au point de devenir généreux. Bramble me dit, pendant que nous étions assis tête à tête hors de la chambre : — Le ciel s'éclaircira au point du jour, Tom; c'est une chose sûre; — il faut que ce soit cette nuit ou jamais. J'ai pensé à mettre à la mer le canot de côté, quand ils seront un peu plus ivres; cela ne tardera pas, car les Français n'ont pas la tête à pouvoir boire comme les Anglais. — La pluie tombe à faire plaisir, et voilà les hommes de quart qui descendent pour s'en mettre à l'abri.

Nous veillâmes jusqu'à quatre heures du matin,

et presque tous les Français étaient endormis ou plus qu'à demi ivres. Les cinq hommes qui étaient de quart descendirent et appelèrent ceux qui devaient les relever ; mais il n'y en eut que deux qui répondirent à l'appel. Ceux qui venaient de descendre étaient mouillés jusqu'à la peau, et ils burent coup sur coup pour se réchauffer. A quatre heures et demie, il ne restait pas à bord un seul Français qui ne fût ivre ou endormi, excepté les deux hommes qui étaient montés sur le pont.

— Tom, — dit Bramble, — voici le moment. — Montez doucement sur le pont, — glissez-vous sur l'avant, et, si vous n'y voyez personne, coupez le câble aussi vite que vous le pourrez ; cela ne sera pas long, car le câble n'est pas neuf; dès que vous aurez coupé deux des trois torons, vous viendrez me joindre sur l'arrière.

Dès que je fus sur le pont, je regardai autour de moi, mais je ne pus voir les deux hommes, tant il faisait noir. Je me rendis sur l'avant, j'examinai partout sans y trouver personne, et m'asseyant devant le vindas, je commençai mes opérations. Il me fallut à peine deux minutes pour couper deux torons du câble, et j'allai ensuite sur l'arrière. J'y trouvai Bramble devant l'habitacle, dans lequel il y avait une lumière.

— J'ai fini, — lui dis-je; — et pour peu que le vent fraîchisse, le câble se rompra.

—Tout va bien, —dit Bramble;—nos deux drôles

sont endormis près de la lisse de couronnement, sous la voile de cape que vous voyez là. A présent, Tom, un coup de hardiesse; — mais descendez encore une fois, et voyez ce qui se passe dans la grande chambre.

Je descendis : — tout le monde était endormi, les uns étendus sur les coffres, les autres la tête penchée sur la table. Je remontai sur le pont; il pleuvait plus que jamais.

— Cette pluie va éclaircir le temps, comptez-y bien, Tom, — dit Bramble, — et voilà le vent qui fraîchit déjà. Avez-vous trouvé quelque anspect, quelque barre de vindas?

— Je sais où en trouver deux.

— En ce cas, venez avec moi. Il faut détacher l'échelle de l'écoutille, la tirer sur le pont, et mettre le panneau en place. Après cela nous prendrons la chance qui nous est réservée. Nous pouvons réussir, nous pouvons manquer notre coup; ce qui est le plus important, c'est qu'ils ne s'éveillent pas trop tôt.

Nous allâmes à l'écoutille, nous détachâmes l'échelle, nous la tirâmes sur le pont, et nous plaçâmes le panneau.

— Voilà tout ce qu'il faut pour le moment, Tom. A présent, prenez la barre, et ayez un anspect à votre portée. Je vais sur l'avant achever de couper le câble; si pendant ce temps ces deux drôles s'éveillent, faites de votre mieux. Je vous laisse ce soin, Tom, parce que vous êtes plus vigoureux que moi.

— J'en viendrai à bout; ne craignez rien.

— Et dès que le bâtiment évitera, Tom, songez à mettre la barre à tribord.

C'était le moment le plus dangereux. Les deux hommes qui dormaient sur l'arrière pouvaient s'éveiller, et il faudrait m'assurer d'eux comme je le pourrais; — et si j'y réussissais, le bruit de la lutte pouvait éveiller ceux qui étaient sous le pont, et qui n'étaient pas encore enfermés, quoiqu'il parût probable qu'il leur faudrait quelque temps avant de pouvoir monter sur le pont. Mais la fortune nous favorisa; le câble fut coupé, le bâtiment évita, et Bramble étant revenu sur l'arrière reprit la barre:

— Voici le moment de voir si je suis pilote ou non, Tom; — me dit-il; — je crois que je puis gouverner entièrement par la boussole, à présent que nous sommes presque à haute marée. — Tout dépend du bonheur. Il est fort heureux pour nous que j'aie fait hisser le petit foc, car nous n'aurions pu en venir à bout.

— Le temps s'éclaircit, — dis-je, les yeux toujours fixés sur l'endroit où étaient les deux hommes, — et il paraît que le vent ne nous manquera pas.

— Oui, et le jour paraîtra bientôt. — Je n'ai pas besoin de vous en ce moment, Tom; allez veiller sur ces deux drôles, et s'ils s'éveillent, étourdissez-les d'un bon coup d'anspect. — Tâchez de ne pas les tuer; vous les garrotterez aisément quand ils seront étourdis. Ayez soin de vous munir de quelque bout de ligne. Je voudrais qu'ils s'éveillassent, car nous ne serons en sûreté que lorsqu'ils seront bien

liés. Placez un anspect près de moi, et si cela est nécessaire, je quitterai la barre une minute pour vous donner un coup de main. — Il vaudrait mieux pour nous à présent de laisser échouer le bâtiment, que de tomber au pouvoir de ces Français. Au surplus nous sommes en sûreté quant à présent. — Je vois la terre. — Tout va bien.

Il faisait déjà jour. Prenant en main un anspect, j'allai me poster près de la lisse de couronnement. Je n'y étais pas depuis plus de deux minutes quand l'un des deux hommes souleva la voile, se mit sur son séant, et me regarda. Mon anspect lui tomba sur la tête et le renversa sans connaissance; mais le bruit de sa chute éveilla son camarade, qui fut terrassé à son tour par un coup d'anspect encore mieux appliqué que le premier. Je jetai mon arme, et voyant près de moi la grande ligne de sonde lovée dans sa baille, j'en coupai une longueur suffisante, et en quelques instants je les laissai pieds et poings liés. — A peine poussaient-ils quelques faibles gémissements. Je craignis de les avoir tués; mais il n'y avait pas de remède.

— Ils ne peuvent plus nous nuire, — dis-je à Bramble en retournant près de lui.

— Je vous ai entendu, mais je n'ai pas eu le temps de me retourner. — Encore une demi-heure, même avec ce vent, nous serons en sûreté, et notre fortune est faite, Tom, car nous aurons à réclamer le droit de sauvetage, — le huitième de la cargaison. S'ils s'éveillent là-bas, il ne faut pas y aller de main

morte; la chose vaut la peine d'être disputée. Et comptez-y bien, Tom, ils ne tarderont pas à s'éveiller. Ainsi prenez cette voile de cape, traînez-la vers l'écoutille, et jetez-la sur le panneau. Le poids fera qu'il leur sera plus difficile de le soulever. Si nous pouvons tenir vingt minutes, le bâtiment est à nous, et tout ira bien.

Après avoir mis la voile en tas sur le panneau de l'écoutille, je cherchai quelque chose que je pusse placer sur la claire-voie, qu'ils pouvaient aussi essayer de forcer. Je ne pus trouver que quelques glènes de cordages; mais tandis que je les y empilais, on me tira d'en bas un coup de pistolet, et la balle me traversa le gras de la jambe. Cette blessure n'était pas de nature à me mettre hors de combat; et je la bandai avec mon mouchoir.

— Les voilà éveillés, Tom, — dit Bramble, — il faut avoir les yeux partout. Au surplus nous sommes presque en sûreté, car nous ne sommes pas à un mille du phare flottant. — Eloignez-vous de la claire-voie. Vous feriez mieux de vous placer sur la voile qui couvre le panneau pour qu'il soit plus difficile de le soulever, car j'entends qu'on y travaille.

Un autre coup de pistolet fut tiré sur Bramble par la claire-voie, mais il ne fut pas blessé.

— Tom, voyez sur l'arrière si vous pouvez trouver quelque toile pour couvrir la claire-voie; cela les empêchera du moins de m'ajuster, car je suis ici pour eux un excellent point de mire.

J'y courus, et je ramassai quelques pavillons que j'en rapportai. Mais tandis que je les arrangeais sur la claire-voie, de manière à ce qu'on ne pût voir Bramble, un nouveau coup de pistolet partit. La balle siffla à mes oreilles sans me toucher, mais elle emporta un doigt de la main gauche de Bramble.

— Ils ne m'ont pas manqué, pour cette fois, — dit-il, — mais le pire est passé, Tom, et je crois qu'à présent ils ne peuvent plus me voir. — Ne hissez pas ainsi le pavillon anglais. — Hissez-le le jack renversé. — Voilà les bâtiments de guerre dans le Medway. Pourquoi ces imbéciles ne regardent-ils pas? ils verraient qu'ils ne peuvent s'échapper.

— Ils ne peuvent regarder que par les fenêtres de l'arrière, celles des bouteilles ont été condamnées.

— En ce cas, Tom, regardez s'ils n'ont pas arraché les planches, car vous savez qu'ils peuvent monter de là sur le pont.

Il fut heureux que Bramble y eût songé. Je courus sur l'arrière, mon anspect en main, et comme je me penchais pour regarder, je me trouvai face à face avec un Français qui sortait des bouteilles de tribord, et qui montait sur le pont. Un coup d'anspect sur la tête l'envoya par-dessus le bord, et il tomba en arrière; mais un autre le suivait, et j'étais préparé à le recevoir comme le premier; mais il s'arrêta en voyant son compagnon tomber par-dessus le bord et mon anspect levé sur sa tête. C'était le maître de prise, et comme il parlait anglais, je lui

dis : — Ne cherchez pas à résister. Regardez ! vous avez près de vous plusieurs bâtiments de guerre anglais. Rentrez dans la chambre, et tenez votre équipage en bon ordre, sinon quand les Anglais nous enverront du monde, vous n'obtiendrez aucun quartier.

Nous entrions alors dans le Medway, et le Français vit du premier coup d'œil qu'il ne pouvait s'échapper, et que de nouveaux efforts ne pourraient que lui être funestes ainsi qu'à ses hommes ; il rentra donc dans les bouteilles, et alla porter cette nouvelle à son équipage. Dès qu'il eut disparu, je courus aux bouteilles de bâbord, et j'y trouvai un autre Français prêt à monter sur le pont ; mais dès qu'il vit mon anspect levé sur sa tête, il tourna le dos et rentra dans la chambre. Depuis ce moment ils ne firent plus aucune tentative pour se remettre en possession de leur prise. Cinq minutes après, nous étions par le travers de *l'Euphrosyne*, frégate commandée par sir James O'Connor, qui était à l'ancre, n'ayant plus que ses mâts majeurs. Je hélai pour avoir du secours, et je laissai tomber le petit foc. En un moment, les canots de *l'Euphrosyne* nous abordèrent ; nous expliquâmes l'affaire en peu de mots à l'officier, et ayant appris que sir James O'Connor était sur son bord, nous demandâmes à être envoyés sur la frégate.

— Quoi ! c'est vous ! — dit sir James dès que je fus sur le passe-avant ; — Que s'est-il donc passé?

— Etes-vous blessés? — oui! — Descendez dans ma chambre.

Bramble et moi nous l'y suivîmes, et je lui fis part de tous les détails de la prise et de la reprise du bâtiment que nous venions d'amener dans le Medway.

— Excellent! — Rien de mieux! et je vous félicite l'un et l'autre. — Mais avant tout il nous faut ici le chirurgien. — Il sonna, et quand le chirurgien fut arrivé, il nous laissa avec lui et alla donner quelques ordres sur le pont.

La balle avait traversé le gras de ma jambe, de sorte que le chirurgien n'eut presque rien à faire pour moi. Il amputa le doigt de Bramble; et au bout de quelques minutes tout fut terminé. Sir James revint alors près de nous.

— Je devrais vous dire, restez sur mon bord jusqu'à ce que vous soyez complétement guéris, — nous dit sir James, — mais ma frégate doit être désarmée demain; ainsi ce que je puis faire de mieux, c'est de vous envoyer de suite à Chatam. Personne n'eut jamais un meilleur droit que vous au sauvetage, car vous l'avez glorieusement gagné; et je veillerai à ce que vous obteniez justice. — Il faut que j'aille faire mon rapport à l'amiral de l'arrivée du bâtiment, et des détails de sa reprise; mon premier lieutenant vous fera conduire à Chatam sur mon cutter. — Vous y serez en bonnes mains, Tom; vous y trouverez deux gardes.

Nous arrivâmes à Chatam, à l'hôtel des Armes

du Roi, où nous trouvâmes lady O'Connor et Virginie, qui, comme on peut bien se le figurer, furent très surprises de nous voir arriver blessés. Comme nos blessures n'étaient pas assez graves pour nous obliger à nous mettre au lit, nous passâmes avec elles le reste de la journée, et nous prîmes un appartement voisin du leur.

La reprise de ce bâtiment fit beaucoup de bruit. L'agent de la prise nous écrivit d'abord une belle lettre contenant de grands compliments sur notre conduite, et nous informant qu'il était autorisé à nous payer à chacun cinq cents livres en récompense de notre courage. Sir James O'Connor se chargea de lui répondre, et il lui manda que nous réclamions à titre de sauvetage, et conformément à la loi, le huitième de la valeur de la cargaison, et qu'il veillerait lui-même à ce que justice nous fût rendue. D'un autre côté, M. Wilson, que nous avions chargé de cette affaire, lui fit signifier une citation devant la cour de l'Amirauté. Alors l'agent, voyant que nous étions si bien appuyés, et sachant que nous avions pour nous la justice, nous offrit quarante mille livres, faisant le huitième de trois cent vingt mille, à quoi il évalua la cargaison. Elle en valait plus de quatre cent mille, mais M. Wilson nous conseilla d'accepter cette offre, ce qui, nous dit-il, valait mieux que de mettre la question en litige. Nous y consentîmes, et cette somme nous fut payée.

Au bout de quinzejours, nous étions tous deux en état de recommencer un voyage. Sir James était resté à Chatam huit jours de plus qu'il n'en avait eu l'intention, pour nous tenir compagnie. Nous lui fîmes alors nos adieux, et après avoir fait présent à ma sœur de cinq mille livres que j'avais chargé M. Wilson de placer en son nom dans les fonds publics, nous partîmes, sir James et lady O'Connor avec Virginie pour Leamington, et Bramble et moi pour Deal.

CHAPITRE LI.

Étant le dernier chapitre, le lecteur doit à peu près se douter de ce qu'il contient.

— Croirez-vous, Tom, que souvent je regarde autour de moi, me demandant si tout ce qui est arrivé n'est pas plutôt un songe que la réalité? — me dit Bramble pendant que nous étions assis dans la diligence de Douvres, car il n'y avait pas d'autres voyageurs que nous dans l'intérieur. — Je ne puis m'empêcher de penser qu'un grand bonheur étourdit autant qu'une grande calamité. Qui aurait pensé, lorsque je voulus, malgré toutes les remontrances de Bessy, monter sur ce bâtiment avec vous, d'abord que nous serions pris par un corsaire dans la partie la plus étroite du canal, — c'était un hardi gaillard que ce Français! — Après que nous fûmes capturés, je me disais; Bessy a dû avoir quelque pressentiment de ce qui allait nous arriver; sans cela, elle n'aurait jamais été si méchante, comme je le croyais alors; mais puisque tout a si heureusement tourné en votre faveur, je ne puis m'empêcher de dire qu'il fut heureux que nous ne nous soyons pas

laissé persuader : car si nous n'eussions pas été deux, rien ne pouvait se faire. Eh bien! je pense que cette fois-ci nous pouvons promettre à Bessy quand nous la reverrons que nous ne serons pas pressés de nous fier de nouveau à l'eau salée. Qu'en pensez-vous, Tom?

— Non, je pense que ce que je puis faire de mieux, c'est de me marier et de rester à terre.

— Oui, Tom, — c'est cela, — donnez-moi la main; vous ne savez pas combien vous me rendez heureux. Nous demeurerons tous ensemble; mais où? car la pauvre petite maison qui me semblait assez grande pour nous il y a un mois, serait trop petite à présent.

— Nous aurons tout le temps d'en causer, mon père. J'aime cette petite maison pour bien des raisons; mais, comme vous le dites, elle n'est pas assez grande pour y vivre d'une manière convenable à nos moyens actuels.

— Et je l'aime aussi, mon garçon; j'aime à regarder par la porte, et à voir l'endroit où ma Bessy m'a sauvé la vie. Que Dieu la bénisse! c'est une fille généreuse, Tom, quoique ce soit moi qui le dise; — mais je ne suis pas son véritable père; et si je l'étais, je le dirais encore.

— La lettre qu'elle vous a adressée prouve qu'elle a eu beaucoup d'inquiétude pour nous. Que dira-t-elle quand elle apprendra que nous avons été blessés tous deux?

— Nous aurions eu tort de lui en faire part; car elle serait partie pour Chatam, aussi sûr que nous sommes ici.

Il y eut alors une pause de quelques minutes dans notre conversation, et nous étions chacun de notre côté occupé de nos propres pensées; enfin, ce fut moi qui rompis le silence.

— Mon père, — lui dis-je, — je serais charmé d'inviter mon père et Pierre Anderson à venir vous voir. Ils obtiendront facilement un congé.

— Est-ce pour assister à votre mariage, Tom?

— Précisément, — si Bessy y consent.

— Eh bien, je n'en doute pas, Tom. Mais à présent il faut lui faire un peu la cour, — vous savez pourquoi?

— Pourquoi? — parce que toutes les femmes veulent être courtisées, je suppose.

—Non, Tom, c'est parce qu'elle vous a aimé la première, ne comprenez-vous pas? — Et maintenant que tout va comme cela doit aller, et que vous la recherchez, il me semble tout naturel qu'elle fasse un peu la difficile à son tour. Il faut faire attention à cela, Tom : c'est une espèce de compensation pour la mortification qu'elle a eue de s'être trouvée auparavant dans la position d'une femme en quelque sorte rejetée.

— Soit, cela ne me coûtera pas; je le mérite, pour avoir été aveugle au point de ne pas reconnaître plus tôt tout ce qu'elle vaut. Mais comment se

fait-il que vous connaissiez si bien les femmes, mon père ?

— Parce que, Tom, je n'ai été qu'observateur et non acteur pendant une longue vie. A l'exception d'une seule occasion, je n'ai été que simple spectateur en tout ce qui concerne l'amour et le mariage. Enfin, nous voici arrivés à Douvres, et maintenant une chaise de poste peut nous conduire à Deal. Dieu merci, nous sommes assez riches à présent pour prendre les voies les plus expéditives quand il s'agit d'aller revoir la chère Bessy, cette pauvre enfant !

Nous arrivâmes à la maison. Le bruit de la voiture avait rassemblé non seulement Bessy, et mistress Maddox, mais tous les voisins, car ils avaient appris notre bonne fortune. Bessy, aussitôt qu'elle fut convaincue que c'était Bramble et moi, rentra dans la maison, et nous nous trouvâmes encore une fois sous notre humble toit. Bessy se jeta dans les bras de son père, et pencha la tête en pleurant sur son épaule.

— N'avez-vous pas un mot de bon accueil à dire à Tom? — lui demanda Bramble en l'embrassant, tout en se dégageant de ses bras.

— Le mérite-t-il, après m'avoir quittée comme il l'a fait, en se moquant de ma détresse? Il n'avait pas le droit de me traiter ainsi.

— En vérité, Bessy, vous êtes injuste envers moi. Je vous dis alors que je croyais qu'il n'y avait aucun

risque, et c'était mon opinion. Pouvait-on s'attendre à rencontrer un corsaire français presque à l'embouchure de la Tamise? pas plus qu'à voir deux hommes se rendre maîtres d'un bâtiment ayant un équipage de vingt.

— Eh bien! Bessy, — dit Bramble, — il faut vous réconcilier avec lui, car, sans son bras, vous n'auriez pas sitôt revu votre père. Il fallait le voir assommer les Français l'un après l'autre, quand ils voulurent reprendre le bâtiment, et cela quoiqu'il fût blessé!

— Blessé! — s'écria Bessy en tressaillant, et ses yeux m'examinant des pieds à la tête, comme pour voir où j'avais été blessé.

— Oui, une balle lui a traversé la jambe. Je n'ai pas voulu vous en parler dans ma lettre; mais je suppose que s'il eût été tué, vous vous en seriez mise peu en peine.

— Ah, mon père! — s'écria Bessy; et s'étant tournée vers moi, je la reçus dans mes bras.

Un doux sourire revint bientôt animer les joues de Bessy. Nous étions tous reconnaissants envers le ciel de la conservation de notre vie et de notre bonne fortune, et heureux de notre affection mutuelle, et nous passâmes une soirée fort agréable. Je ne sais sous quel prétexte Bramble trouva un message à donner à mistress Maddox; et disant ensuite qu'il faisait trop chaud dans la maison, et qu'il irait fumer sa pipe sur le rivage, il me laissa seul avec

Bessy. Alors, pour la première fois, je lui fis connaître mes sentiments pour elle, et je lui demandai sa main. Elle ne me fit pas attendre long-temps sa réponse; et d'après ce que le lecteur sait déjà, je n'ai pas besoin de lui dire qu'elle fut satisfaisante.

Quand je me retrouvai dans la soirée seul avec Bramble, qui avait, suivant son usage, sa pipe et son verre de grog, je lui appris que Bessy avait donné son consentement à notre union.

— Fort bien, Tom, — répondit-il, — j'en rends grâces au ciel, et que Dieu vous bénisse tous deux !

Et n'avais-je pas aussi tout lieu de rendre grâces au ciel? Quand je fus rentré dans ma chambre le soir, je réfléchis aux divers événements de ma vie. Que serais-je devenu si la Providence n'eût pas veillé sur moi? Négligé dans mon enfance, placé dans une situation qui m'exposait à mille tentations, Anderson n'avait-il pas été un ange gardien envoyé pour me maintenir dans le droit chemin, pour m'instruire et pour me donner une éducation sans laquelle les succès que j'aurais pu obtenir par la suite auraient peut-être été pour moi une source de malheurs et non de félicité? J'avais trouvé dans Bramble un second père pour remplacer celui que m'avait donné la nature, et qui n'était pas dans une situation à pouvoir remplir envers moi les devoirs paternels ni à m'avancer dans le monde. La vieille Nanny m'avait pris en affection, et elle m'avait toujours

donné de bons avis, tandis que ses souffrances étaient pour moi une leçon. Je n'avais pas moins d'obligations à mistress Saint-Félix, — et ne m'a-vait-il pas été permis de payer à l'une et à l'autre ma dette de reconnaissance ? Même la dureté de ma mère, qui m'avait paru d'abord si inexcusable, m'a-vait été utile en m'excitant au travail, en me portant à faire des efforts, et en me faisant sentir tout le prix de l'indépendance? N'avais-je pas aussi été heureux d'échapper aux lacs de Jeannette, qui, si je l'eusse épousée, n'aurait probablement été pour moi qu'une femme qui, en supposant qu'elle m'eût été fidèle, ne m'eût été, du reste, bonne à rien ? Et n'était-ce pas un bonheur bien plus grand encore de me trouver en quelque sorte réservé à l'affection d'une créature aussi pure, aussi noble et aussi magnanime que Bessy ? Ma vie avait commencé dans la pauvreté et sous des haillons, et à force d'industrie et d'efforts, et grâce aux bontés des autres, j'étais parvenu peu à peu à m'assurer une fortune suffisante à mes besoins, et je ne voyais plus devant moi qu'une perspective de bonheur. N'avais-je donc pas bien des motifs pour être reconnaissant envers le ciel, et ne devais-je pas sentir qu'un petit chérubin avait été chargé de veiller sur le Pauvre Jack ? Je le reconnus à genoux, avec ferveur et gratitude, et je priai le ciel, s'il m'arrivait par la suite quelques revers, de m'accorder la grâce de les supporter avec courage et fermeté, et de dire en toute humilité :

Que votre volonté se fasse, ô Seigneur, et non la mienne!

Comme le matin suivant me parut brillant! Comme les vagues me semblèrent danser avec joie en approchant du rivage! Mais les yeux de Bessy étaient aussi brillants que le jour, et ses sourires se suivaient avec la même régularité que les vagues. Bramble avait l'air d'être rajeuni de plusieurs années; il était presque trop heureux pour fumer. Les rayons du soleil du cœur illuminaient notre chaumière. Quelques jours s'étaient écoulés ainsi quand mon père et Anderson arrivèrent. Ils furent tous deux surpris de la beauté de Bessy, et ils me le dirent. Ils savaient qu'elle était belle, mais ils ne s'attendaient pas à un genre de beauté si peu commun. Il est vrai qu'à présent que ses traits étaient animés par la joie, on ne pouvait se figurer rien de plus aimable.

— Eh bien, Tom, — me dit mon père, — il n'y a qu'une chose qui me surprend.

— Et laquelle, mon père?

— C'est qu'avec un pareil esquif en vue, vous ayez jamais pu voguer dans les eaux d'une nacelle comme... Mais je ne dois pas en parler. — N'y pensons plus; — ne répondez pas à cette question, Tom. J'en ai une autre à vous faire : — à quand le mariage?

— Bientôt, j'espère; mais le jour n'en est pas en-

core fixé. Tout ce que je puis dire, c'est que le plus tôt sera le mieux.

— J'en dis autant. — En parlerai-je, en faisant valoir que je n'ai qu'un congé de dix jours ?

— Je le désire beaucoup, mon père, et c'est certainement une bonne raison pour que le mariage ait lieu promptement.

— Mon cher Tom, — me dit le vieil Anderson un jour que j'étais seul avec lui, — vous avez tout lieu de remercier le ciel de vous avoir destiné une telle compagne. Plus je la vois, plus je l'admire, et je ne doute pas que vous soyez heureux.

— Je l'espère aussi, Anderson; et c'est à vous, après la Providence, que je dois ce bonheur.

— Quand le grain tombe sur une bonne terre, Tom, il produit toujours une bonne récolte. — Vous en êtes une preuve, ainsi remerciez le ciel et non moi. — Mais je désire vous informer d'une chose dont votre père m'a parlé. Le fait est qu'il se trouve à l'hôpital de Greenwich dans ce qu'on peut appeler une fausse position. A présent que vous lui avez assuré un revenu qui le rend indépendant, il pense qu'il ne doit pas rester plus long-temps, quoiqu'il en ait le droit, dans un asile destiné aux marins sans ressources. Mais s'il quitte l'hôpital, et qu'il reste à Greenwich, votre mère et lui ne seront pas long-temps d'accord. Ils vivent en bonne

intelligence à quelque distance l'un de l'autre; mais d'après les idées de grandeur et de dignité que votre mère a dans la tête, je ne crois pas qu'ils puissent jamais vivre en paix dans la même maison. Il dit qu'il aimerait à demeurer avec vous ou près de vous; et je pense moi-même qu'à présent qu'il est habitué à un genre de vie régulier, vous devez réfléchir sérieusement s'il ne convient pas que vous y consentiez. Ce serait un compagnon pour Bramble, et ils s'entendraient parfàitement ensemble. Je conçois qu'il pourrait être plus agréable pour vous qu'il restât à Greenwich; mais il est votre père, Tom, et il faut faire quelques sacrifices pour un père.

— En ce qui me concerne, Anderson, j'y consens très volontiers. Bramble doit demeurer avec nous; cela est arrangé. Si les autres n'y font pas d'objection, mon père peut fort bien y rester aussi, et si même ils en faisaient, je ferais tous mes efforts pour les y faire consentir.

— C'est tout ce que vous pouvez faire, Tom, et l'on ne peut en attendre davantage.

Cette affaire s'arrangea à la satisfaction générale. Bramble et Bessy donnèrent sans hésiter leur consentement à la proposition, et il fut décidé qu'aussitôt que nous aurions pris une plus grande maison, mon père quitterait l'hôpital de Greenwich et viendrait demeurer avec nous. Les arguments de mon père pour accélérer mon mariage, les remontrances

d'Anderson, les avis de Bramble et mes prières ne furent pas inutiles, et le 13 septembre 1807 Bessy et moi nous fûmes unis, et je l'embrassai comme mon épouse.

CONCLUSION.

Si le lecteur veut jeter les yeux sur le commencement de cette histoire, il verra que je suis né en 1786, et comme j'écris ceci en 1840, j'ai maintenant cinquante-quatre ans. Je n'en avais guère que vingt et un lors de mon mariage; j'ai donc une expérience de trente-deux ans de la vie conjugale. J'ai fini le dernier chapitre par mon heureux mariage, il faut maintenant que je parle des événements qui suivirent cette époque.

Sir James et lady O'Connor avaient fixé leur demeure à Leamington, qui n'était alors qu'un petit village, et qui est devenu une grande ville. Après y avoir passé plusieurs mois, pendant lesquels je reçus plusieurs lettres de lady O'Connor et de Virginie, ils furent si charmés des environs et de la société qui s'y trouvait, que sir James y acheta un do-

maine composé d'une belle maison et de quelques centaines d'acres de terre pour y établir leur domicile définitif. Au bout de la première année de leur réunion, lady O'Connor eut un fils, et pendant quelque temps elle se montra très assidue à augmenter tous les ans sa famille. C'eût peut-être été un inconvénient pour la fortune limitée de sir James; mais quelques années après qu'il eut acheté son domaine, l'accroissement que prit Leamington fit qu'on eut besoin d'une portion considérable de ses terres pour y bâtir, et le prix qu'il en obtint lui procura une véritable opulence. Environ un an après mon mariage, lady O'Connor m'écrivit qu'il était arrivé à Leamington un jeune homme qui rendait à Virginie des soins assidus, et elle ajoutait que ma sœur l'avait fort bien accueilli, attendu que c'était une ancienne connaissance, un jeune ministre nommé Sommerville, qui était en possession d'un bon bénéfice et qui avait un mérite supérieur. Son nom me rappela sur-le-champ son souvenir : c'était le gouverneur qui s'était si bien conduit lorsque ma sœur avait eu tant à souffrir des persécutions d'un jeune lord. Quelques mois après, Virginie m'écrivit pour m'apprendre que M. Sommerville lui avait demandé sa main, et qu'elle la lui avait promise sous condition. Je lui répondis en la félicitant du choix qu'elle avait fait; et je lui envoyai le consentement et la bénédiction de mon père. — Je parlerai de ma mère ci-après. — Leur mariage ne tarda pas à avoir

lieu, et j'ai le plaisir de pouvoir dire qu'il fut aussi heureux que le mien.

Nous restâmes dans la chaumière quelques mois après le mariage, fort indécis sur ce que nous ferions. Bramble ne se souciait pas de quitter les bords de la mer, ni, je crois, de renoncer à ses habitudes, ni aux localités auxquelles il était accoutumé. L'argent n'était rien pour lui, et lors de mon mariage il avait absolument voulu donner à Bessy et aux enfants qu'elle pourrait avoir, les vingt mille livres qu'il avait reçues pour droit de sauvetage du bâtiment hollandais, ne se réservant que sa petite ferme près de Deal. Tandis que nous étions encore dans l'irrésolution, le fils de M. Wilson, procureur à Douvres, me donna avis qu'une jolie maison, et trois cents acres de terre tenant à la ferme de Bramble, étaient à vendre. Rien ne pouvait mieux me convenir, j'en fis l'acquisition; nous en prîmes possession, et j'écrivis à mon père qu'il pouvait venir nous joindre, ce qu'il fit sur-le-champ. Bramble ne renonça pourtant pas à sa chaumière sur la côte; il y laissa mistress Maddox; et c'était une retraite favorite où il allait de temps en temps passer quelques jours avec mon père, et où ils s'amusaient tous deux à examiner les bâtiments qui arrivaient ou qui partaient, et à demander des nouvelles aux pilotes, tout en fumant leur pipe sur le rivage. Ce n'était qu'à un demi-mille de notre nouvelle maison, et par la suite, nous allions souvent, Bessy et moi, nous y pro-

mener avec nos enfants, et nous rappeler le souvenir des scènes qui s'y étaient passées.

Mon père et ma mère se quittèrent fort bons amis. Le fait était que ma mère était satisfaite des arrangements qui avaient été pris; car elle n'aimait pas de le voir porter l'uniforme des pensionnaires de Greenwich, et elle aurait encore moins aimé de l'avoir à demeure chez elle. Quand il quitta l'hôpital, elle voulut lui payer le loyer de la maison, et elle continua à le faire régulièrement jusqu'à l'instant où elle renonça à sa profession. Lorsque ma sœur se maria, elle nous invita tous à venir assister à la cérémonie; et nous y consentîmes d'autant plus volontiers que c'était une excellente occasion pour présenter Bessy à ma sœur et à lady O'Connor. Ma mère était aussi de la partie, et la seule circonstance qui mérite d'être rapportée fut la surprise qu'elle éprouva quand, en voyant lady O'Connor, elle reconnut dans la grande dame, son ancienne connaissance mistress Saint-Félix. Quels que pussent être ses sentiments en cette occasion, elle eut du moins assez de tact pour les cacher, et elle fit ses félicitations à lady O'Connor avec toute la chaleur d'une véritable affection. Je dois dire que je ne vis jamais ma mère se montrer avec tant d'avantage qu'elle le fit pendant cette visite à Leamington. Elle était fort bien mise, et ceux qui ne savaient pas son histoire auraient cru qu'elle avait toujours vécu dans la meilleure société. Mais elle avait été femme de-chambre; elle avait ap-

pris à copier les airs de sa maîtresse; et après avoir paré les autres, comme marchande de modes, il aurait été étonnant qu'elle ne sût pas se parer elle-même. Une bonne copie passe souvent pour un original. Ce ne fut que six ans après mon mariage qu'elle renonça à sa profession, après y avoir gagné une fortune fort raisonnable, comme je l'appris de M. Wilson. Elle se fixa alors à Cheltenham, où elle vivait en femme à son aise. On la recherchait pour faire une partie de cartes, et quand elle donnait un thé, elle en faisait les honneurs mieux que personne. Il en résulta que l'envie la priva d'un certain nombre de visites, mais elle n'en devint pas moins, avec le temps, une femme de considération. Comme elle ne parlait jamais de son mari, on la supposait veuve, et comme sa maison était fort bien tenue, elle reçut les attentions de plusieurs coureurs de fortune irlandais et étrangers. En un mot, elle se trouva au faîte de son ambition quand elle fut une fois bien établie à Cheltenham. J'aurais déjà dû dire qu'en y arrivant elle avait pris la précaution de faire précéder son nom d'un prénom auquel son extrait de naissance ne lui donnait certainement aucun droit, et qu'elle s'était fait appeler mistress Montague Saunders.

Peu de temps après que mistress Saint-Félix eut écrit au docteur qu'elle ne retournerait pas à Greenwich, et qu'il fallait vendre son fonds de commerce et l'achalandage, je reçus une lettre de mon ami

Coble, l'aide du docteur. Il me disait que, voyant qu'il n'avait aucune chance d'épouser mistress Saint-Félix, il avait quelque envie de prendre sa boutique, et de s'établir comme marchand de tabac; il en donnait pour raison que la médecine était sa bête noire, et la nécessité de se lever la nuit, quand on l'appelait, son fléau. J'écrivis à lady O'Connor en lui envoyant la lettre de Coble, et en lui disant qu'elle rendrait un service au public en l'empêchant de tuer ses semblables, ce qu'il ferait certainement s'il continuait à suivre sa profession actuelle. Elle me répondit qu'elle pensait comme moi, mais qu'en même temps elle voulait rendre service à sa servante, la grosse Jeanne, qui était réellement une bonne fille, et elle m'autorisa à lui céder à titre gratuit son fonds de commerce et tout ce qui en dépendait, s'il voulait l'épouser et qu'elle y consentît. Je fis part de cette offre à mon ami Coble en lui faisant sentir combien il lui serait avantageux d'obtenir un fonds de commerce bien achalandé, sans avoir rien à débourser, avec une femme pour l'aider, et un chien et un chat par-dessus le marché; Coble fut de mon avis; il gagna le cœur de la grosse Jeanne, ce qui ne lui fut pas difficile, puisqu'il n'avait pas de rival, et il ne tarda pas à s'installer comme successeur de mistress Saint-Félix. Quant au docteur, il parut envier à Thomas Coble la possession de la boutique à laquelle l'objet de tous ses vœux avait présidé. Il fut inconsolable, tomba dans une mala-

die de langueur qui commença à l'époque du départ de mistress Saint-Félix, et finit par être enterré dans le cimetière de Greenwich. Le docteur Tadpole était réellement un excellent homme, et il fut vivement regretté par tous ceux qui connaissaient son caractère, et par une multitude de pauvres qui avaient été les objets de ses soins désintéressés.

Environ dix ans après mon mariage, Ben le baleinier fut rappelé de ce monde; il mourut d'une maladie au foie, ce qui n'est pas étonnant après la quantité de gallons de bière qu'il avait bus.

Pierre Anderson, —mon second père, mon ami, mon précepteur, — fut encore bien des années maître d'équipage inspecteur à l'hôpital; mais enfin ses facultés intellectuelles commencèrent à baisser; un autre fut chargé de remplir ses fonctions, et on le plaça dans la division dite des incurables, où il fut bien soigné tant qu'il vécut. Il n'est nullement rare, on peut même dire qu'il est assez commun, de voir à Greenwich de vieux pensionnaires conserver une santé parfaite, quand l'exercice de leur raison est presque anéanti. C'est pour cette raison qu'un corps de logis particulier a été destiné à ceux qui deviennent faibles et infirmes sans être attaqués d'aucune maladie, ou qui perdent leurs facultés morales tandis que leur physique conserve encore sa vigueur. Là ils mènent une vie tranquille, recevant tous les soins qui leur sont nécessaires, jusqu'à ce qu'ils descendent dans la tombe. Tel fut le

destin d'Anderson. Il avait quatre-vingt-dix-sept ans quand il mourut, mais le corps avait survécu long-temps à l'esprit; on lui témoignait pourtant encore du respect, et un grand nombre d'amis suivirent son cercueil. Je fis placer une pierre funéraire en marbre sur sa sépulture, dernier tribut que ma reconnaissance pût payer à un homme honnête, sensé et vertueux.

M. Wilson est mort depuis quelque temps, et m'a laissé un legs de cinq cents livres.

Je crois avoir fait mention de toutes mes anciennes connaissances, à l'exception de Dick Harness et de Bill Opposition. Dans la carrière de la vie, Bill a certainement eu l'avantage sur son ancien antagoniste, car Harness repose dans le cimetière, tandis que Bill marche encore fièrement, la tête couverte de laine blanche, et la figure ridée comme celle d'un vieux singe. La dernière fois que j'étais à Greenwich, j'entendis un pensionnaire dire à un autre : — Sur ma foi, vous allez en avant presque aussi vite que Bill Opposition. — Je demandai le mot de cette énigme, et l'on me raconta ce qui suit : Un des jours de la foire de Greenwich, Bill retournait à l'hôpital ayant bu quelques coups de trop, et tandis qu'il traversait la route, le bout de sa jambe de bois s'accrocha dans le fer creusé de manière à recevoir la clef qui faisait tourner le robinet du tuyau qui conduit l'eau. Dans l'état où était sa tête, Bill ne s'aperçut pas de ce qui lui était ar-

rivé, il voulut continuer à marcher, en chantant et en jouant du violon, mais au lieu d'avancer il ne faisait que tourner autour de sa jambe de bois, le fer creux qui la retenait étant mobile et tournant en même temps. Au bout d'une demi-heure de cet exercice, il commença à penser qu'il était bien long-temps en chemin ; mais les cercles nombreux qu'il décrivait rendaient ses idées encore plus confuses. — Diable! — s'écria-t-il, — le maudit hôpital être bien loin aujourd'hui! Avoir fait plus d'un mille, en être bien sûr, et pas encore arriver! Courage! falloir encore marcher. — Et se remettant à tourner autour de sa jambe de bois plus rapidement que jamais, la tête finit par lui tourner, il tomba, et quelques passants l'ayant ramassé le reportèrent à l'hôpital.

Il ne me reste qu'une circonstance à rapporter. J'étais un jour assis avec Bessy et mes enfants à la porte de notre ancienne chaumière, tandis que mon père et Bramble fumaient leur pipe sur un banc qu'ils avaient fait établir à quelques pas, quand un bateau de Deal débarqua des passagers sur le rivage. Comme ils passaient près de nous, un d'entre eux, homme d'une cinquantaine d'années, nous regarda, tressaillit en voyant Bessy, et s'arrêta en s'écriant : — C'est ma femme! — ma femme qui est dans le Ciel!

Nous le regardâmes d'un air surpris, car nous ne concevions pas ce qu'il voulait dire, mais il s'avança

vers moi, et me dit : — Je fous demande pardon, mynheer, mais foulez-fous bien me dire qui est cette jeune femme?

— C'est ma femme, monsieur.

—Fotre femme! J'allais dire que c'était la mienne, mais cela ne se peut pas. — Tenez, mynheer, foyez cela.

A ces mots, il tira de son sein une miniature, et me la montra. C'était le portrait d'une jeune femme, et l'on aurait certainement pu croire que c'était celui de Bessy.

— Ce portrait était celui de ma femme, meynheer. — Où afez-fous troufé la fôtre?

Je le priai d'entrer dans la maison, et je lui racontai toute l'histoire de Bessy.

— Eh pien, mynheer, ma femme refenait en Hollande afec son enfant à pord d'un prick, et l'on n'a jamais entendu parler de ce pâtiment. On a supposé qu'il afait péri corps et piens. Mynheer, fotre femme doit être ma fille.

— Je ne puis vous en donner aucune preuve, monsieur; car lorsqu'elle fut sauvée du naufrage, elle n'avait sur elle qu'une petite robe de nuit, et il n'existe rien qui puisse établir son identité.

— J'ai des preufes suffisantes, Mynheer. — Elle a été saufée du naufrage la même année et à la même époque que ma femme s'est emparquée afec ma fille; et ensuite regardez pien ce portrait; c'est ma fille, mynheer, j'en suis sûr.

Tout cela n'offrait que des présomptions, mais je convins avec lui qu'elles étaient fortes; dans tous les cas, il s'en contenta et persista à déclarer que Bessy était sa fille. S'il avait eu la prétention de la réclamer et de me l'enlever, j'aurais certainement contesté ses droits; mais il n'y songea pas un instant; au contraire, il vint la trouver souvent, la combla de présents et lui laissa vingt mille rixdales quand il mourut, quelques années après avoir reconnu si volontiers sa paternité.

Tels sont les principaux événements qui m'arrivèrent depuis mon mariage. A présent, le lecteur désire peut-être savoir dans quelle situation ma famille et moi nous nous trouvons en ce moment. Je lui dirai donc que mon père et Bramble vivent encore, et que malgré leur âge très avancé ils ont une verte vieillesse. — Ma sœur a quatre enfants. Son mari est doyen, et l'on dit que, par la protection de son ancien patron, il sera bientôt évêque; distinction qui n'est pas très désirable dans le temps actuel, et que par conséquent je ne lui souhaite pas. Cependant ma mère est d'un avis contraire, parce qu'on lui a dit que sa fille, comme épouse d'un évêque, aurait la préséance sur lady Hercules. — Sir James et lady O'Connor se portent encore bien et sont aussi heureux qu'on peut l'être. — Bessy m'a donné trois garçons et trois filles. Mon fils aîné est lieutenant dans la marine royale; le second est capitaine d'un bâtiment de la Compagnie des Indes,

et le troisième commande un bâtiment de la marine marchande. Mes filles, qui sont plus jeunes, ont reçu une bonne éducation; on dit qu'elles ont de la beauté; dans tous les cas, elles sont modestes et aimables. — Je n'ai jamais cherché à cacher ce que j'ai été autrefois, mais le temps a fait disparaître presque tous ceux qui m'ont connu dans ma première jeunesse. En général, on me regarde comme un ancien marin; mais étant propriétaire d'un assez beau domaine, on m'appelle communément — Squire Saunders. — Précisément parce que je ne m'arroge pas un rang qui ne m'appartient pas, je suis traité, non seulement avec respect, mais avec amitié, par ceux qui sont au-dessus de moi par leur naissance, leur fortune et leurs talents. Mes filles sont invitées à tous les bals et à toutes les fêtes des environs, et elles plaisent partout où elles vont, car elles ont, non seulement les traits de leur mère, mais son caractère et ses goûts. Aussi ne manquons-nous pas de jeunes gens qui sont assidus à nous rendre des visites, et je crois qu'avant peu nous aurons à nous séparer des deux aînées, la première, Virginie, étant promise à un constructeur de navires de Limehouse, et la seconde, Élisabeth, venant de m'être demandée par un jeune ministre des environs. Jeanne, la troisième, dit qu'elle ne se mariera jamais, et je lui réponds que cela est probable, à moins qu'il ne se trouve quelqu'un qui la demande et qui lui plaise. Pour en finir, je puis dire que Bessy

et moi nous avons été très heureux, et que tout paraît annoncer que nous continuerons à jouir d'autant de bonheur qu'on peut en espérer dans le pèlerinage de cette vie. Nous avons plus que de l'aisance, — nous jouissons d'une bonne réputation, — nos enfants ne nous ont jamais donné un sujet de plainte ou d'inquiétude; — bien peu de pères peuvent en dire autant. Aussi sommes-nous pleins de reconnaissance de toutes les bontés que Dieu a daigné avoir pour nous, et nous ne nous couchons jamais sans le remercier avec ferveur de tous ses bienfaits, en reconnaissant avec humilité que nous n'en étions pas dignes.

FIN.